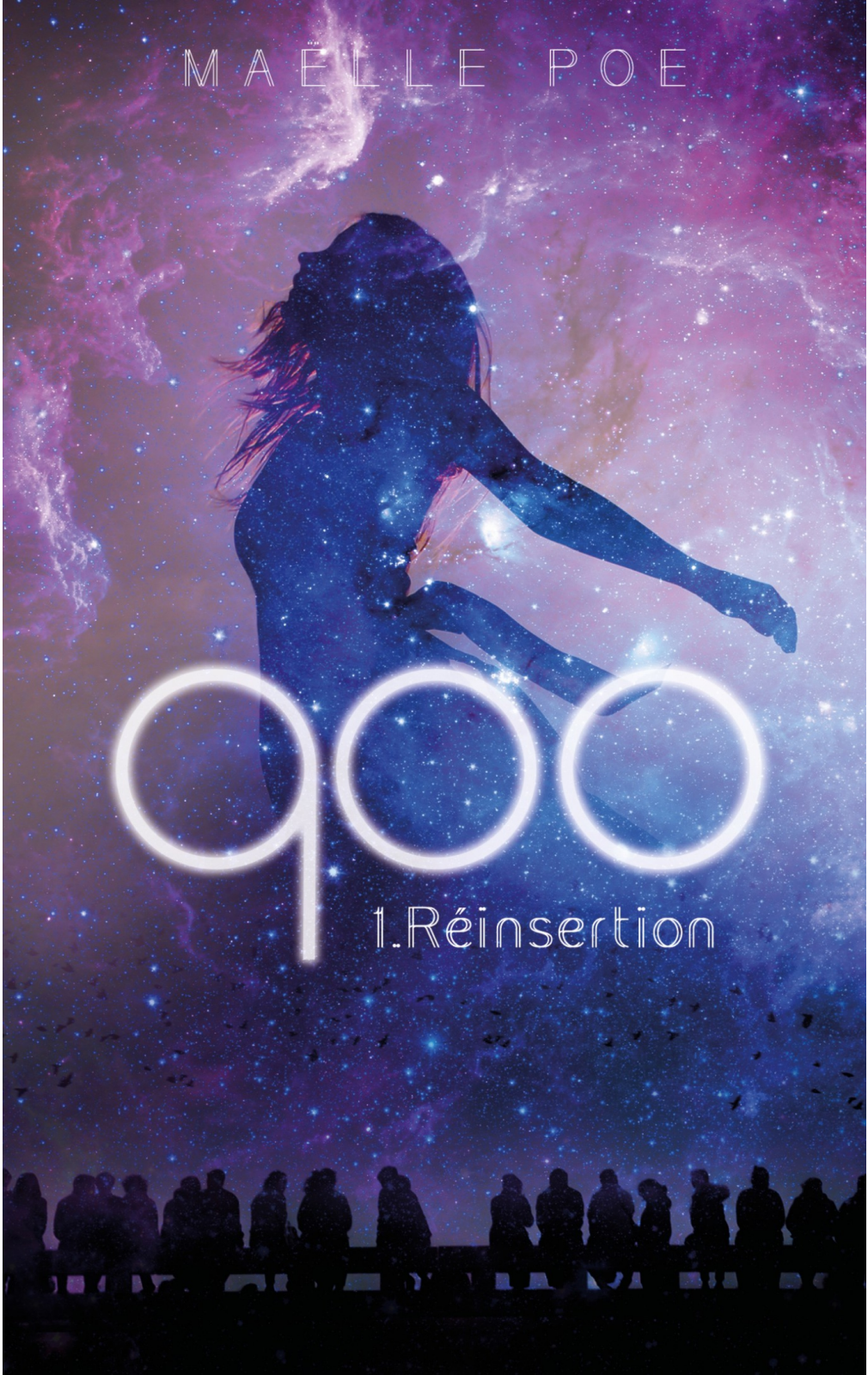
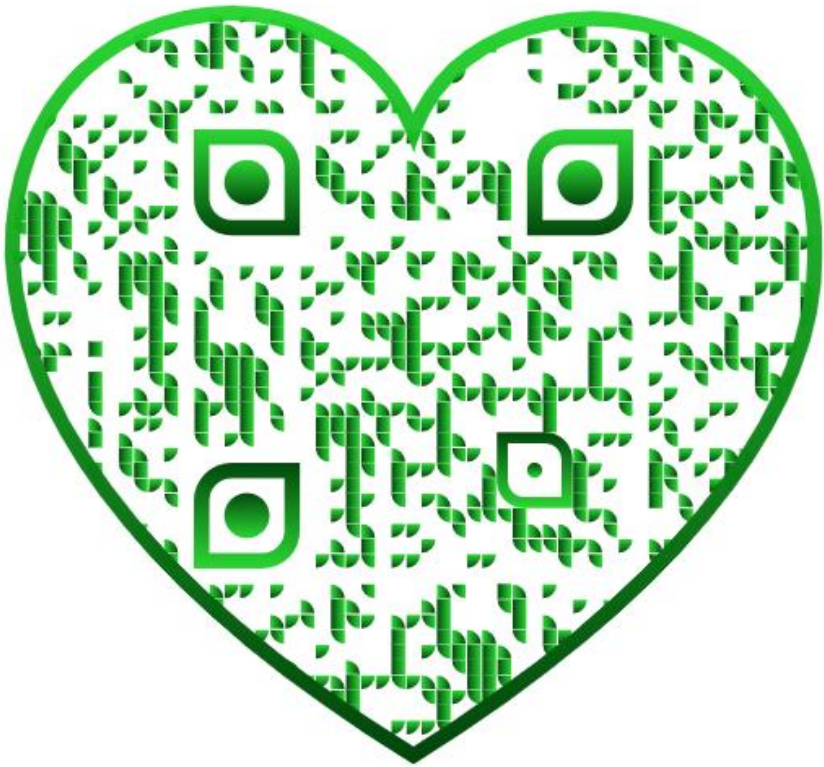
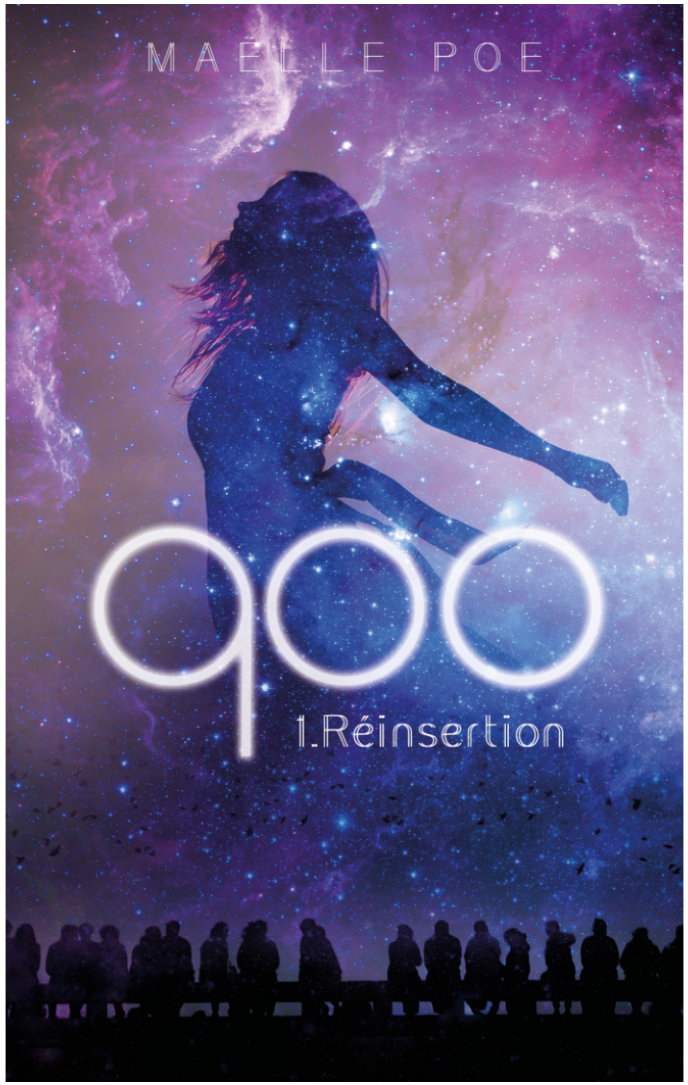

MAËLLE POE
900
1.Réinsertion




MAELLE POE
900
1.Réinsertion

Maelle Poe

900

Tome 1

La réinsertion

Couverture : © Studio Hachette LAB
Visuels : © Shutterstock

© Hachette Livre, 2020, pour la présente édition.
Hachette Livre, 58 rue Jean Bleuzen, 92170 Vanves.

ISBN : 978-2-01-712559-4

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

Chapitre 1

Je marche le long d'une rivière au cœur de la forêt. Le spectacle est magnifique, le soleil se lève lentement et parsème sa douce lumière dans les bois. L'herbe haute, encore humide sous mes pieds nus, me caresse agréablement la peau et je sens chaque goutte d'eau glisser le long de mes chevilles. Le vent frais ébouriffe ma chevelure noire et je savoure dans son voyage le doux parfum de la sève.

Une voix m'interpelle.

Je n'entends pas le prénom, mais je devine qu'il s'agit du mien, que l'on me cherche. J'accélère l'allure et me rapproche de l'endroit d'où provenait le son. Ma robe blanche s'envole au rythme de mes pas et le décor se floute à mesure que j'accélère.

Une femme se tient devant moi. Je m'arrête immédiatement.

Elle est tellement splendide que j'en ai le souffle coupé. Le sourire aux lèvres et le regard rempli d'amour, elle m'intime de m'approcher. C'est ma mère. Je ne reconnais pas son visage, mais je sais que c'est elle. J'en ai la certitude.

Je l'observe plusieurs secondes, curieuse. Elle porte la même robe que moi, elle me ressemble. Son teint est pâle et ses yeux sont aussi clairs que les miens. La chevelure sombre tombant sur ses épaules encadre parfaitement son visage. Un visage angélique. Je la dévisage de plus belle, intriguée, puis elle me tend les bras pour que je m'y blottisse.

J'hésite quelques instants, intimidée, avant de m'y lancer avec fougue.

— Il est 6 heures du matin ! Vous êtes priés de vous rendre en salle de réveil ! Les numéros 622, 714 et 912, vous êtes tenus de regagner la salle des règlements !

Le haut-parleur du dortoir me réveille en sursaut. Le cœur battant à tout rompre, j'ouvre fébrilement les yeux et observe ma voisine de droite.

— 900 ? Tout va bien ? s'inquiète-t-elle tout en glissant gracieusement de sa couchette.

Je lui adresse un signe de tête distrait tout en quittant mon lit trempé de sueur. Je viens de vivre un rêve des plus agréables bien

qu'étrange et en comparaison, la réalité dans laquelle je me réveille ne me ravit pas. Ce n'est pas la première fois que je vis cette scène au milieu des bois, mais cette nuit je n'étais plus seule, cette femme m'y attendait.

Je lève les yeux au plafond. Une impressionnante horloge surplombe l'ensemble du dortoir, affichant en chiffres l'heure exacte puis plus bas un décompte indiquant le temps que nous devons prendre pour nous rendre d'un point A à un point B. Le compte à rebours est lancé et à présent il ne me reste que neuf minutes et vingt-cinq secondes pour atteindre la salle de réveil et presque toutes mes camarades sont déjà habillées.

J'accélère le rythme, encore tremblante de mon réveil agité, et me dirige vers mon casier placé au milieu des cent autres répartis aux extrémités du dortoir. Notre garde-robe n'a jamais été très variée. Presque tous nos vêtements sont noirs ou gris et cela me convient, l'uniformité apaise. J'enfile rapidement un pantalon noir et un débardeur de la même couleur. Nous sommes tout juste en été et ici, la chaleur se concentre comme dans une serre. Il me reste moins de trois minutes. Je m'attache grossièrement les cheveux en un chignon déstructuré et rejoins mon amie 899. Je l'observe se maquiller avec soin, fascinée par tant de concentration. Elle colore ses lèvres, puis ses joues, des quelques produits dont nous disposons à l'orphelinat. Elle semble y accorder une importance toute particulière, comme si notre apparence comptait, ici, alors que depuis toutes petites nous ne vivons qu'entre filles.

Le décompte indique 1 minute, le temps exact nécessaire pour arriver en salle de réveil. Cette immense enceinte est celle où nous prenons nos repas et nos traitements. Elle accueille cinq interminables tables regroupant chacune les cent jeunes filles d'un même dortoir. Au centre, une table en bois installée sur une estrade nous surplombe : celle de nos mentors. Elles sont déjà assises, silencieuses, et nous observent prendre place à notre tour.

L'alarme se met à sonner, les minutes sont enfin écoulées, et la régente, doyenne de notre orphelinat, prend la parole.

— Mes chères filles, aujourd'hui est le premier jour de l'été, et comme vous le savez, dans un mois à compter de ce jour vous aurez toutes dix-sept ans. Dix-sept années charmantes que nous avons déjà passées ensemble. Hélas, notre grande famille va devoir se séparer, mais n'ayez crainte, nous avons trente jours pour vous y préparer.

Depuis ma naissance, je vis dans cet endroit que l'on appelle l'orphelinat. En 2020, une pandémie a ravagé l'ensemble de la

population et seuls mille nouveau-nés non contaminés ont pu être sauvés par quelques rescapés. Je leur dois la vie. Nous n'avons pas de nom, nous portons tous des numéros. Cela aurait été une perte d'énergie et de temps que de nous affubler d'un quelconque pseudonyme superflu. À l'époque, il était question de sauver l'humanité, et pour cela, il fallait aller à l'essentiel.

Les filles portent des numéros allant de 501 à 1000. Moi, je suis 900. Ma meilleure amie s'appelle 899 et depuis ma naissance je partage chaque moment à son côté, car nous sommes contraintes de rester dans l'ordre des numéros qui nous ont été attribués. Nous ne vivons qu'entre femmes, nous n'avons jamais vu d'hommes. Nous savons qu'ils existent et qu'ils sont les cinq cents survivants qui nous précèdent, mais il a toujours été défendu d'entrer en contact avec eux. Selon les plus curieuses, ils vivraient à un kilomètre de chez nous, dans une structure identique à la nôtre. Un copier-coller de notre propre foyer.

— Je vous prierais de bien vouloir prendre votre traitement, nous ne souhaitons pas que l'épidémie refasse surface. Votre réinsertion doit être un succès et pour cela il nous faut rester prudentes ! Mes filles, bon appétit !

Dans un mouvement de synchronisation parfaite, chacune d'entre nous avale sa pilule. Le geste reste le même, chaque fois. L'horloge affiche la même heure, chaque jour, et le silence qui suit est toujours aussi solennel. Puis l'alarme sonne de sa douce mélodie : le petit déjeuner peut commencer.

Ce matin, nous avons droit à de la confiture d'abricot sur nos tartines, le printemps nous a offert de beaux fruits cette année, après un hiver long et rude. Alors c'est sans hésiter que je me ressers, tout en veillant à ne pas en abuser. Je bois d'une traite mon verre de lait et attends patiemment la fin du repas pour connaître l'emploi du temps de la journée.

Au plafond, le décompte indique 8 minutes 32 secondes, c'est le temps qu'il reste aux autres filles pour terminer leur petit déjeuner et c'est souvent bien assez. La salle est sombre malgré le marbre blanc qui la recouvre du sol au plafond. Elle est spacieuse et les quelques fenêtres qui l'encadrent sont en permanence recouvertes de rideaux bruns opaques, nous privant de la distraction futile des jardins. Seuls de faibles éclairages encerclant le décompte horaire et les bougies à nos tables offrent un semblant de luminosité à ce premier matin d'été.

Je ne peux m'empêcher de détailler cette salle avec admiration. Elle est majestueuse et rien ne pourra jamais l'égaler. Au-delà de la beauté

qu'elle dégage, elle foisonne de souvenirs précieux.

Mon ventre se serre, créant un spasme douloureux dans mon estomac repu. Tout ceci me manquera terriblement. Où va-t-on nous emmener ?

Cette question demeure sans réponse depuis des années. Nous n'en avons aucune idée et quelque part, il est préférable que nous soyons maintenues dans l'ignorance. La douleur de notre départ est déjà suffisamment déchirante. L'orphelinat est ma maison, je ne l'ai jamais quitté. Je ne sais rien du monde extérieur et je crois, au plus profond de moi, que je ne souhaite pas le connaître.

Mais rien ne sert d'imaginer l'avenir. Il viendra à moi bien assez vite.

L'alarme m'extirpe aussitôt de mes pensées. Au même instant, la régente s'éclaircit la voix, signe que nous devons lui porter toute notre attention.

— Ce matin, mes filles, il y a un léger changement de programme. En effet, nous débutons enfin le premier cours de réinsertion. Il sera dispensé par une suppléante et moi-même. Veuillez me suivre dans la salle de conférence. Bien entendu, 501, vous ouvrez la marche.

Comme à notre habitude nous déposons en chemin nos plateaux-repas sur des étagères prévues à cet effet. Et comme chaque fois, je plains les quelques filles punies qui se chargeront de les nettoyer. Je ferme la marche et mon amie 899 se tient devant moi. Elle a une allure très féminine, une silhouette fine et des cheveux châtains impeccablement soignés. Je me demande une fois de plus pourquoi elle prend autant de temps à s'apprêter. Elle possède une élégance naturelle qui se passerait largement de tous ces artifices.

Nous rejoignons la salle de conférence, là où sont dispensés la majorité de nos cours. Une fois que nous sommes toutes installées, la suppléante prend la parole avec assurance.

— Bien, mes sœurs. Nous sommes aujourd'hui le 1er juin et dans un mois vous quitterez définitivement l'orphelinat. Aussi, vous avez besoin de connaître les clefs de la réussite pour pouvoir être la meilleure génération réparatrice de notre monde. En effet, comme vous le savez, vous êtes mille jeunes adultes séparés en deux groupes. D'un côté les femmes, de l'autre les hommes. Nous vous avons élevés dix-sept longues années durant lesquelles nous vous avons inculqué d'importants principes : la discipline et le travail. Nous vous avons également appris à vous débrouiller seules, à gérer vos émotions. Depuis votre naissance, nous vous avons instruites, enseigné l'unité et imposé des règles d'hygiène strictes. Aussi, nous sommes fières de

constater que notre première mission est un succès. Vous êtes aujourd'hui bien plus fortes et robustes que ne l'étaient vos ancêtres. Dès le plus jeune âge, il était également important de faire de vous des femmes semblables, de créer une communauté uniforme afin de bannir toutes les discriminations de notre monde passé. Vous êtes toutes des sœurs et vous vous devez soutien et loyauté. Maintenant que tout ceci vous a été rappelé, je vais laisser la régente poursuivre…

— Merci. Bien, mes filles, voici le plus important. Dans un mois, vous intégrerez une ville. Semblable à celles étudiées durant vos cours d'histoire. Pendant ces dix-sept années, une ville a été reconstruite pour accueillir la génération réparatrice, autrement dit : vous. Nous avons créé cinq résidences de cent appartements, chacune à des endroits différents de la ville. Pour vous éviter trop de dépaysement, nous avons pris le soin de vous loger dans l'ordre habituel de vos numéros. Vous vivrez donc au sein de la même résidence que vos camarades de dortoir. Par la suite, lorsque la réinsertion sera un succès, il vous appartiendra de prendre votre envol. Mais… ne brûlons pas les étapes. Durant la première année, vous effectuerez quelques heures de formation par semaine, afin de vous initier à votre futur métier. Le reste du temps vous appartient. Dans cette ville, vous serez mélangées aux hommes de l'orphelinat voisin. Vous les côtoierez si vous le souhaitez…

Elle se tait un instant. La salle de conférence est silencieuse et l'ensemble de mes camarades ont les yeux rivés sur notre mentore, bouche bée. Et je reste aussi stupéfaite et terrorisée qu'elles.

Comment allais-je pouvoir vivre autrement qu'ici ? Le mot « réinsertion » était devenu tellement banal à force de nous le rabâcher depuis la naissance que j'avais sous-estimé l'impact qu'il aurait sur nos vies. Mes mains sont moites et je me surprends à trembler. Est-ce de peur ? D'excitation ? Je me sens pourtant impuissante, car je ne serai jamais en mesure de m'opposer à ce qui est devenu une évidence : nous sommes la génération réparatrice, nous avons une mission et même si je n'en ai toujours pas bien saisi le sens, j'ai confiance en mes mentores et mes mentores ont confiance en moi.

Je sors de ma nouvelle rêverie lorsque la régente reprend son discours après son long silence. Cette fois-ci d'un ton plus grave.

— Mais, mes filles, nous ne vous avons pas tout dit. Vous n'êtes pas seules. J'entends par là qu'il y a plusieurs générations réparatrices. En réalité, il y en a trois.

Soudain, ce n'est plus le silence qui nous enveloppe, mais les

battements de cœurs affolés, les exclamations à peine retenues de mes sœurs et l'agitation générale. La dernière phrase de la régente semble résonner encore dans la grande salle, se répercutant contre les murs comme un interminable écho.

Il y en a trois.

Je suis abasourdie. Le choc est tel que j'en ai perdu le souffle. Ma vue se trouble, mon ouïe s'amenuise, créant dans mon crâne un bourdonnement insupportable. J'aimerais porter les doigts à mes tempes pour apaiser cette douleur, mais je suis paralysée. Mon corps ne m'obéit plus, le temps est suspendu, à l'arrêt, comme mon cœur soudainement hors service.

Elles nous ont menti ?

Ce qui me sort de ma torpeur, c'est la main de 899 pressée contre la mienne, redonnant chaleur à mon corps vidé et froid.

C'est avec une légère inspiration que je reprends connaissance, constatant enfin le trouble général qui nous entoure. Alors que l'attente est insupportable, la régente nous fait taire d'un signe discret avant de reprendre :

— Un deuxième programme a été organisé par un confrère qui ne partageait pas mes méthodes. Je prône la discipline, il prône le libre arbitre. Sachez que vous serez mélangées à cette deuxième communauté. Une communauté qui vit depuis dix-sept ans sans règles de conduite. Chaque enfant a été libre de ses choix dès le plus jeune âge. Les hommes et femmes grandissent ensemble depuis toujours et vivent sans limites. Ces hommes et femmes sont vicieux, dangereux, anarchiques, et c'est à ça, mes filles, que je vais devoir vous préparer… La troisième génération, elle, est très pieuse. Elle vous ressemble sur bien des points. Cette communauté n'est pas une menace pour vous. Nous n'avons pas étudié leurs croyances, mais nous savons qu'ils ont été élevés dans la spiritualité et l'ordre. Ils sont peu nombreux et très discrets, nous pensons même que vous ne les croiserez pas les premiers mois. Voici l'essentiel, nous y reviendrons plus en profondeur lors des prochains cours. Si vous avez des questions, je serai ravie d'y répondre.

À la fin de ses paroles, le silence qui règne me paraît cette fois-ci beaucoup plus sourd et étouffant. Je n'avais jamais ressenti autant de colère auparavant. Ce sentiment nouveau s'éveille en moi avec tant d'ardeur qu'il me faut réunir toutes mes forces pour ne pas hurler. Je n'ose observer mes camarades, mais je perçois tout de même le regard de 899 se fixer sur moi avec insistance et je peine à le confronter. Après un long soupir peu libérateur de tant de frustration, je pose

enfin mes yeux sur elle. Elle me serre la main plus fermement et ce contact me rassure aussitôt. Je ne serai pas seule. Jamais. Elle demeurera à mon côté tout au long de cette aventure.

Pour notre communauté, les liens se doivent d'être superficiels. Pourtant, 899 et moi-même avons créé une amitié bien réelle. Nous ne dévoilons rien de nos émotions ni de nos pensées, mais à force de vivre ensemble nous avons appris à nous connaître différemment. Je la devine au travers de ses regards bien plus que par ses paroles. Et tout comme moi, elle est terrorisée.

Une fille de notre dortoir lève maladroitement la main et lorsque notre mentore lui fait un signe d'approbation, elle prend la parole.

— Je m'interrogeais, ose-t-elle timidement. Pourquoi ne pas travailler durant la première année de réinsertion ? Que ferons-nous dans ce cas ?

Est-ce réellement le plus important après ce que nous venons d'apprendre ?

— C'est une question intéressante, 843. En effet, le but premier est de vous adapter à ce nouveau mode de vie, d'appréhender les lieux, de vous créer une identité propre. La deuxième raison est que vous êtes encore trop jeunes pour participer à l'économie de cette ville et la faire tourner correctement. Pour cela, il faudra continuer de suivre un enseignement en attendant votre dix-huitième année, mais malheureusement, nous ne ferons pas partie de cette dernière phase de votre apprentissage. Le conseil estime que notre rôle s'arrête ici.

Le conseil.

Nous n'avons que très rarement entendu parler du conseil et même si les mots me brûlent les lèvres, poser une question à ce sujet me vaudrait les foudres de la régente. Ici, il y a des sujets qui doivent rester sous silence, celui-ci en premier.

J'observe le plafond au même moment, poings serrés, il reste 3 minutes avant la fin du cours et même si l'idée de partir d'ici m'est insupportable, je veux en savoir plus.

— J'ai moi aussi une question, lance une élève du fond de la salle.

Sa voix tremble si fort que j'en ai la chair de poule.

— Si nous ne travaillons pas, qui fera tourner la ville ? Qui sera responsable de nos enseignements ? Si nous manquons de quelque chose, où nous approvisionnerons-nous ? Pour nos traitements ? La nourriture ? Retrouverons-nous les mêmes choses qu'ici ? Une bibliothèque ? Une salle de projection ?

— Ma fille, l'interrompt calmement la régente, si vous continuez ainsi je n'aurai guère le temps de répondre à toutes vos interrogations. Bien, soyez certaines que vous ne manquerez de rien, les membres du conseil ont employé divers intervenants qui se chargeront de vos enseignements et de vous réapprovisionner chaque semaine. En cas de soins urgents, une clinique a été construite dans le centre-ville et vous pourrez vous y rendre si besoin. Concernant les activités de la ville, vous en trouverez bien plus que dans l'orphelinat. Malheureusement, elles seront organisées pour la plupart par la deuxième génération. Ses membres sont plus nombreux que vous et même si la majorité d'entre eux a dix-sept ans également, une partie est plus âgée. Chez eux, plusieurs centaines d'enfants ont pu être sauvés avant la contamination et ceux-ci ont l'âge de travailler. Les plus anciens avaient huit ans lorsque le programme a démarré, aujourd'hui ils en ont vingt-cinq.

Après un dernier regard sur le décompte, la régente poursuit :

— Ne vous en faites pas, il nous reste trente jours pour vous préparer à ce qui vous attend, mais nous avons confiance. Nous avons fait de notre mieux pour que vous deveniez le modèle d'un futur sain et exemplaire et nous comptons sur vous pour perpétuer nos valeurs. Merci à vous, le cours est terminé.

Au même moment, l'alarme sonne et cette fois-ci, sa mélodie me crispe, m'agace. Nous sommes toutes invitées à rejoindre la salle de réflexion.

À l'inverse de la salle de conférence qui est d'une architecture ancienne, faite de pierres et de poutres en bois, celle-ci est moderne et dispose de centaines de sièges sur lesquels nous pouvons nous reposer et enfin nous mélanger. C'est l'unique lieu où nous ne sommes pas contraintes de nous installer dans l'ordre ni tenues de nous taire.

— D'autres générations… soupire 899, prenant place sur l'un des fauteuils.

— La régente dit qu'ils sont sans limites, qu'ils n'ont reçu aucune éducation… Qu'est-ce que ça veut dire ? Qu'ils se comportent comme des animaux ?

Je suis incapable de les imaginer. Et je m'efforce de ne pas y songer plus, car des images de violences et d'horreurs me font aussitôt trembler.

— Nous en saurons plus durant ces trente jours…

Malgré le calme de sa voix, 899 ne tient pas en place. Elle gesticule sur son siège et malmène sa chevelure habituellement soignée.

— Peu importe, poursuit-elle, un sourire amer déformant ses lèvres rouges. On sera toutes les deux. Nous vivrons côte à côte comme toujours. Je serai là pour toi et tu seras là pour moi, c'est tout ce qui compte. N'est-ce pas ?

Je lui décoche un sourire. Un vrai. Sans elle, je n'y arriverais pas. On a beau nous enseigner l'indépendance, la savoir à mon côté rend l'avenir moins pénible.

Après la salle de réflexion, nous avons gagné la salle de repos pour déjeuner et prendre notre traitement. Par la suite, nous avons suivi le cours de gymnastique prévu habituellement le matin. Après la douche, nous avons dîné rapidement et enfin rejoint nos dortoirs respectifs.

Je suis allongée dans mon lit et la journée me paraît lourde d'informations. Je parviens à peine à me remettre de mes émotions. Je repense à ce qu'aurait été ma vie, sans cette épidémie, si j'avais grandi auprès de ma famille. J'avais une mère auparavant, peut-être était-elle aussi belle que dans mes songes ? Peut-être me ressemblait-elle terriblement ? Je ne le saurai jamais et pourtant je ne peux m'empêcher d'y songer. Avais-je des frères ou des sœurs ? Peut-être aurais-je vécu dans une petite maison au cœur d'une forêt comme celle que j'avais tant appréciée dans mon rêve ?

Chapitre 2

Cette nuit, je n'ai pas rêvé. À vrai dire, je n'ai pas non plus beaucoup dormi. Le haut-parleur s'allume et comme tous les matins, nous devons nous rendre en salle de réveil. À la fin du message, le décompte démarre, il est temps pour moi de me préparer.

Malgré le manque de sommeil, je me sens mieux qu'hier. Je fais un effort vestimentaire, comme pour m'encourager à ne pas me laisser aller. J'enfile un T-shirt noir qui tombe sur les épaules, une jupe cintrée grise et attache mes cheveux en une demi-queue soignée. Je suis en avance et en profite pour m'observer quelques secondes dans le miroir. Mes joues sont légèrement plus creusées que d'habitude, peut-être ai-je perdu un ou deux kilos. Je pince mes pommettes pour leur apporter un peu plus de couleur et donner l'illusion d'une fille en forme. La moindre variation de poids peut me valoir une convocation en salle de règlement, on ne plaisante pas avec notre santé.

J'aperçois 899 derrière moi. Assise en tailleur sur sa banquette, l'air perdu, elle n'est toujours pas prête. Elle paraît ailleurs, bouleversée, et lorsque je jette un œil à l'horloge, je constate avec panique qu'il ne lui reste que 2 minutes et 13 secondes pour se rendre au point de rendez-vous. Sans attendre, j'abandonne mon reflet dans la glace et lui apporte mon aide, lui préparant ses vêtements le temps qu'elle se coiffe. Des cernes bleutés encerclent ses yeux gonflés par la fatigue. Habituellement si belle et souriante, elle me paraît tout à coup éteinte. Son regard croise le mien et je lui souris, comme la veille lorsqu'elle m'avait juré que nous serions toujours là l'une pour l'autre, et je crois que ça l'apaise. Un peu.

Nous traversons en ligne les couloirs menant à la salle de réveil. Je remarque devant moi que 899 a retrouvé un peu de son entrain. Elle avance d'un pas plus sûr et son allure a retrouvé son élégance habituelle. Je sais que c'est un rôle qu'elle a décidé de jouer, et c'est nécessaire, devant nos mentores nous ne devons jamais rien laisser paraître.

La sonnerie retentit, nous sommes déjà toutes installées. Après notre traitement et notre repas, la régente prend la parole pour nous annoncer le programme du jour. Ce matin, nous allons être « marquées ». En réalité, nous devons nous faire tatouer nos numéros sur le corps en signe de reconnaissance, au cas où la réinsertion ne se passerait pas comme prévu. Je ne crains pas particulièrement la

douleur, mais l'idée de porter un numéro indélébile me paraît contradictoire avec le programme même de la réinsertion. Comment démarrer une nouvelle vie si l'ancienne nous colle à la peau ?

Nous arrivons dans la salle d'attente. Nous sommes par groupes de vingt, de 881 à moi-même. Je suis la dernière à passer et il n'y a rien de pire que d'assister à chacune des réactions de mes sœurs une fois le travail terminé. Elles sortent toutes de la petite pièce en portant les mêmes traits impassibles et énigmatiques, créant un stress supplémentaire à cette situation déjà trop anxiogène à mon goût. 899 rentre enfin dans la salle et je la suis des yeux, espérant croiser son regard une dernière fois avant notre supplice.

Une boule s'installe au fond de mon ventre, je suis la prochaine.

Je chéris l'orphelinat. Plus que tout. Et mon souhait le plus cher serait de ne jamais quitter ce lieu, mais parfois, j'ai comme l'impression d'étouffer. Cette pensée est rare, et peut-être même stupide quand on sait ce que la régente a sacrifié pour nous. Mais nous a-t-on seulement demandé un jour ce que nous, nous souhaitions ?

Ne soit pas égoïste, 900… Il ne s'agit pas de toi, mais de l'humanité…

899 quitte la petite pièce qui m'accueillera bientôt. Elle porte son masque, indifférent et froid. Elle ne me regarde pas. Je la suis des yeux, une fois de plus, elle ne se retourne pas, puis je la perds de vue lorsqu'elle quitte le couloir.

Pourquoi ne m'a-t-elle adressé aucun regard ?

Je suis désormais seule. Je me surprends à gesticuler sur ma chaise. L'angoisse m'envahit, mes mains tremblent à leur tour. Pourquoi un simple marquage me met-il dans un état pareil ?

Une voix m'appelle.

— Le numéro 900 !

La femme approche dans l'entrebâillement de la porte, réajustant ses énormes lunettes sur son nez.

— Le numéro 900 ! Mademoiselle ?!

— Je… Oui. Je ne vous avais pas entendue.

— Il serait temps de vous réveiller, ricane-t-elle. Aujourd'hui est un grand jour ! Vous allez enfin être marquée ! Veuillez vous asseoir sur cette table et ôtez votre T-shirt, je vous prie.

Cette femme, je ne l'avais jamais vue auparavant. Peut-être fait-elle partie des quelques rescapés travaillant au conseil pour notre réinsertion. Malgré tout, ce nouveau visage ne m'inspire pas

confiance. Aussi souriante soit-elle, je sens derrière ses fausses politesses, une sorte de perfidie inexplicable. La pièce est minuscule. Tout juste de quoi installer une table d'opération, un siège à roulette et une étagère remplie de bouteilles colorées et d'aiguilles de toutes tailles. On croirait passer la visite médicale semestrielle, sauf qu'ici l'atmosphère m'apparaît plus lourde et peu rassurante. Je m'installe sur la table, mon corps à son entière disposition, et je remarque des sangles fixées aux quatre coins.

— V… Vous allez m'attacher ?

Ma voix est tremblante, presque inaudible.

— Pas si tu restes calme et n'essaies pas de te débattre. C'est un travail minutieux, tu ne dois pas bouger.

Le ton de sa réponse accroît ma panique soudaine. Peut-être est-ce réellement douloureux ? Il faut que je chasse cette pensée, que je retrouve mon sang-froid. Elle n'avait pas mis plus de 10 minutes entre chaque fille, c'est un dur moment, mais il sera bientôt terminé. Au même instant, je lève les yeux, le compte à rebours se déclenche : 8 minutes.

La femme approche, ajustant ses gants de latex en un claquement sourd, et sans ménagement, s'empare de l'aiguille reliée au récipient contenant l'encre et m'enfonce l'engin dans le bas du ventre. J'étouffe un cri. La douleur n'est pas insurmontable, mais ses gestes sont si brusques et indélicats que je me sens comme humiliée. Elle aurait pu faire preuve d'un peu de douceur, mais à l'inverse elle me triture la peau comme on marquerait un animal. Je crois apercevoir un léger sourire au coin de sa lèvre lorsque je ravale in extremis un sanglot et il ne m'en faut pas plus pour la détester de tout mon cœur. L'aiguille tourne dans tous les sens et me griffe le ventre à chaque passage, réveillant la douleur chaque fois que je la crois terminée. Le temps passe si lentement que j'ai la sensation d'être entre ses mains depuis déjà une heure. Une larme coule le long de ma joue et vient s'écraser sur le papier qui protège la table. Les derniers allers-retours de l'aiguille sur mon ventre sont de plus en plus insupportables. Ma peau est incandescente, ma mâchoire endolorie d'avoir trop serré les dents, et tout à coup je ne désire plus qu'une chose : fuir. Fuir cet endroit.

— Et voilà ! C'est fini ! déclare-t-elle en chœur avec l'alarme annonçant le même message.

Délivrée, je prends une profonde inspiration, comme réveillée en sursaut d'un cauchemar dans lequel je me noyais. Je ne daigne pas un seul instant poser mes yeux sur son travail. Je la laisse me recouvrir la peau d'un bandage et remets mon T-shirt hâtivement. Sans lui

adresser un seul regard ni la moindre parole, je quitte la pièce précipitamment, pressée de mettre le plus de distance entre elle et moi.

Après quelques secondes de fuite, je ralentis l'allure, reprenant mon souffle, et pour la première fois de ma vie le besoin vital d'être seule me submerge. Sans réfléchir, je m'arrête et plaque mon dos contre le mur du couloir. Je me laisse glisser, les jambes flageolantes, pour enfin m'asseoir sur le tapis rouge. Un cocktail d'émotions m'envahit tout à coup, moi qui ai pourtant toujours su me contrôler. Je ressens l'envie de crier, pleurer, rire, m'enfuir, cogner contre les murs. Des sentiments contradictoires, signes de tant de confusion. Je contiens ma frustration autant que possible, mais cette fois-ci elle est trop forte. Elle gagne. Alors, je me laisse dompter par la colère et la tristesse. Je leur octroie un moment de liberté et m'autorise à verser quelques larmes. Un unique instant de faiblesse. Le premier et le dernier.

Et je comprends que je suis totalement perdue… Pour la première fois, mes certitudes se trouvent ébranlées.

Perdue, perdue, perdue…

Comment peuvent-elles nous abandonner ainsi ? Nos mentores. Après dix-sept années passées à nos côtés, à nous élever comme leurs propres enfants, elles nous lâchent en pleine nature, nous laissant livrées à nous-mêmes, au milieu de prédateurs incontrôlables, au cœur de l'inconnu. Nous ont-elles seulement un jour aimées ? Elles qui nous ont menti… Et comment pourrais-je, moi, continuer d'aimer ceux qui nous abandonnent ? Ce tatouage est le symbole cruel d'une vie qui ne sera plus la mienne, à quoi bon me rappeler ma jeunesse si c'est pour me l'arracher ?

Je balaye le couloir des yeux. Il est sombre et vide, comme mon esprit à cet instant. Seuls des murs de pierres et un tapis rouge criard, faiblement éclairés par la lumière du plafond égrenant les heures, ornent ce tunnel infini. C'est à ce moment que je remarque avec stupeur qu'il ne me reste que dix secondes pour atteindre la salle de réflexion.

Oh non !

Un sursaut me traverse le corps. Mon cœur s'emballe, je sais que je n'arriverai pas à temps. Je n'ai jamais été en retard, j'ai toujours respecté les horaires !

Mais il est trop tard. En un son strident, l'alarme retentit, suivie du haut-parleur.

— Numéro 900, vous êtes attendue en salle de règlement

immédiatement !

Mes yeux s'écarquillent.

Non, non, non !

Quelle sera ma sanction ?

Je voudrais disparaître, trouver un endroit où me réfugier et ne jamais en revenir. Certaines sœurs n'ont pas refait surface avant plusieurs jours après avoir enfreint le règlement et quand elles sont réapparues, subitement, elles étaient toujours changées. Pour nos mentores, la discipline passe tout d'abord par la ponctualité et je sais qu'à cet instant j'ai enfreint une règle des plus importantes.

— Numéro 900 ! Veuillez vous lever et rejoindre la salle de règlement sans plus tarder ! On ne fait pas attendre la régente !

Un décompte m'indique 3 minutes. Si je dépasse celui-ci, mon châtiment sera sûrement pire. Alors je me lève, prends une grande inspiration, vide mon air et cours du plus vite que je peux jusqu'au bureau de la régente. Je m'essouffle à chaque enjambée, je sens les battements de mon cœur résonner dans mon crâne et l'air glacial que je respire me brûler les poumons. J'observe au même moment le plafond et remarque qu'il me reste moins d'une minute pour atteindre mon but. Dans l'effort, mon tatouage s'enflamme plus intensément et j'essaie de faire abstraction de la douleur. Au bout de quelques secondes, j'arrive enfin devant ce qui sera mon calvaire. Au fond d'un couloir sans fin, une large porte en bois ancien ornée de plaques d'acier me sépare du châtiment. Il ne me reste plus que quelques secondes pour reprendre mon souffle et je frappe enfin.

Chapitre 3

— Entrez, 900.

Le timbre rauque et austère de la régente me fait frissonner. Je reconnaîtrais cette voix parmi des milliers tant elle est singulière. Jamais je n'avais entendu de tonalité aussi grave. Je pose une main moite sur la poignée de la porte et me glisse, penaude, dans la pièce. La salle de règlement lui fait office de lieu de travail. Un large bureau en bois posé sur un tapis orné de motifs se dresse en plein milieu de la salle. Des étagères remplies de livres recouvrent les murs au milieu de peintures abstraites. En face du bureau, sur un siège en cuir, la régente m'attend.

— Eh bien, il vous en a fallu du temps. Pouvez-vous m'expliquer ce manquement au règlement ?

Ses longs cheveux gris encadrent un visage froid et ridé. Droite contre son siège, elle m'observe, les mains croisées contre sa poitrine menue. Elle n'a jamais été très chaleureuse, mais elle possède toujours au coin des lèvres un sourire calme et contrôlé.

— Je… je vous demande pardon, régente, je n'ai pas vu le temps passer. Après le marquage, j'ai eu quelques vertiges, sûrement causés par la douleur. Il me fallait quelques minutes pour reprendre mes esprits.

Je tente de rester digne autant que possible, malgré les trémolos dans ma voix. Lui faire face est une épreuve. En dix-sept ans, jamais je ne me suis retrouvée en tête à tête avec elle. Elle, qui, au milieu d'une assemblée de cinq cents filles, impose déjà le respect, n'en est que plus intimidante lorsque vous devenez son seul et unique centre d'attention. Son regard, imperturbable, profond, semble se frayer un passage sous ma peau comme pour y percer le moindre de mes mystères. Et son sourire, qui ne la quitte jamais, s'ajoute, comme pour appuyer le fait qu'effectivement elle sait tout de moi. J'ai beau la craindre, je la respecte tout autant. Et, quelque part, bien qu'elle n'ait jamais fait preuve d'aucune affection pour nous, je l'aime, comme on aimerait une mère. Je suppose.

— Je vois… Il vous faut mieux vous maîtriser à l'avenir… Cependant, ce n'est pas la raison pour laquelle je vous ai convoquée, même si vous mériteriez tout de même d'être punie. Mais, là n'est pas l'urgence. Voyez-vous, j'ai une mission à vous confier, asseyez-vous.

J’empoigne une chaise à contrecœur. Je préfère rester debout tant je ne tiens pas en place, mais pour ne pas désobéir de nouveau je m’y installe.

— Bien, pour faire simple, j’ai besoin de quelques personnes pour me rendre des comptes. Je vous ferai savoir lesquels précisément en temps et en heure. Lors de votre réinsertion, comme vous le savez, vous serez mélangées aux hommes de l’orphelinat voisin, en qui nous avons une réelle confiance, car leur éducation est tout à fait semblable à la vôtre. Seulement, vous serez également confrontées à la deuxième génération, et c’est là que vous intervenez. Je veux que vous les observiez, que vous vous mêliez à eux, que vous créiez des liens et qu’ensuite vous me fassiez un rapport complet et détaillé. Je dois savoir s’ils sont une menace. Nous ne pouvons nous permettre de laisser des hommes sans éducation et sans repères être à l’origine des générations futures. Vous ne devez en parler à personne. Vous vous immiscerez dans les moindres recoins de leur vie. Je veux savoir de quoi ils sont capables et jusqu’où va leur corruption. Bien entendu, je ne vous laisse pas le choix. En comparaison avec la punition qui vous était destinée à l’origine, croyez-moi, cette mission est un cadeau.

Je reste sans voix. Les muscles de ma mâchoire ont cédé, offrant une vue imprenable sur le fond de ma gorge. Me mêler à des gens que je ne connais pas et qui, à entendre la régente, sont une menace, me donne la chair de poule. La chaleur me monte immédiatement aux joues. Comment peut-elle m’imposer une chose pareille ? Comment ose-t-elle ?

La colère que je découvrais tout juste en moi hier s’éveille de nouveau. Cette fois, elle m’enserre la gorge et m’empêche de reprendre mon souffle, d’émettre le moindre son. Des perles de sueur roulent sur mon front moite et je crains de tomber dans les pommes d’une minute à l’autre.

Je ne veux pas les connaître !

Je ne comptais pas les approcher !

Je ferme les yeux, comme pour me calmer, et soudain des milliers d’images défilent sous mes paupières. Créer des liens. Moi. Avec des femmes que je ne connais pas. Créer des liens. Moi. Avec des hommes. Avec des hommes ! Je n’en ai jamais côtoyé, ni même vu de toute ma vie ! Je rougis de plus belle. J’ai toujours su que cette rencontre avec le sexe opposé viendrait un jour ou l’autre. Je me suis souvent demandé à quel point nous pouvions être si différents pour que l’on doive nous séparer à la naissance. Si nous étions aptes à nous entendre, s’ils se posaient beaucoup de questions à notre sujet. Quels

seraient les premiers mots échangés ? J'ai quelquefois imaginé leur caractère et ne doutais jamais qu'il devait être aussi mesuré que le nôtre. Après tout, ces hommes sont de notre génération. Ils connaissent les mêmes règles, les mêmes apprentissages.

Mais la deuxième génération… ?

Je rouvre les yeux, hagards. Non ! Je ne peux pas les approcher ! Je voulais rester avec mes sœurs, partager l'expérience auprès d'elles, découvrir les mystères de l'indépendance en même temps qu'elles. Je ne sais rien des hommes, si ce n'est ce que l'on nous apprend en cours de biologie. Alors comment puis-je être celle qui les surveillera ? Je suis beaucoup trop réservée pour ça ! Bien des filles de mon orphelinat auraient beaucoup plus d'audace que moi ! La terreur s'insinue en moi et m'empêche de calmer mes idées. Que dois-je faire ? Comment la convaincre d'en désigner une autre ?

— Comment voulez-vous que j'y parvienne ? Vous ne nous avez jamais appris à tisser de liens ! Pourquoi moi ? Demandez à une autre fille ! Elle sera bien plus compétente !

Ma voix est plus forte que je ne l'imaginais et je crains tout à coup de l'avoir offensée.

La régente se lève, un sourire aussitôt plus maternel étirant ses lèvres rosées. Elle contourne son large bureau et s'arrête face à moi dans une attitude presque dominatrice. Je me sens tellement minuscule que je manque de tomber de ma chaise.

— Parce que tu es l'une des plus loyales, 900.

Ce tutoiement soudain me déstabilise encore plus.

— Tu n'en as peut-être pas conscience, mais justement, tu as beaucoup de potentiel. Tu sais, tu es l'une de mes préférées. En dix-sept années, vous êtes peu de filles à n'avoir jamais enfreint le règlement. Je sais qu'aujourd'hui était exceptionnel pour toi.

Son ton se durcit de nouveau et elle reprend le vouvoiement de rigueur.

— Sommes-nous d'accord, 900 ? Vous vous doutez que cette question est facultative et que je ne vous laisse pas le choix. Seulement, j'aimerais m'assurer que nous nous sommes bien comprises. Nous sommes-nous bien comprises, 900 ?

Après un long silence, un hochement de tête tient lieu d'assentiment tant je suis incapable de parler. Je cède et elle le sait très bien. Je me lève et me dirige vers la sortie en espérant qu'elle ne me retienne pas plus longtemps. Je dois partir, et vite.

— Attendez ! Il faut que vos sœurs croient à une punition. Je vous en prie, avalez ces pilules, et partez vous coucher dès que vous en ressentirez le besoin. Vous avez quartier libre, conclut-elle, un sourire en coin.

Je prends les quelques billes roses qu'elle me tend sans même la regarder et les glisse sous ma langue. Je lui adresse un sourire de politesse, que je quitte à l'instant même où je lui tourne le dos. Je ferme la porte et me voici enfin libérée.

J'inspire à pleins poumons jusqu'à m'en déchirer la poitrine. D'une main tremblante, je remets en place les quelques mèches de ma chevelure plaquées contre mon front humide. J'ai quartier libre. Alors fébrilement, je prends la direction des douches non sans respirer avec peine.

Surveiller la deuxième génération ! J'en suis incapable !

Sur le chemin, je ne croise personne, le couloir est sans fin et j'ai l'impression que des kilomètres me séparent de la salle d'eau. Je me sens lourde, les murs bougent et le couloir tangue comme si je marchais sur la coque d'un bateau frappé par les vagues. Je remarque que j'avance à très faible allure et que mes jambes ne me tiennent plus. Je comprends enfin. Les pilules roses qu'elle m'a administrées m'ont totalement fait perdre le contrôle de mon corps. Je suis en colère et bizarrement je me surprends à rire bruyamment de mon état. Impossible de m'arrêter, je suis totalement euphorique. Mes éclats de rire ne cessent de résonner contre les murs vacillants et je réalise qu'il me faut rejoindre le dortoir au plus vite. J'ai besoin de sommeil. Mes yeux sont remplis de larmes et je sens mon sourire se crisper et disparaître soudainement pour laisser des torrents déferler sur mes joues. Voilà maintenant que je pleure. Je pleure comme si le monde entier venait de s'effondrer sous mes yeux. Mes sanglots m'empêchent de respirer, ma poitrine me brûle, mon désespoir m'arrache des cris de douleur et je suis incapable d'expliquer la raison de mes pleurs soudains. La seule chose que je sais, c'est que c'est douloureux, douloureux à en mourir.

J'arrive enfin à destination, la vision floue et les yeux gonflés par le flot incessant de mes larmes. Tremblante, j'atteins mon lit au milieu des centaines d'autres et parviens maladroitement à monter l'échelle de la couchette. Je regrette à ce moment-là de ne pas être à la place de 899, en dessous.

J'ai tout juste le temps de m'installer sous mes draps et de retirer ma jupe que je sombre dans un sommeil profond et libérateur.

Chapitre 4

Nous sommes à la veille de la réinsertion et tout l'orphelinat est en état d'alerte. Les semaines passées ont été très instructives et nous avons étudié sans relâche pour que le programme nous soit le moins pénible possible. Nous savons à quoi nous attendre et plus les jours défilent, plus les filles semblent excitées à l'idée de vivre en toute indépendance. À l'inverse, 899 paraît réservée, presque opposée à la réinsertion. J'essaie de lui apporter mon soutien du mieux que je peux, mais je sens à travers ses sourires forcés que quelque chose de plus grave l'inquiète. Pour le moment, nous sommes encore sous la coupe de nos mentores, alors je garde en tête leurs règles et leurs principes, mais je sais qu'une fois que notre nouvelle vie aura démarré, je pourrai approfondir mon amitié avec 899 et ainsi mieux comprendre ses réserves. La régente ne m'a pas reparlé de la mission qui m'a été confiée, mais je remarque qu'elle m'observe plus qu'auparavant. Je sais qu'elle ne m'a pas oubliée et que je devrai lui rendre des comptes bien assez tôt. Cette idée ne m'a pas quittée durant ce mois. Chaque nuit, je m'endors avec cette perspective en tête et chaque jour je me réveille avec les mêmes appréhensions. Comment vais-je y arriver ?

Au fil des jours, j'ai appris à calmer mes craintes. Même si notre enseignement veut que nous gérions la moindre de nos émotions, nous n'avons eu que trop peu de bouleversements dans notre vie pour mettre la théorie en pratique. Mais j'y suis parvenue, jour après jour. L'idée me paraît toujours aussi insurmontable, mais je vais devoir m'y faire. Je n'ai pas le choix.

Ce matin, nous avons emballé nos quelques affaires dans des cartons ; un camion passera cet après-midi pour les déposer dans nos appartements respectifs. Je me sens plus sereine qu'il y a un mois, oui. Mais je sais aussi que cette illusion sera vite balayée une fois arrivée en ville. Je perdrai tous mes moyens.

Sans nos cartons, le dortoir paraît vide et anonyme. Quand je pense que nous y avons vécu dix-sept années ! Que deviendra l'orphelinat quand nous aurons toutes déserté les lieux ? Je ne peux imaginer cet endroit autrefois plein de vie, livré à l'abandon. Je tente d'écarter cette vision et de chasser ces idées maussades. Je m'y suis préparée, et même si ça fait déjà quelques semaines que je me force à m'en détacher, cette image me crée un douloureux pincement au cœur.

Dans quelques minutes, il sera minuit. Nos mentores ont organisé une cérémonie pour notre anniversaire et pour la première fois nous avons l'autorisation de veiller tardivement, mais surtout de fêter cet événement. Le décompte annonce 24 minutes. Nous sommes déjà toutes en salle de réveil, vêtues de nos pyjamas gris. Nous n'avons pas encore dîné et je meurs de faim. La régente murmure à sa table avec les suppléantes, puis après quelques secondes de discussion elles se lèvent en un mouvement synchronisé. Je les observe du coin de l'œil allumer une à une les bougies de la salle. La cérémonie va bientôt commencer. Certaines filles ayant enfreint le règlement cette semaine sont de corvée, même en ce jour précieux. Elles se dirigent tout juste en cuisine, ce qui annonce le début imminent de notre repas. La salle est silencieuse, mais semble plus vivante qu'à l'accoutumée. Les pensionnaires se permettent plus de libertés : elles savent qu'à un jour de la réinsertion elles ne risquent plus de sanctions. Les filles chargées du service ressortent de la cuisine avec des plats sous cloche qu'elles déposent sur les tables devant chacune de nous. L'odeur qui s'en dégage est exquise et attise mon appétit. Les bougies éclairent la grande salle avec douceur en créant une atmosphère apaisante tandis que le décompte annonçant les dernières secondes s'éteint avant la fin, ce qui nous surprend toutes. La régente réclame le silence en un geste de la main.

— Mes filles, ce soir il n'y aura pas d'alarme, ce décompte était le dernier de votre vie. Ce discours est également le dernier que je ferai. Vous m'en voyez désolée, mais après cette cérémonie nous ne nous verrons plus. Demain à votre réveil, des véhicules vous attendront devant l'orphelinat pour vous déposer là où commencera pour vous une nouvelle vie. Je suis ravie d'avoir partagé ces longues années à vos côtés, vous avez été des filles exemplaires. Ce soir, nous fêtons vos dix-sept ans, et à la fin de ce repas je vous convoquerai une par une pour vous remettre un présent. Gardez en tête d'où vous venez et ce que nous vous avons inculqué. Restez vous-mêmes et surtout prenez soin de vous et de vos camarades. Joyeux anniversaires, mes filles.

À l'écoute de ce discours d'adieu, je ne sais plus quoi penser. Moi qui avais toujours une image idéalisée de la régente, aujourd'hui j'aborde ses paroles avec amertume et méfiance. Je ne sais plus en qui je dois avoir confiance. Si elle se préoccupait tant de notre sort, elle ne m'aurait jamais confié une mission qui pourrait me mettre en danger. Je suis la seule à rester impassible alors que presque toutes les filles ne peuvent s'empêcher de verser quelques larmes. La régente se rassied, soulève la cloche qui recouvre son plat, et toutes les pensionnaires l'imitent, moi également.

Sous les cloches se révèlent des plats des plus remarquables. Jamais

nous n'avons été si bien servies. Des filets de canard fumants sont délicatement disposés sur une sauce aux marrons à l'odeur délicieuse. À côté, une farandole de petits légumes colore joliment l'assiette. En milieu de table se trouve un plat garni de différents fromages et de tranches de pains variés qu'accompagnent beurre, miel, confiture et autres mets appétissants. Aux extrémités de chaque table, d'imposants gâteaux aux fraises émoustillent nos papilles déjà bien excitées.

Seul le bruit des couverts résonne dans la salle. Un sourire complice aux lèvres, nous nous observons en train de savourer notre repas. Plus de décompte. Cette fois-ci, nous avons le temps d'apprécier chaque seconde de notre dîner sans craindre de ne pas finir avant la sonnerie. Je me surprends à attendre le dessert tandis que la plupart entament tout juste le fromage. J'hésite à m'en servir lorsque je vois une des filles de mon dortoir se saisir du couteau pour couper un morceau. Je me lève alors et lui tends mon assiette pour qu'elle me serve à mon tour. Le dessert est délicieux : jamais un gâteau ne m'avait paru aussi succulent. Si seulement tous les jours avaient pu être aussi beaux et guillerets qu'aujourd'hui. Ce soir, nous sommes toutes heureuses et réunies dans le même esprit : le partage. D'habitude si réservées et pudiques, aujourd'hui nous extériorisons sans retenue notre joie.

— Bien, mes filles, continuez de manger, je vais vous appeler une à une pour que vous me rejoigniez à ma table. Commençons par le numéro 501.

501 se lève, la bouche pleine, et traverse le réfectoire en direction de la table de nos mentores. Je remarque qu'elles n'échangent que quelques mots pendant que la régente fouille dans un des dix cartons posés à ses pieds. Elle en ressort un livre et le lui tend, un sourire maternel figé sur ses lèvres, et lui dépose un baiser sur le front. 501 porte le livre à sa poitrine, baisse la tête en signe de remerciement et retourne à sa place.

Cela fait déjà deux heures que le repas est terminé et nous observons chacune de nos camarades recevoir son présent. La plupart d'entre nous sont déjà exténuées, le réveil est prévu dans cinq heures et nous n'en sommes qu'au numéro 870. Les minutes s'écoulent lorsque j'entends enfin mon numéro. Je me lève de table, hésitante, et me demande ce qu'elle va bien pouvoir me dire ou me donner. Je slalome entre les chaises et monte les quelques marches de l'estrade pour enfin atteindre la table où est assise confortablement la régente.

— Numéro 900. Quel plaisir de vous reparler, me dit-elle à voix

basse. Je vous donne ceci, prenez-en soin. C'est un paquet, vous l'ouvrirez demain une fois chez vous.

Elle me tend une petite boîte en carton ayant l'apparence d'un livre de poche et m'adresse un léger sourire.

— Je vous remercie.

Je lui réponds le plus innocemment possible pour ne pas éveiller la curiosité de mes camarades.

Au moment où je m'apprête à retourner à ma place, elle m'empoigne le bras avec force et fait mine de m'embrasser sur la joue.

— Ne me décevez pas, me glisse-t-elle à l'oreille avant de poser ses lèvres humides sur ma peau.

Je savais qu'elle ne m'avait pas oubliée et il est clair que ce qu'elle m'a « offert » a un lien direct avec ce que je dois accomplir pour elle, mais la priorité est de ranger ce paquet pour éviter d'attirer l'attention de mes camarades. Arrivée à ma table, je le dépose entre mes jambes et fais semblant d'être captivée par la suite de la cérémonie, évitant ainsi le regard des quelques indiscrètes.

Chapitre 5

Le haut-parleur retentit bruyamment, faisant trembler le bois de nos couchettes. La majorité des filles a le visage pâle et marqué de cernes. Je peine à ouvrir les yeux tellement la nuit a été courte. Un bâillement bruyant sort de ma gorge et quelques larmes dégoulinent le long de mes joues. La fatigue me met dans un état de somnolence qui, je l'espère, m'aidera à appréhender la journée avec plus de facilité. Je passe rapidement mon jean et mon pull en satin, enfile mes baskets et range dans mon balluchon mes vêtements de nuit et ceux que je portais la veille. Je prends soin de camoufler le paquet de la régente dans l'un d'eux et jette un dernier coup d'œil à mon reflet dans le miroir. Je tente d'améliorer mon allure en domptant ma chevelure ébouriffée et fixe une barrette noire pour y glisser les mèches les plus rebelles. Les premières filles déjà prêtes se dirigent dans la cour où un premier bus nous attend. Je pourrais y monter, mais je remarque que 899 n'est toujours pas levée. Je m'assieds au bord de son lit en espérant pouvoir échanger quelques mots avec elle, mais son regard m'en dissuade, alors je préfère l'attendre en silence, photographiant des yeux ce que je ne serai plus jamais amenée à voir : nos lits, la vue de la fenêtre, la forêt immense, les chênes vieux de plusieurs centaines d'années à peine courbés par l'âge, les pierres blanches et froides couvrant le sol de notre dortoir, les nombreuses armoires en ferraille grinçant à chaque utilisation, les couloirs sombres tapissés de rouge et les souvenirs que toutes ces pièces renfermeront à jamais.

Le dortoir se vide peu à peu et il ne reste à présent que quelques pensionnaires retardataires. Je me demande quels seront nos liens maintenant que nous ne vivrons plus sous le même toit, si même nous continuerons de nous côtoyer. Avec 899, je n'en ai aucun doute, malgré son état d'esprit actuel, mais concernant mes autres camarades je suis dans l'incertitude la plus totale.

Mon amie est maintenant habillée et à peine coiffée. Tout comme ces derniers jours, elle ne s'est pas maquillée et je crois que je suis moins inquiète pour elle. Je la sens distante, mais je n'hésite pas et lui prends la main pour traverser une dernière fois les couloirs et sortir à son côté. Elle n'émet pas d'objection, mais au contraire resserre sa poigne avec plus d'intensité que la mienne. Toutes deux, nous quittons les lieux sans nous adresser un mot et je tente de retenir mes larmes du mieux que je peux. Sans succès. J'essaye de garder le silence et de contenir mes sanglots, mais quelques plaintes étouffées m'échappent.

Nous montons dans le bus et jetons un dernier regard à l'orphelinat. Je tente de mémoriser le bâtiment en espérant garder chacun de ses détails en mémoire : sa façade imposante faite d'énormes pavés de pierre grise, sa porte d'entrée en bois, sans oublier ses immenses salles de réception, ses interminables couloirs et pour finir mon lit, seul élément infime qui m'appartenait vraiment dans cet espace infini.

Le moteur gronde et le véhicule s'avance lentement vers le portail, faisant grincer les graviers à chacune de ses manœuvres. Je me demande dans combien de temps nous serons arrivées, et si les premières filles ayant embarqué ont déjà atteint la ville. Soudain, c'est l'excitation qui s'empare de moi. Je sais d'avance que je vais passer par différents états dans la journée : l'anxiété, l'excitation, la nostalgie, mais pour le moment c'est la curiosité qui m'envahit et je meurs d'envie de savoir à quoi notre nouvelle vie va ressembler. Malgré la boule qui s'est installée au creux de mon ventre depuis plusieurs jours, je ne peux attendre plus longtemps.

Cela fait déjà plus de six heures que nous roulons et jusqu'à présent nous ne voyons rien d'autre que des chemins et des plaines désertes à perte de vue. Le trajet est de plus en plus insupportable et les sièges, bien que confortables, n'amortissent en rien les irrégularités de la route. Le soleil s'efface peu à peu pour laisser place à la nuit et au loin je remarque enfin des milliers de lumières.

Mon cœur fait un bond. Ça y est, on arrive !

Plus que quelques kilomètres nous séparent de la ville, j'en suis sûre. Tout autour de nous, le paysage est vide, plongé dans le noir total. Au loin, les centaines de lumières se font plus vives à mesure que nous avançons. Ça ne peut être que là et malgré les nombreuses directions que l'on devine au travers des phares de notre véhicule, notre trajectoire n'a pas changé. Nous roulons toujours vers ce halo lumineux. Nous suivons le chemin principal et quelques maisons abandonnées annoncent l'entrée de la ville. Plus nous nous rapprochons et plus les habitations sont nombreuses. Après quelques minutes, nous arrivons dans ce qui semble être le centre-ville. Le bus s'arrête, le chauffeur nous fait signe de sortir, et à peine avons-nous déposé un pied à terre qu'il redémarre, prenant le chemin du retour. Je n'ose pas regarder autour de moi. Je pose mes yeux sur 899 tout juste réveillée.

— Tu es prête ? lui dis-je en attrapant sa main moite.

— Prête…

Ainsi, nous levons les yeux au ciel, admirant le fabuleux spectacle

qui s'offre à nous.

Une émotion intense nous submerge toutes deux, tant la ville nous paraît irréelle. Des bâtiments d'une centaine de mètres s'élèvent devant nous, éclairés par des fenêtres que je devine immenses malgré leur aspect minuscule de là où je me trouve. Des panneaux clignotants d'une infinité de couleurs indiquent différents lieux. L'un porte le mot « Cinéma » et je me souviens que c'est ce que l'on appelait chez nous « la salle de projection ». Une autre en rouge annonce la direction de l'hôpital avec, précisée à côté, la distance à parcourir pour y arriver : 500 mètres. D'autres encore portent des noms que je ne connais pas. Le spectacle est hallucinant et les rues sont parfaitement dessinées comme sur les plans qui nous ont été présentés le mois dernier. Les réverbères bordant les trottoirs nous donneraient presque l'impression d'être en plein jour. Des guirlandes cartonnées pendent de part et d'autre et portent la mention « bienvenue » répétée à l'infini. Nous sommes dans la rue principale : plusieurs magasins sont fermés, mais les noms de leurs enseignes scintillent de mille feux. Je note différents types de boutiques, de vêtements, alimentaires, d'accessoires en tout genre, qui pour la plupart me sont inconnus. Je m'approche de l'une d'elles et devine un restaurant. Toutes ces choses sont nouvelles pour moi. Nous n'avons appris l'existence de certains commerces que depuis quelques semaines. À l'orphelinat, tout venait à nous. Enfin, tout… Je ne peux m'empêcher de laisser échapper un rire : je me rends compte que nous n'avions peut-être pas grand-chose en réalité. Nos distractions se limitaient à la salle de réflexion dans laquelle nous pouvions discuter et parcourir les quelques livres de la bibliothèque. Parfois, nous regardions des courts métrages dans la salle de projection, dans un but purement éducatif. Nous avions le nécessaire. Ici, tout est vie et plaisir ! Les magasins que j'ai repérés et que je croyais uniques ne sont en fait que quelques-uns parmi des dizaines d'autres que je découvre à mesure que j'avance. Et beaucoup d'entre eux n'existent que pour nous divertir, bien plus que pour nous être utiles.

La main de 899 se détend, et j'en déduis qu'elle est autant fascinée que moi. Nos craintes n'étaient peut-être pas justifiées, au fond ? Après quelques pas dans le centre-ville, nous sortons le plan de nos balluchons. Entouré en rouge, est matérialisé l'endroit où nous devons nous rendre pour récupérer la clef de nos logements. D'après la carte, c'est tout près d'ici et en quelques minutes de marche nous débouchons devant un immense bâtiment beige tout en longueur. Est écrit en lettres ocres sur le dessus de la façade : « Hôtel de ville ». Ce mot me revient en tête, nous l'avons également appris récemment.

Nous entrons timidement, toujours à un centimètre l'une de l'autre.

Dans le hall spacieux, tout est moderne : les aménagements font appel à des technologies que nous n'avons jamais vues à l'orphelinat. Nous savons qu'elles existent, mais elles ne faisaient pas partie de notre environnement. Des dizaines de bureaux s'ouvrent sur le hall immense. Nous arrivons devant un guichet vide surmonté d'un écran. Une voix sortie de nulle part nous interpelle :

— Bonjour. Quel est votre nom ou votre numéro ?

— Heu… 900, je m'exclame, gênée de devoir m'adresser à une machine.

— 900. Bienvenue. Nous allons enregistrer vos empreintes digitales, merci de placer votre index sur la plaque devant vous.

Au moment où la phrase se termine, une planche de métal s'éjecte d'un boîtier et je distingue un rond rouge sur lequel je dois poser mon doigt. Une lumière verte traverse la plaque de gauche à droite et un sifflement désagréable l'accompagne. La planche se rétracte et la voix reprend.

— 900, votre empreinte est la clef de votre appartement : le même dispositif est placé devant votre porte. Vous séjournez dans le bâtiment 1, au cinquième et dernier étage, porte 4. Je vous souhaite un bon emménagement.

L'écran s'éteint un instant et se réinitialise. Je recule et 899 s'avance à son tour.

— Bonjour. Quel est votre nom ou votre numéro ?

Chapitre 6

Le plan indique que notre résidence se trouve à trois rues de la mairie.

Pour l'instant, la ville semble déserte. Nous sommes la première génération arrivée et cette idée parvient à me détendre. L'euphorie du début, pourtant, se dissipe peu à peu quand je réalise que bientôt les rues grouilleront d'inconnus et, qui plus est, d'inconnus dont, à en croire la régente, nous devrions nous méfier. Je ne sais à quoi m'attendre, les jours à venir m'effraient.

Les bâtiments de notre résidence sont tout aussi modernes de l'extérieur que le reste de la ville. Cinq immeubles de cinq étages pour accueillir les cent filles de mon dortoir. Le bâtiment 1 se situe juste à l'entrée de la résidence, c'est celui dans lequel 899 et moi-même nous trouvons. Je remercie nos mentores de nous avoir installées ici par ordre, car ma meilleure amie séjourne dans l'appartement à côté du mien : dernier étage, porte 3. Nous arrivons face à nos logements respectifs. Je comprends que nos mouvements sont détectés, car à l'instant où nous avons atteint la fin du couloir, les plaques de métal s'éjectent. 899 ne perd pas de temps, dépose son doigt au centre et je l'imite. Un cliquetis s'échappe et la porte s'entrouvre. Je regarde mon amie, stupéfaite.

— À tout à l'heure, me dit-elle chaleureusement.

Puis elle s'introduit sans hésitation dans son appartement.

Je ne doute pas de me plaire ici. Rien ne pourra me décevoir dans la mesure où pour la première fois de ma vie je possède un endroit à moi, rien qu'à moi. À première vue, le studio n'est pas grand, mais il est extrêmement moderne. Il me paraît comme tout droit sorti du futur comparé au côté rustique de notre orphelinat. Une énorme armoire en ferraille occupe l'entrée dans laquelle un lustre est suspendu. Cet espace est petit, mais dispose de tonnes de rangements, et je remarque que mes affaires y sont déjà installées. Le reste de l'appartement est situé en contrebas et il faut descendre deux marches pour y arriver. Le plafond est plutôt bas et des dizaines de spots lumineux ressortent sur la peinture noire. Encore figée, bouche bée, je contemple le salon qui sert également de chambre à coucher. Je descends une première marche et aperçois avec émerveillement que le mur en face de moi est en fait une baie vitrée recouverte d'un rideau brun opaque. Je descends la deuxième et dernière marche et ouvre une porte à ma

gauche qui donne sur une splendide salle de bains d'un blanc immaculé équipée du strict minimum : une douche, des toilettes et un lavabo. Je quitte mes baskets et arpente à présent le salon, pieds nus sur la douce moquette marron. À seulement deux mètres des marches, face à moi, se trouve mon lit, parallèle à la baie vitrée, la tête collée au mur qui me sépare de 899, à ma droite. Il me tarde de m'allonger dans ses draps ocre et de m'y reposer des jours entiers. Au pied du lit, un canapé en cuir couleur chocolat fait face à un énorme écran fixé au mur, et je comprends qu'il s'agit d'une télévision. Je sais que dans le passé la plupart des foyers en étaient équipés, mais je sais également que plus aucune chaîne ne fonctionne aujourd'hui. Peut-être est-ce pour regarder des films ? Je m'assieds sur le canapé pour tester son confort même si je sais déjà, à vue d'œil, qu'il ne me décevra pas. À ma gauche, je remarque la cuisine ouverte sur le salon, séparée par une table haute. Je prends à peine le temps de l'observer et regagne le canapé.

Tout ceci me paraît trop beau pour être vrai. J'ai été élevée dans la simplicité et cet appartement est tout sauf conforme à ce à quoi on nous a toujours habituées. Je me surprends à admirer ce lieu, mais je sais au fond de moi que je ne devrais pas. Je devrais me sentir mal à l'aise devant tant de confort et de sophistication, mais ça m'est égal. Cet endroit me plaît.

Je me lève avec difficulté pour atteindre la baie vitrée. Je sens ma tête lourde et douloureuse de fatigue. J'ouvre les rideaux et contemple la ville. La vue est magnifique et donne sur une des rues principales. La hauteur me donne légèrement le vertige, mais une barrière de sécurité est fixée à l'extérieur, au cas où j'ouvrirais les fenêtres, ce que je ne tarde pas à faire. L'air en hauteur est plus frais et le vent plus intense. Je prends plaisir à sentir son souffle balayer mes cheveux en arrière et je ferme les yeux un instant pour savourer le moment. Je sens que je peux partir dans un sommeil profond jusqu'au lendemain.

Des bruits de moteur me tirent de ma somnolence : des dizaines de camions arrivent un à un dans la rue sur laquelle donne mon appartement. Du cinquième étage je ne distingue pas bien ce qui se passe, mais je devine qu'une foule de personnes en descend avec empressement.

— Hey ! Les mecs, on est chez nous ! Qui est prêt à célébrer ça demain soir ? Comptez sur moi pour trouver le meilleur endroit où faire la fête !

Oh ! Un garçon…

Instinctivement, je recule de plusieurs mètres, bute contre mon lit

et tombe à la renverse. Mon dos est douloureux tant le choc a été brutal. Après quelques secondes, je me remets sur pieds et m'approche de nouveau, la curiosité prenant le dessus sur mon embarras. J'ai les jambes tremblantes, elles me soutiennent à peine tant je suis sous le choc et cette fois-ci je m'assieds au sol, en tailleur, observant discrètement la scène. L'homme qui avait pris la parole continue de crier des choses incompréhensibles et un autre, apparemment plus âgé que lui, lui flanque une violente claque sur le haut du crâne ce qui, à ma grande surprise, lui vaut un rire sincère et bruyant.

À sa place, je me serais sentie humiliée et en colère. Lui continue de rire, ce qui provoque, je crois, un soupir de l'homme plus âgé. Des filles ferment la marche derrière et discutent avec enthousiasme. Leurs tenues sont tout à fait singulières, elles me paraissent bien trop suggestives de là où je suis. Le garçon toujours criard slalome entre les groupes et attrape une fille sur son épaule avant de courir à l'avant, la laissant, sans scrupule, se balancer tête en bas, sous les secousses de sa course. Je l'entends crier, sans savoir si c'est de rire ou de colère.

Comment peut-il la traiter ainsi ?

Je reviens à l'homme plus âgé qui a maintenant pris la tête de la marche et je remarque au même instant que ses yeux sont dirigés avec insistance dans ma direction. La tête penchée à gauche, il regarde vers le haut. Vers mon étage. Vers moi.

Oh !

Un sursaut me traverse tout le corps et je sens mon cœur cogner avec rage au creux de ma poitrine. En une fraction de seconde, je recule et ferme le rideau brusquement. J'espère que ce n'est pas moi qu'il guettait. Cela faisait plusieurs minutes que j'observais la scène et je suis embarrassée à l'idée qu'il ait pu me surprendre longuement à les épier. Peut-être regardait-il les alentours ? Et que nos regards se sont croisés à l'instant où il a balayé l'immeuble du sien ? J'essaye de m'en convaincre.

Je m'assieds sur le lit pour reprendre mon souffle.

C'était la deuxième génération. Il n'y a pas de doutes. Je n'ai pas eu le temps de les observer suffisamment mais, à première vue, ils n'ont pas l'air si effrayants. Je crois. Ils sont simplement différents. Là aussi, j'essaye de m'en convaincre. Je me tords les doigts dans tous les sens. Je viens de voir des hommes pour la première fois. Je m'attendais à être désemparée et même si c'est le cas, je suis également curieuse.

Après une longue douche chaude, j'enfile un de mes pyjamas soigneusement rangés dans la penderie de l'entrée. J'ai du mal à m'approprier les lieux et à réaliser qu'ici, c'est chez moi. Je m'installe

sous les draps et ressors de mon sac la petite boîte que la régente m'a donnée la veille. J'hésite à l'ouvrir par peur de ce que je peux y trouver. J'inspire à pleins poumons et retiens ma respiration quelques secondes avant d'expirer lentement pour me détendre. J'ouvre le carton et découvre un téléphone. Je reconnais immédiatement l'objet, mais je n'en avais jamais vu en vrai auparavant. Je sais à quoi sert cet appareil, mais comment l'utiliser, c'est une autre histoire. Je l'extrais de son emballage et perçois un mot au fond de la boîte.

« Chère 900, si vous lisez ce mot c'est que vous tenez déjà le contenu du paquet entre vos mains. Ceci est un téléphone portable. Lisez bien la notice, sans quoi vous aurez quelques difficultés à manier l'appareil. J'espère que vous n'avez pas oublié notre marché. Chaque lundi, je vous contacterai pour que vous me fassiez part de vos informations. Il est nécessaire que vous preniez des notes toute la semaine afin de me rendre un rapport des plus détaillés. Je ne veux pas que des enfants comme eux gâchent l'avenir de l'humanité. Je veux connaître leurs faiblesses, leurs vices, ce qu'ils projettent d'apporter à cette ville. Tout ce que vous pouvez savoir sur eux, je veux en être informée. Aujourd'hui, nous sommes samedi et je me doute que vous n'aurez pas grand-chose à me rapporter ce lundi, c'est pourquoi je vous appellerai le suivant. »

Je reste stupéfaite à la lecture des premières lignes du message et je n'ose lire la suite. Moi qui avais pensé que cette mission ne durerait pas plus de quelques jours et qu'une simple analyse aurait suffi à la régente, je comprends qu'elle attend de moi bien plus que je ne l'imaginais. Je ne sais pas comment m'y prendre. Je viens tout juste d'arriver et je devine à ses mots qu'elle ne se contentera pas de quelques détails futiles, mais bien d'un compte rendu précis. Je n'ai qu'une dizaine de jours pour les approcher et je dois disposer d'assez d'informations pour assouvir sa curiosité ou dissiper ses doutes le jour de son premier appel. Je pourrais ne pas le faire, que peut-elle contre moi à des milliers de kilomètres ? Comment peut-elle être sûre que je ne lui mentirai pas ?

Je poursuis ma lecture.

« Si jamais vous renonciez à notre accord, sachez que des personnes vous surveillent et prendront les mesures que je leur ordonnerai de prendre. Ainsi, vous savez tout. Je vous souhaite une bonne installation et vous dis à bientôt, 900. »

Je suis abasourdie par ses derniers mots : des personnes me surveillent. Moi ? 900 ? Mais pourquoi ? Que mijote-t-elle ? Moi qui pensais pouvoir échapper à ses ordres j'ai maintenant ma réponse. Je suis coincée, obligée de m'approcher de gens que je ne veux pas

connaître. Je décide d'éteindre les lumières et de m'installer sous mes draps. Il faut que j'arrête de me torturer l'esprit. Je dois le faire. Je vais le faire. Je lui fournirai tout ce qu'elle veut savoir pour en terminer une fois pour toutes et vivre librement. Ce n'est pas si dur, je dois jouer un rôle. En y réfléchissant, cela fait dix-sept ans que je joue un rôle, non ? Que je garde tout au plus profond de moi, mes chagrins, mes peurs, mes opinions. Comme on me l'a toujours demandé. Que représentent quelques semaines de plus à feindre être celle que je ne suis pas ? Je suis déterminée. Déterminée à m'introduire au sein de leur communauté. Déterminée à obtenir leur confiance. Déterminée à en finir.

Sur ces dernières pensées, le poids de la journée m'assomme et je sombre dans un sommeil agité.

Chapitre 7

L'écran plat accroché au mur face à moi s'allume. Un homme à la voix rauque me tire brutalement de mon sommeil. Il a une soixantaine d'années et porte un costume noir soigneusement repassé et ajusté au centimètre près. Ce doit être un membre du conseil. Les yeux à moitié ouverts et le reste de mes sens encore endormis, je tente de comprendre son discours. Je me redresse pour m'adosser à la tête de lit et m'étire doucement, espérant retrouver un peu de ma vivacité. L'œil un peu plus aguerri et enfin réveillée je porte plus d'attention à ses mots.

« Mes chers enfants, je me présente, je suis le professeur Carter, directeur du conseil en charge de votre réinsertion. Il est 10 heures et je vous souhaite à tous la bienvenue. La météo annonce un temps radieux, le soleil est avec nous en cette première journée de réinsertion. Les commerces viennent d'ouvrir et je vous invite à venir les visiter. Vous serez surpris du nombre d'activités que nous avons à vous proposer. Je vous laisse les découvrir. Concernant les enseignements qui vous ont été attribués, vous êtes priés de vous enregistrer à 16 heures devant le centre de vos fonctions. Bonne journée à tous. »

L'écran s'éteint et sans plus tarder je me dirige vers la penderie pour trouver de quoi m'habiller. Ce matin, je me suis réveillée encore plus audacieuse que la veille. Je n'ai pas perdu de vue mes objectifs et je suis décidée à les atteindre. J'enfile un jean gris et un T-shirt blanc dont l'odeur me rappelle tout à coup l'orphelinat. J'hésite à mettre mes baskets, mais vu la chaleur qu'il semble faire à l'extérieur, j'opte pour une paire de sandales noires. Je gagne la cuisine et remarque avec soulagement que les placards ont été préalablement remplis. Je meurs de faim, je n'ai rien avalé depuis la collation qui nous avait été distribuée pendant notre trajet, la veille. Dans le réfrigérateur, je trouve une brique de lait et m'en sers un grand verre frais que j'accompagne de gâteaux chocolatés. J'ouvre les rideaux puis la fenêtre et m'installe comme hier, en tailleur, devant le spectacle de la rue. Je repense à l'homme que j'ai vu la veille et qui, surtout, m'a surprise à l'épier.

Quelle réaction ai-je eue ?! Je ne pouvais pas paraître plus idiote !

Me cacher comme une enfant apeurée. Comment vais-je pouvoir me rapprocher de leur camp si je réagis avec autant de défiance ? Il va me falloir prendre sur moi, apprendre à contrôler mes craintes. Il le faut.

Au nom de ma liberté.

Je trempe les derniers biscuits dans le lait que je finis d'une traite. Après avoir observé mon reflet dans le miroir, qui pour une fois révèle une fille en forme et en bonne santé, je décide de rendre visite à 899.

— Entre, je t'en prie, me dit-elle, le visage encore marqué par son oreiller.

Je la remercie et découvre un appartement tout aussi beau que le mien quoique différent par ses couleurs plus claires et lumineuses.

— Tu as eu le message, toi aussi ? demande-t-elle entre deux bâillements.

Je hoche la tête, un sourire crispé accroché aux lèvres, soudainement inquiète à l'idée de démarrer ma formation à l'hôpital. M. Carter l'a mentionné quelques minutes plus tôt et ce n'est qu'à cet instant que j'en réalise la portée. Évidemment, c'est l'une des disciplines que j'ai suivies avec intérêt lors de mon enseignement à l'orphelinat. Mais aujourd'hui, pour la première fois de ma vie, je vais évoluer, seule, sans mes camarades de dortoir et mettre en pratique ce qui m'a longuement été appris. Une boule se forme au creux de mon ventre. Et si je n'étais pas à la hauteur de leurs exigences ? Je secoue le visage, espérant chasser mon appréhension pour les quelques heures à venir. Pour le moment, je dois me focaliser sur les raisons qui m'ont poussée à franchir l'appartement de 899. Me concentrer sur ce que la régente m'a confié. J'inspire profondément et m'installe sur le tabouret du bar.

— Que dirais-tu de venir faire un tour avec moi ? Je meurs d'envie de découvrir cette ville !

Mon ton est bien trop surjoué. Heureusement, 899 ne voit que du feu à mon mensonge, à cet engouement simulé derrière un sourire impatient. Je n'ai pas le choix, je dois lui mentir. J'aurais aimé passer ma journée entière avec elle, cloîtrée dans l'un de nos appartements, car rien que ces deux lieux regorgent de distractions nouvelles. Des livres et films par dizaines remplissent nos étagères. Nos placards débordent de mets curieux et inconnus qu'il me tarde de goûter. Mais j'ai d'autres projets. Des projets auxquels je ne peux échapper et auxquels il me faut mettre un terme au plus vite. Et sans elle, sans la présence de 899, je ne parviendrai jamais à approcher la deuxième génération. Depuis notre plus tendre enfance, elle est celle qui n'a jamais cessé de prendre soin de moi. À sa manière. Elle est la plus téméraire de nous deux. À l'image d'une grande sœur, bien que nous ayons le même âge. À ma grande surprise, elle répond positivement à ma proposition. Elle semble même plutôt ravie à cette idée. Je

craignais son refus, son humeur ayant été en dents de scie ces dernières semaines. Et à juste titre.

Je patiente sur le canapé et l'écoute fredonner quelques airs sous la douche. Je n'en reconnais aucun. Il faut dire qu'à l'orphelinat je n'écoutais que rarement les disques mis à notre disposition. Depuis sa baie vitrée, je vois la même vue que de chez moi et remarque seulement maintenant que plusieurs restaurants et bars longent l'avenue. Ils semblent pour l'instant fermés, je ne perçois rien de fréquenté. Le centre-ville doit être plus animé et aussitôt je frémis à cette pensée. Le moment où nous allons rencontrer les autres générations approche et je crois n'avoir jamais été aussi terrifiée. Au-delà de l'infinie curiosité qui m'anime, je ressens une peur panique. Elle me tétanise tellement que je me sens vidée. Une chance que 899 soit dans un bon jour. Avec son humeur actuelle, elle saura me rassurer et prendra les devants à ma place sans que je n'aie jamais rien à demander. Au même instant, elle sort de la salle de bains, un sourire au coin des lèvres, et tourne à trois cent soixante degrés pour me présenter sa tenue. Elle porte une magnifique robe noire printanière et de jolies sandales de la même couleur. Je la retrouve. La 899 élégante qui aime prendre soin d'elle et qui a une aisance naturelle à en faire jalouser plus d'une. Elle ne tient plus en place, fouille les quelques placards et finalement s'empare d'une pomme. Elle glisse sa main dans la mienne tout en croquant bruyamment dans le fruit de l'autre, avant de me tirer jusqu'au palier de son appartement.

— Alors, 900 ? Que veux-tu faire en premier ? J'ai analysé le plan de la ville hier, on peut visiter plein de choses ! Que dirais-tu de nous promener sur la rue principale ? Il y a une tonne de magasins là-bas ! Sinon, il y a un parc qui a l'air immense. Regarde !

Puis elle pointe du bout de son index un énorme rectangle vert recouvrant près d'un tiers de la carte.

— Ou alors nous pouvons aller déjeuner, il y a un restaurant sur le toit de cet immeuble ! La vue doit être époustouflante d'en haut. Regarde ici, il y a un lac au bout du parc ! Nous n'avons jamais vu de lac. Ce doit être magnifique n'est-ce pas ? 900 ? 900 ?

Je ne l'écoute plus. À mesure qu'elle parle, nous dévalons les marches de la résidence. Elle me tire avec excitation jusqu'à la sortie et nous approchons de ce que je redoute le plus, la rencontre avec la deuxième génération.

— 900 ?

— Hum… Oui, pardon. J'étais rêveuse. Écoute, je te suis. Tu as l'air mieux informée que moi, alors je t'en prie, décide de notre journée.

— D'accord ! Maintenant que nous y sommes, promenons-nous sur l'avenue.

À la fin de ses mots, malgré mon état apathique, j'ose regarder ce qui m'entoure et le rideau se lève enfin. La rue est peuplée de jeunes de notre âge. J'ose à peine les observer tant cette expérience est déroutante. Certains paraissent plus âgés, d'autres plus juvéniles. Un instant stoïque, je me surprends à trembler, ma main toujours profondément enfouie dans celle de 899. Je manque de vomir à la vue de cette immense foule amassée aux quatre coins du centre-ville. Je reste figée, dans l'impossibilité d'exécuter le moindre geste, le moindre pas. 899 me regarde avec tendresse, mais ne dit rien. Elle m'accorde cette pause dont j'ai besoin, cette rapide adaptation. Alors je balaye des yeux la ville avec moins de réserve, tente de m'accommoder aux allées et venues, aux visages inconnus et aux allures étrangères. La nausée se dissipe peu à peu, le nœud au centre de mon abdomen se relâche et à ma grande surprise, j'esquisse un sourire. Nerveux certes, mais un sourire quand même. En plein jour, le centre-ville est encore plus spectaculaire que la nuit. La veille, les immeubles gigantesques m'avaient coupé le souffle, mais aujourd'hui ils me paraissent encore plus impressionnants. L'avenue semble s'étendre sur des kilomètres si bien que j'en perçois à peine le bout. Hommes et femmes se mélangent, leur promiscuité paraissant si spontanée. Certains profitent du soleil, installés sur des bancs, d'autres visitent les boutiques une à une. J'ai l'impression d'être dans un rêve. Tout semble naturel, comme si cette ville avait déjà pris vie il y a de ça des années. Chaque individu foule le sol comme s'il l'avait déjà arpenté des millions de fois.

C'est donc chez moi ? Ici ?

899 émet une légère pression au creux de ma paume, ce qui me donne l'impulsion et le courage de délier mes pieds du bitume et d'enfin explorer à mon tour ma nouvelle vie. Je n'ose croiser le regard de la deuxième génération alors je laisse mes yeux errer dans le vide. Au loin, malgré ma vision encore floue, j'aperçois une grande place, sur laquelle un nombre incalculable de cafés ont installé des tables en terrasse. Au centre, une magnifique fontaine entièrement faite de verre s'élève sur une dizaine de mètres. Je remarque quelques filles de l'orphelinat installées à l'une des tables qui bordent cette immense statue d'eau et devine à leur côté des hommes de notre génération. Ils sont facilement reconnaissables. Ils portent des tenues sobres comme nous et semblent sur la réserve, impressionnés. Une des filles qui s'y trouve, 802, est de notre dortoir. Elle nous fait signe d'approcher lorsqu'elle croise le regard de 899. Moi qui tentais de les ignorer, c'est raté.

— Salut les filles ! Asseyez-vous avec nous ! Je vous présente 410, 409 et 408 ! Les garçons, voici 899 et 900.

Bon sang !

899 leur adresse un large sourire avant de les saluer. Sans le vouloir, je leur réponds presque froidement et baisse les yeux vers mes mains crispées. Mon amie tire une chaise pour que j'y prenne place tandis qu'elle part en récupérer une autre à la table d'à côté, me laissant seule pour les secondes à venir. Pendant un instant, je reste muette et un silence pénible et inconfortable s'installe.

— Tu aimes ton nouveau foyer ?

L'un des hommes vient de prendre la parole. Je sens mes joues s'échauffer, je sais que je rougis et je déteste ça. Je ne sais même pas si la question m'est adressée tant mon regard est fixé sur mes mains tremblantes.

— 900 ?

Oh !

— Heu… Oui ! je réponds sans décrocher mes yeux de mes doigts entremêlés. Oui, j'aime beaucoup.

— Tant mieux. Vous prendrez bien quelque chose à boire ? Les chocolats chauds sont excellents !

Je hoche la tête.

— Nous prendrons ça ! C'est très bien ! s'exclame 899, tout en s'installant.

Enfin ! Elle est de retour !

Puis le garçon se lève pour passer commande à l'intérieur. Ma curiosité prend le dessus et j'ose alors lever le regard dans sa direction jusqu'à ce qu'il disparaisse. Je profite du sérieux de leur soudaine discussion pour observer à la dérobée les deux hommes toujours attablés. 408 et 409, je crois. Même si dans les quelques projections de films muets en noir et blanc j'avais déjà pu étudier les visages masculins, leurs traits plus durs et leur allure plus affirmée me paraissent cent fois plus intimidants dans la vraie vie. À cette apparence impressionnante s'ajoute une voix grave, une odeur musquée, une réalité brute. L'homme n'est plus une image animée par un projecteur, mais un individu de chair et d'os. À mon grand soulagement, la gêne du début s'estompe. Il y a quelque chose de fraternel chez eux. Sûrement en raison de leur comportement similaire au nôtre. Leur manière pudique de boire leur chocolat, leur façon de parler pleine de sollicitude et de bienséance. Finalement, ils sont

comme nous. Une fois rassurée, je balaye du regard ce qui m'entoure et étudie avec attention les centaines de jeunes installés autour de nous. Je prends bien soin de ne croiser aucun regard et d'analyser rapidement les visages, de peur que l'on m'observe en retour. Il n'y a que la deuxième génération, du moins, je le devine, et ils sont tous tellement différents. Physiquement, chacun a ses particularités : aucun ne ressemble à son voisin. Jeans troués, baskets abîmées, derbies, jogging large, pull, veste en cuir, chemise élégante, T-shirt coloré, jupe courte, longue, robe de soirée, rangers, chaussures à talons, bottes, pantalon en cuir, cheveux longs, colorés, courts, barbes… Chaque jeune se démarque des autres par sa tenue vestimentaire, sa coupe de cheveux. Toutes les palettes de couleurs y passent.

Je regarde alors mon jean gris informe et mon T-shirt blanc puis observe l'accoutrement sombre et sans fantaisie de mes compagnons de tablée. Contrairement à nous, les membres de la deuxième génération ne se conforment pas à des codes vestimentaires. Ils cultivent leurs propres goûts et je me surprends à envier secrètement cette manière d'être. En comparaison avec mes camarades qui passent inaperçus, eux sont impossibles à ne pas remarquer. Ils semblent tous très heureux et proches les uns des autres. Je perçois de vrais liens dans leurs rapports. Démonstratifs, tactiles, taquins, leur éducation est définitivement aux antipodes de la nôtre. Mon regard passe de groupe en groupe jusqu'à tomber sur un homme et une femme en train de s'embrasser fougueusement. Je baisse les yeux au même instant.

Oh ! oui, ils sont très tactiles…

C'est une vision embarrassante et aussitôt je me sens rougir. Je lève les yeux pour observer de nouveau le couple, presque honteuse de faire preuve de tant de voyeurisme. J'ai l'impression d'être indiscrète, mais au-delà de leur démonstration amoureuse qui, elle, me perturbe, j'envie leur passion, leur insouciance.

Nos verres arrivent. J'attrape le mien avec maladresse, encore tremblante de la scène dont j'ai été témoin et fatalement la moitié du contenu se répand sur mon T-shirt.

Oh non !

Gênée, je laisse échapper un grognement et l'un de mes frères me sourit.

Génial ! Je passe vraiment pour une idiote ! La journée commence à merveille !

Je quitte la terrasse précipitamment et m'engouffre dans le café à la recherche des toilettes. Je perçois la pancarte au fond de la salle malgré l'endroit peu éclairé et m'y dirige d'un pas ferme pendant que

j'agrippe le bas de mon T-shirt pour essuyer le chocolat de mon ventre.

— 900 ?

Hein ?

Je lève les yeux devant moi, là où une longue silhouette se dessine. Je le reconnais immédiatement. L'homme de la veille. Celui qui a croisé mon regard depuis ma baie vitrée sort tout juste des toilettes. J'ose à peine le regarder. Je baisse les yeux et le rouge me monte aux joues immédiatement.

Un homme de la deuxième génération… Toi.

Dis quelque chose, 900 !

— Comment savez-vous ? Enfin… Qui vous l'a dit ?

— Ton ventre, me répond-il, intrigué, son regard rivé au mien. C'est tatoué sur ton ventre.

— Oh… oui, c'est vrai. Je… J'avais oublié.

Il reste devant moi et m'observe, me toise de haut en bas, l'œil curieux. Trop curieux à mon goût. J'ai l'impression d'être un objet, une bête de foire. Je voudrais me cacher, mais aucune issue ne me permet de fuir. Je le contourne alors et reprends ma course initiale en direction des toilettes. Soudain, je m'arrête. La raison de cette sortie matinale me rappelle à l'ordre. Il faut que je le fasse, que je profite de cette occasion inespérée.

Allez, 900… Tu dois le faire !

Je tremble de nouveau, et mon corps est aussitôt en surchauffe. Je ralentis, hésite et me retourne vers lui.

— Heu… Attendez ! Quel est votre numéro ?

— Mon numéro ? (Un doux rire s'échappe de ses lèvres.) Tu es un peu directe, non ?

Je me vexe aussitôt. Il n'est pas moqueur, mais son ton révèle une assurance qui me perturbe. À mon grand étonnement, je m'emporte, rougissant de honte.

— Il n'y a rien de drôle ! Vous savez comment je m'appelle ! Pourquoi ne pourrais-je pas connaître votre numéro ?

Face à cette colère que je ne comprends pas moi-même, il reprend son sérieux. Je ne sais pourquoi je m'emporte. Peut-être est-ce cet air taquin propre à la deuxième génération. Ce même demi-sourire qui donne l'impression de cacher tant de choses. Il s'avance de quelques

pas, me regardant, comme étonné. Cette fois avec prévenance. Je l'observe rapidement à mon tour. Il est grand. Il doit faire plus d'un mètre quatre-vingts. Il porte un jean beige et un T-shirt noir. Comparé aux autres de sa génération, je trouve qu'il a une allure plutôt sobre, malgré une attitude tout aussi sûre et affirmée.

Il me fixe toujours, l'air grave.

— Tu veux dire par là que tu n'as pas de prénom ? Tu t'appelles 900 ? Comme le nombre ?

— C'est mon numéro, oui. C'est comme ça que je m'appelle.

— Oh… C'est donc vrai.

Rien d'autre ne sort de sa bouche. Il semble surpris. Les yeux froncés, il me regarde avec plus d'insistance avant de poursuivre.

— Tu ferais mieux d'aller nettoyer ça au plus vite, si tu attends trop longtemps ça ne partira plus. Bonne réinsertion, 900.

Je reste un instant figée à le regarder partir en espérant qu'il se retourne. Rien. Je mets du temps à reprendre mes esprits. J'entre dans les toilettes et me passe de l'eau sur le visage. Je réalise alors seulement l'état dans lequel je suis.

Mince, cette situation était vraiment invraisemblable ! Plus encore, je n'avais jamais été autant intimidée.

Ma première discussion avec un homme vient tout juste d'avoir lieu. Il est plus âgé que moi, ça ne fait aucun doute. Il fait partie des aînés dont la régente nous avait brièvement parlé.

A-t-il des souvenirs de l'ancien temps ?

La respiration toujours saccadée, je me félicite intérieurement de ne pas avoir trop perdu mes moyens. Après avoir éliminé la tache du mieux que je pouvais malgré mes mains encore tremblantes, je rejoins enfin la table de ma génération.

— Tu en as mis du temps !

— Veuillez m'excuser. De quoi discutiez-vous ?

Chapitre 8

J'ai rejoint mon appartement depuis plusieurs minutes et je suis exténuée. La journée m'a assommée. Après avoir fini nos chocolats, nous avons visité le parc. Il est tellement vaste que nous avons mis plus de deux heures à en faire le tour. Par la suite, nous avons accompagné les garçons faire une course. J'ai l'impression d'avoir passé mon après-midi avec de nouveaux amis que je n'ai même pas cherché à connaître. Il faut dire que mon esprit était ailleurs et que je n'ai pas la tête à ces préoccupations pour le moment.

Quand l'heure du rassemblement sur les lieux de formation a sonné, j'ai quitté 899 avec peine. Arpenter les rues seule jusqu'aux portes de l'hôpital a été pour moi une des pires épreuves de la réinsertion. Pour la première fois, livrée à moi-même, je devais réunir tout mon courage sans quoi je me serais écroulée sur place. Plus j'avançais en direction de mes futures fonctions, plus j'avais l'impression que la foule se resserrait sur moi et plus mon appréhension se transformait en une profonde angoisse. Arrivée à destination, je n'avais jamais été autant subjuguée par un édifice. Visiblement, je n'étais pas la seule. Les centaines d'autres jeunes assignés aux mêmes fonctions que les miennes fixaient l'immense dôme de bronze dans un silence empreint de fascination. Le soleil tout entier concentrait sa lumière sur chaque plaque de métal, faisant scintiller le lieu avec magie. En comparaison, l'intérieur, d'un blanc immaculé, n'avait rien de sensationnel, bien que particulièrement moderne. La plupart des instruments et machines répartis dans les différentes salles de la clinique m'étaient totalement inconnus. Leurs formes extraordinaires ne permettaient en aucun cas d'en deviner leur fonction.

Après un court discours de notre formatrice, la docteure Anand, à notre assemblée d'élèves attentifs, suivi d'une rapide visite des lieux, nos plannings nous ont été distribués. Je ne travaille que les mardi, mercredi et jeudi et la formation ne débute qu'à partir de la deuxième semaine de réinsertion. J'avais été aussitôt rassurée lorsque j'avais remarqué que presque l'intégralité des apprentis venait de ma génération. Il faut croire que l'altruisme ne fait pas partie des traits de caractère et des valeurs des « sans-gêne ».

Oui, les « sans-gêne ». C'est ainsi que nous avons fini par appeler la deuxième génération, à force d'observation. Et même si ce surnom peut paraître désobligeant, il leur convient à la perfection.

Indirectement, c'est aussi une manière pour nous de les dédramatiser et de rire de nos propres inquiétudes. Car bien qu'ils semblent indifférents à notre présence, ils n'en restent pas moins dérangeants.

Je prends soin de fermer les rideaux avant de me déshabiller sur le chemin de la salle de bains. J'ouvre le robinet et fais couler l'eau de la douche pendant que je me brosse les cheveux devant le miroir. J'ai pris quelques couleurs aujourd'hui. Le soleil a légèrement bruni ma peau et cette constatation me ravit. À l'orphelinat, nous ne sortions que rarement et nous ne profitions pas de l'été. Notre teint était définitivement blafard. Après une longue douche chaude et apaisante, je revêts une chemise de nuit et me glisse sous les draps. L'horloge annonce 19 heures. C'est une agréable sensation que de ne plus être soumise à un décompte horaire. Il ne fait même pas encore nuit, j'ai besoin de m'assoupir quelques instants et personne ne pourra m'en empêcher.

Je ferme alors les yeux et me surprends à penser à lui. L'homme du café. Je réalise qu'il ne m'a finalement pas donné son prénom en retour. Peut-être ne voulait-il pas me connaître ? Ou peut-être aurais-je dû creuser un peu plus ? Il me fallait être plus directe pour satisfaire la régente. Mais, finalement, ce n'est pas plus mal. Avec lui, je n'y serais pas arrivée. Il n'a pas mon âge, et de ce fait, m'impressionne davantage que les autres. Il m'aurait compliqué la tâche et aurait sûrement bien trop vite découvert mon imposture.

C'est en sursaut que je me réveille. Un son grave et vibrant tonne sur tous les murs. Je regarde l'horloge, les yeux gonflés de fatigue : il est 1 heure du matin. J'entends de la musique. Elle provient de la ville. Des jeunes crient et hurlent dans la rue. J'ouvre la fenêtre et le son envahit mon appartement comme une tornade. Dehors, les bars sont ouverts et accueillent une multitude d'individus, tous de la deuxième génération. Nous n'avons pas tort de les nommer les « sans-gêne », ils ne se soucient pas de nous, ni de notre sommeil, visiblement.

Je me souviens que la veille un jeune homme évoquait une fête dès leur arrivée. Nous y voilà…

Et si ?

Non, 900, n'y pense même pas…

Je jette un nouveau coup d'œil en direction du vacarme de la rue, analysant la foule puis l'ambiance, tentant d'y déceler une quelconque dangerosité.

Et mince…

J'hésite… Je suis maintenant bien réveillée et ne risque pas de me rendormir de sitôt. De toute façon, si je regrette ma décision, je n'ai qu'à faire demi-tour et je serai chez moi l'instant qui suit. C'est le moment idéal, je le sais. Non ? Il faut que j'y aille.

Voilà dix minutes que je fais les cent pas dans mon petit studio, indécise, pesant le pour et le contre. Il y a plus de contre et j'en suis consciente, mais repousser le problème risque d'aggraver ma situation. Je dois rendre des comptes à la régente et notre accord commence maintenant. Je stoppe le flux d'idées noires qui me submerge, de peur de changer d'avis. J'enfile un jean noir, un T-shirt blanc et mes baskets. Cette fois, je décide de me maquiller et tente de reproduire les gestes de 899, en déposant un léger trait d'eye-liner le long de ma paupière suivi de quelques touches de mascara. Les filles sans-gêne semblent toutes très apprêtées et je ne souhaite pas me faire remarquer par trop de sobriété. J'ai toujours cru qu'en étant réservée je passerai inaperçue. Au milieu de la deuxième génération, cela s'avère être tout l'inverse. Mieux vaut être excentrique si l'on ne veut pas attirer l'attention.

J'inspire à pleins poumons et claque la porte de mon appartement. Je descends les marches une à une, le cœur battant. Je dois paraître sûre de moi si je veux que l'on me respecte. À l'instant où je franchis la porte de l'immeuble, je relève la tête et sors les épaules pour me donner un air affirmé. Pourtant, je ne me suis jamais sentie si vulnérable. Je n'ai que la rue à traverser pour rejoindre le trottoir d'en face et, aussitôt que j'y suis, je sens une bouffée de chaleur m'envahir de toutes parts. Mes sens me hurlent de faire demi-tour. Mes jambes sont en coton, mes mains, crispées, et je dois réunir tout mon courage pour ne pas répondre à cet instinct de survie m'intimant de fuir.

Je longe plusieurs bars dans lesquels hommes et femmes s'amusent, dansent et rient entre eux. Quelque part, l'ambiance me rassure. Elle est certes étrange, bien trop décalée à mon goût, mais elle ne semble présenter aucun danger. J'arrive devant une porte en acier qui m'interpelle. Au-dessus d'elle scintille en bleu la mention « Club 47 ». Je choisis ce lieu. Je ne dois pas réfléchir plus longtemps. Ce n'est plus le moment de faire marche arrière, pas maintenant. Je suis si près de mon but.

Alors, ignorant mes pensées indécises, je prends une grande inspiration et franchis le seuil du club. La musique est excessivement forte, ce qui m'est particulièrement désagréable. Dès l'entrée, des marches mènent à un sous-sol où se déroule la soirée. Je les descends, d'abord hésitante, mes jambes soutenant à peine mon poids plume,

puis avec plus d'assurance au fur et à mesure que je me rapproche. Une fois en bas, je ne peux m'empêcher d'émettre une exclamation de surprise. La pièce est immense ! Elle a l'allure d'un hangar, mais en plus moderne : des centaines de jets de lumière multicolores m'éblouissent par intermittence. Au milieu de la piste, une foule de jeunes danse au rythme d'une musique que je ne connais pas. Elle en est presque agaçante bien qu'obsédante, mais la deuxième génération, elle, semble l'adorer et être envoûtée. Je me dirige vers le bar à ma droite et commande un verre de jus d'orange avant de m'asseoir sur le seul tabouret libre. Il fait terriblement chaud et j'avale avec plaisir quelques gorgées fraîches avec précaution afin de ne pas risquer de m'en renverser dessus comme à mon habitude.

Je regarde les groupes passer, prenant soin de ne pas croiser leur regard tout en essayant d'entendre leurs discussions. Malheureusement, la musique m'en empêche. Je ne suis décidément pas à ma place. À la limite de faire demi-tour, je me persuade que c'est le seul moyen pour moi de parvenir à mes fins. Je dois rendre des comptes, je dois me rapprocher de la deuxième génération et je dois le faire seule. Je ne peux pas me permettre d'impliquer 899 et d'autres congénères sous peine d'échouer dans ma mission… Tous les jeunes traversent la salle avec agitation et je ne sais plus où donner des yeux. À dire vrai, je ne sais pas non plus où me mettre, me sentant de plus en plus intruse.

Alors que j'avale une gorgée de mon jus d'orange, un homme passe son bras sur mon épaule et me fait sursauter.

Oh ! Non ! Je crains le pire…

— Qu'est-ce qu'elle fait là, la bête ? Tu n'es pas dans ton étable ce soir ?

Les quelques personnes qui l'accompagnent pouffent de rire en chœur, me toisant avec dédain.

— Bah quoi ! C'est vrai ? continue-t-il, fier de se donner en spectacle. Tu es quel numéro de série toi ? Tu es la combientième de l'usine ?

Un frisson me parcourt le corps et je sens mon sang bouillir. Qu'insinue-t-il ? Que je ne suis qu'un animal ou un vulgaire produit industriel simplement parce que je porte un numéro ? Je suis paralysée par tant de cruauté et m'enferme dans le mutisme tant la rage me submerge. Jamais je n'avais été confrontée à ce genre de paroles. Jamais je n'avais été traitée ainsi. Et jamais je n'avais appris à riposter contre de telles attaques. Je le voudrais pourtant, de tout mon cœur, mais les mots ne daignent pas sortir. Au lieu de cela, je l'ignore,

focalisant mon regard partout où je ne croiserai pas le sien. Comme une enfant, persuadée que fermer les yeux pouvait le faire disparaître.

— Elle est sourde, vous croyez ? s'esclaffe-t-il de nouveau auprès de ses compagnons. Je peux me faire comprendre avec les gestes si tu préfères !

Au même instant, il resserre sa prise autour de mon cou et glisse sa main dans mon dos. Ce contact me tétanise et me donne la nausée. Des frissons de dégoût me traversent de toutes parts. Écœurée, je voudrais m'enfuir en courant.

— Allez, détends-toi ! Bois dans mon verre, tu vas voir, tu vas adorer !

J'essaye de me contenir pour ne pas crier et contrôle ma respiration avant de prendre la parole le plus calmement possible.

— J'aimerais que vous partiez, je murmure, à la limite du malaise.

Bravo, 900. Quel courage…

— Eh bien non, tu vois… Je suis très bien ici ! Je vais même rester un peu plus longtemps, me répond-il, l'air provocateur, tout en délogeant la fille assise sur le tabouret voisin.

— Et moi je crois que tu vas partir. Et pas plus tard que tout de suite, l'interrompt une voix derrière moi.

À ces mots, le garçon se décompose et pose son verre sur le comptoir avant de filer rejoindre la fête.

Je ne me retourne pas, trop sonnée pour comprendre ce qu'il se passe. L'homme qui lui a demandé de partir prend sa place. Lui. L'inconnu de tout à l'heure, le même qui a croisé mon regard la veille. Je pose mes yeux sur lui et il me regarde avec insistance. Il a l'air fou de rage. Il continue de me fixer sans dire un mot et comme à mon habitude, je rougis. Pourquoi me met-il autant mal à l'aise ?

Je baisse la tête en espérant cacher ma gêne et m'adresse à lui avec froideur.

— Je n'avais pas besoin de votre aide.

— Ce n'est pas l'impression que j'avais. Il est temps que tu rentres, toi aussi.

Je n'ai pas l'intention de partir et je le lui fais bien comprendre en m'appuyant ostensiblement au bar tout en faisant un signe désapprobateur de la tête. Sans chercher à me convaincre davantage, il m'agrippe le bras fermement et m'entraîne jusqu'à la sortie. Je tente de me débattre en essayant d'être la plus discrète possible ; je ne veux

surtout pas me donner en spectacle. Malheureusement, sa poigne est tellement puissante que mes pieds touchent à peine le sol, me forçant malgré moi à renoncer à toute discrétion.

— Lâche-moi ! je crie avec honte.

Il ne m'écoute pas et poursuit jusqu'en haut des marches. Une fois dehors, il ne relâche pas sa prise et me traîne jusqu'à l'entrée de ma résidence.

— Tu cherches quoi en venant seule ici ? gronde-t-il pendant que je remets mon T-shirt en place.

— Cet endroit est à vous ? L'entrée nous est interdite, c'est ça ?

Je serre les mâchoires pour éviter de parler encore plus fort. Je me sens humiliée et en colère à la fois. Je tente de retenir mes larmes et contiens à peine des sanglots. J'arrive à me contrôler, mais je ne peux pas rester devant lui plus longtemps, au risque de craquer.

— Ce n'est pas ce que je dis, 900, mais c'est totalement inconscient de ta part de venir seule.

Il a le visage dur et froid. J'ai l'impression d'être une enfant à qui l'on fait la morale après une bêtise. Il me regarde comme si j'avais cinq ans et je déteste me sentir si ridicule. Je sais qu'il a raison et que cette escapade nocturne était loin d'être prudente, mais impossible de l'admettre devant lui, pas après avoir été traitée de la sorte.

— Tu n'as pas répondu à ma question, persiste-t-il en me faisant signe d'avancer. Pourquoi es-tu venue ici ce soir ?

Nous montons l'escalier de mon immeuble côte à côte et je vois au sérieux de son visage qu'il attend une réponse de ma part. Une réponse que je ne peux pas lui donner.

— Je ne sais pas.

J'ai le regard fuyant. Cette réponse ne le satisfait pas, je le sais. Ses yeux cherchent les miens comme s'ils voulaient déceler ce que je cache, alors je poursuis.

— Je… J'avais juste envie de voir votre univers. J'étais simplement curieuse.

— Je vois… murmure-t-il un sourire en coin. Maintenant que je te sais en sécurité, je vais pouvoir retourner à la fête.

Cet homme est étrange. Il passe de la colère au sourire, comme si notre altercation n'avait jamais eu lieu. Je suis devant la porte de mon appartement et il m'observe du bout du couloir s'assurant sans doute que je rentre bien chez moi et surtout que je ne m'apprête pas à faire

demi-tour. Je ne peux pas en rester là. Je ne peux pas laisser filer peut-être l'une des seules occasions que j'aurai de mieux le connaître et de mener mon enquête. Il n'est pas la cible idéale, je le sais. Vu son âge, il ne risque pas de se laisser berner facilement. Rien que ma présence au Club 47 lui paraissait déjà suspecte. Malgré toute la crainte qui me submerge encore, je dois le faire. Il le faut, pour la régente.

— Entre… Enfin, je veux dire, si tu en as envie.

Il semble hésiter quelques secondes, surpris d'une telle proposition, puis accepte d'un léger hochement de tête et pénètre dans l'appartement à ma suite.

— Tu veux quelque chose à boire ?

— Une bière, s'il te plaît, me répond-il tout en jetant un regard circulaire sur mon appartement.

Une bière ? C'est quoi une bière ?

Je m'accroupis en face de mon frigo en espérant trouver une bouteille de ce nom-là. Je le regarde furtivement en passant ma tête sur la droite et surprends son léger sourire lorsqu'il se met à la fenêtre après en avoir écarté le rideau. Je fais le lien immédiatement. Il m'a bien vue les observer l'autre soir, sinon pourquoi s'en amuserait-il ? Et comment aurait-il su où j'habite ? Je me mets à sourire à mon tour et me moque presque de moi-même. Comme il doit me trouver idiote !

— Tu n'as pas de bière, c'est ça ?

Il me surprend en passant la tête au-dessus du comptoir.

— À vrai dire, je ne sais pas ce que c'est, je bafouille, gênée.

Ses yeux s'illuminent. Je devine qu'il retient un rire pour ne pas me vexer et j'apprécie l'intention. Il s'abaisse à quelques centimètres au-dessus de moi et scrute à son tour le contenu du réfrigérateur. Notre proximité me déstabilise. Je sens d'ici son parfum et cette odeur est perturbante. Elle ne ressemble en rien aux fragrances féminines et douces auxquelles je suis habituée. Je reste figée un instant et très vite, je me sens sotte à demeurer immobile alors que je lui bloque le passage.

— Voilà, murmure-t-il. Tu en prendras une, toi aussi ?

Je n'ose pas refuser et lui tends la main pour la lui prendre. Il ignore mon geste et examine les tiroirs de ma petite cuisine pour en sortir un instrument étrange en ferraille. Je comprends alors qu'il sert à ouvrir les bouteilles. Il glisse la mienne au creux de ma paume toujours tendue.

Souhaitant m'éloigner de cet homme, je m'installe sur le canapé tandis que lui s'assied sur le haut tabouret de bar. J'avale une gorgée de ce liquide inconnu et dissimule difficilement un rictus de dégoût.

Je ne m'attendais pas à ce que ce soit si amer !

— Alors, 900, les garçons de ta génération sont-ils tous aussi dérangés que chez nous ?

Les bras croisés contre son torse, il me jauge, le visage incliné vers la droite. Les « sans-gêne » n'ont vraiment pas conscience de leur impolitesse à observer une personne sous toutes les coutures, sans même s'en cacher, qui plus est.

— Je vois que vous ne nous avez pas étudiés avant la réinsertion, je réponds, légèrement vexée à l'idée qu'ils ne connaissent rien de nous. En réalité, il y a deux jours, je n'avais encore jamais rencontré d'hommes de ma vie.

— Pardon ?! (Il manque de s'étouffer avec sa bière et la pose un instant.) Tu veux dire qu'en dix-sept ans tu n'as jamais fréquenté d'hommes ?

— Jamais… Notre orphelinat est… enfin était seulement pour les femmes.

Je me sens maintenant embarrassée de lui avoir fait cette confidence. Il doit me trouver encore plus idiote qu'il ne le pensait.

— Ce doit être un effort pour toi de m'avoir invité ici. Peut-être même suis-je le premier à qui tu parles réellement ?

Il sourit et semble amusé, presque flatté.

— En effet…

Je baisse les yeux avant de les relever timidement vers lui.

Il reste à présent muet, m'observant avec curiosité. Il ne réalise pas combien il est déstabilisant de se sentir scrutée. Je ne sais plus où me mettre et cherche à me donner une contenance par des gestes maladroits. Aussi j'attrape la bouteille de bière et la termine d'une traite.

— Tu en veux une autre ? me demande-t-il.

J'acquiesce d'un signe de tête et il me l'apporte, le regard toujours insistant. Je reprends quelques gorgées et réfléchis à ce que je peux bien lui dire pour meubler ce silence. J'essaye, mais je ne trouve rien. Mon visage s'échauffe et j'ai l'impression de ressentir quelques vertiges. Je me passe la main dans les cheveux pour laisser mon visage respirer.

— Tout va bien ?

— Oui, oui… J'ai juste… Je ne sais pas, un peu chaud d'un coup, je réponds, en secouant mon T-shirt pour m'apporter un peu d'air.

— La bière. Il y a de l'alcool dedans. Excuse-moi, je n'ai pas pensé à te prévenir.

Tout s'explique. Je sais ce qu'est l'alcool, je sais surtout que nos mentors nous ont toujours défendu d'en consommer. L'avertissement était dérisoire sachant que nous n'en avions pas la moindre goutte à l'orphelinat. Premier interdit que je franchis et bizarrement ça me fait rire. J'ai l'impression de ressentir les mêmes effets que le jour ou la régente m'a administré ses pilules. Bien sûr, en moins prononcé ; ce jour-là, j'étais hors de contrôle.

Le goût agressif de la bière me laisse un parfum désagréable en bouche. Je me relève pour me servir un verre d'eau et manque de trébucher sur le chemin de la cuisine. Il se lève à son tour pour me rattraper, mais mes réflexes sont plus rapides. Heureusement.

— Tu ne dois pas retourner dans ce club, 900. Ni dans aucun autre bar de la ville.

Son ton est froid, mais je ne décèle aucune menace. Est-ce un conseil ? Pourquoi ?

— Pourquoi ? La première génération vous gêne ?

Son regard se fait soudainement plus doux et je peine à le soutenir ; je baisse les yeux sur mes chaussures. Et alors que je pensais avoir atteint le comble du malaise, son pouce effleure mon menton et dans un geste presque tendre il relève ma tête.

Oh ! Bon sang !

Instinctivement, je recule et vois ses sourcils se froncer. J'ose à peine le regarder tant ce contact m'a troublée.

Il ne me connaît pas ! Pourquoi me touche-t-il ?

Je le surprends à passer une main dans ses cheveux noirs avant de se servir une nouvelle bière dans le frigidaire.

— Il ne s'agit pas de moi. Ce n'est juste pas votre monde. Ne viens plus à ces soirées.

Cette fois-ci, je sens qu'il ne s'agit pas là d'un simple conseil et je me mets à trembler d'angoisse.

Qu'est-ce qui m'a pris de l'inviter ? Je suis inconsciente ou quoi ?

À mon tour, je passe une main dans mes cheveux, espérant

retrouver un semblant d'air dans cette pièce devenue soudainement étouffante. Je crois qu'il remarque mon trouble tant son regard semble inquiet.

— Je ferais mieux d'y aller, me dit-il en posant sa bière sur le comptoir.

— Tu as raison.

Il s'approche de moi, trop près, et me fait maintenant face, à quelques centimètres. Mon cœur cogne à tout rompre dans ma poitrine et malgré mes efforts pour contenir mes tremblements, je peine à me calmer. Je préfère lorsqu'il se tient à distance. Enfin, je crois. L'effet qu'il produit sur moi me terrifie. J'esquisse un mouvement de recul ce qui le fait s'éloigner à son tour.

— Au revoir, 900.

Sans se retourner ni attendre de réponse de ma part, il quitte mon appartement.

Je reste plantée là, comme si le temps venait de s'arrêter et au moment même où la porte se referme, mon corps tout entier se relâche. Ce n'est qu'à cet instant que je réalise combien j'étais crispée et tendue. Je ferme les yeux et pousse un long soupir de soulagement.

Il faut que je dorme, que j'oublie cette soirée.

Je me déshabille et me glisse sous les draps, tentant désespérément d'effacer son image de mon esprit. Cet homme est un mystère total, je suis incapable de le cerner. Malgré ses quelques sourires furtifs, il a constamment le regard froid et grave, presque tourmenté. Me menaçait-il ? Malgré la crainte qu'il m'inspire, je ne peux m'arrêter là. Je dois en connaître davantage sur lui. J'ai déjà fait un premier pas. Et c'est alors que je réalise que je ne connais toujours pas son prénom…

Chapitre 9

Cela fait maintenant neuf jours que la réinsertion a débuté. Cette semaine a été plutôt agréable malgré la mission qui pèse sur moi. 899 et moi avons passé du temps en compagnie des quelques filles et garçons de notre génération. Ceux que nous avons rencontrés le premier jour. Nous avons passé presque toutes nos soirées chez 899 à discuter pendant des heures entières, apprenant réellement à nous connaître pour la première fois de nos vies. Malgré tout, je reste toujours un peu en retrait, comme si tout ce que nous vivions n'était pas réel. Mais je me suis surprise à échanger plus que je ne l'aurais imaginé. Notamment avec 410. Il me ressemble. Nous abordons cette réinsertion de la même manière. La même crainte nous habite, quand tous les autres semblent exaltés. Il est sur la réserve, comme moi. Déstabilisé, comme moi. C'est pourquoi, à son côté, je me sens à l'aise, je sais qu'il peut devenir un véritable ami.

Ce soir, les générations sont attendues à l'hôtel de ville dans la grande salle de conférence. Le conseil s'est déplacé jusqu'ici pour nous rencontrer et nous distribuer nos vivres pour la semaine. La semaine prochaine, c'est 899 qui s'en chargera. Elle est assignée à la gestion des ressources de la ville. C'est elle qui s'occupera de préparer nos paniers avec l'aide d'autres apprentis. 410 et moi avons prévu de nous rejoindre dans le centre-ville, car mon amie a passé l'après-midi dehors avec nos camarades de dortoirs. Elle s'y rendra directement.

Il est 18 heures et le rendez-vous n'a lieu que dans deux heures. Je parcours un des livres que j'ai débuté il y a quelques jours. L'héroïne s'appelle Rose. J'envie le fait qu'elle porte un nom de fleur. C'est tellement plus joli et mélodieux. Peut-être qu'un jour, moi aussi, je pourrai m'attribuer un prénom ? Les rares écrits à notre disposition à l'orphelinat relataient des faits historiques et c'est la première fois que je lis un roman, une histoire inventée de toutes pièces. Je n'ai dévoré que quelques pages, mais le peu que j'ai découvert m'a plongée comme dans un rêve. Rose. Cette jeune fille heureuse, entourée de sa grande famille, d'une mère aimante et d'un père dévoué. La vie que je n'aurai jamais et à laquelle je songe avec tristesse lorsque je m'endors.

Il est 19 heures. Je pose mon livre en prenant soin de retenir la page à laquelle je me suis arrêtée et me dirige vers ma penderie. Je réfléchis quelques secondes aux vêtements que je vais porter et comme à mon habitude sélectionne une tenue sobre et discrète. J'enfile donc

mon jean noir et un pull bleu marine. Malgré l'été, l'air se rafraîchit en soirée. Je jette un coup d'œil rapide à mon reflet et n'ajoute rien de plus à ma tenue. Je garde les cheveux détachés et tant pis si mes traits paraissent fatigués : je n'ai pas le temps ni l'envie de me maquiller. Mon rendez-vous avec 410 est dans quelques minutes. J'éteins les lumières de mon appartement et passe la porte d'entrée.

Lorsque j'atteins l'avenue de l'hôtel de ville, je repère immédiatement 410. Rapidement, j'avance dans sa direction, lorsqu'il m'aperçoit à son tour. Il effectue un mouvement de la tête ce qui soulève sa frange avec élégance. Je ne le trouve pas particulièrement charmant, mais j'aime son caractère et sa façon de se comporter avec moi. Il est prévenant et ses gestes sont toujours raffinés et respectueux, bien loin de l'impudeur de la deuxième génération. Peu importe son apparence, je devinerais entre mille qu'il appartient à ma génération et qu'il a reçu une éducation identique à la mienne. Depuis que nous les avons croisés le premier jour, je décèle entre nous une sorte de solidarité, de similitude, comme si nous étions tous frères et sœurs.

Il est adossé au mur et me sourit tandis que j'accélère le pas pour le rejoindre. J'espère qu'il ne m'a pas attendue trop longtemps.

— Ne sois pas si pressée, 900, la réunion des générations n'a pas encore commencé.

— Je ne voulais pas te faire attendre plus longtemps. Tu as croisé 899 ?

— Oui, elle vient d'entrer avec tes autres amies, elles nous attendent, suis-moi.

Il me tend le bras et je l'agrippe, légèrement gênée, me laissant guider le long des couloirs de l'hôtel de ville.

Le bâtiment, déjà immense de l'extérieur, cache des espaces encore plus impressionnants vu de l'intérieur. Les couloirs sont bondés de monde, principalement des membres de la deuxième génération. Les espaces sont d'un blanc immaculé et le plafond est d'une hauteur vertigineuse. J'observe les alentours sans regarder devant moi, 410 se chargeant toujours de m'escorter avec précaution. Une porte s'ouvre sur une étonnante salle pouvant accueillir des milliers de personnes. Des sièges rouge vif entourent une haute estrade sur laquelle un microphone est installé sur son trépied. Je devine que c'est ici que le conseil tiendra son discours de bienvenue. La majorité des générations est déjà installée et vu la foule amassée, je fais signe à 410 de nous asseoir : il nous est impossible de retrouver nos amis dans cette cohue.

Je ne peux m'empêcher de scruter les visages qui m'entourent à la recherche de celui qui a bien souvent croisé ma route. Je ne l'ai pas

revu depuis le soir où je me suis rendue seule au Club 47. Vu la vitesse à laquelle il avait quitté mon appartement ce soir-là, je doute de lui avoir fait bonne impression.

Un homme s'éclaircit la voix.

C'est le président du conseil, celui qui nous a contactés au travers d'un message télévisé. 410 et moi échangeons un regard et peu à peu le silence s'installe dans la salle. Nous portons maintenant notre attention sur l'homme au microphone.

— Mon nom est M. Carter. Comme vous pouvez le deviner, je suis le président du conseil en charge de votre réinsertion. Je vous souhaite de nouveau la bienvenue et espère que cette semaine a été enrichissante pour chacun d'entre vous. Pour ceux qui n'ont toujours pas pris leurs marques, sachez que ce n'est que le début. Pour le moment, vous ne devez penser à rien d'autre qu'à vous intégrer. Vous le savez, cette semaine, vous débutez vos enseignements et bientôt chacun apportera sa pierre à l'édifice de notre merveilleuse ville. En attendant, découvrez-vous les uns les autres et appropriez-vous cette nouvelle vie. À l'instant où je vous parle, des camions déchargent des milliers de cartons dans lesquels vous trouverez de quoi remplir vos appartements déjà bien fournis. Dès que la réunion sera terminée, vous pourrez les récupérer à la sortie du bâtiment. En attendant, il est important de ne pas revivre la même situation qu'il y a dix-sept ans. Vous le savez, des particules toxiques flottent toujours dans l'air que nous respirons : c'est pourquoi nous devons continuer de vous administrer vos traitements. Dorénavant, pour plus de fiabilité, nous ne vous distribuerons plus de pilules quotidiennes comme dans vos orphelinats respectifs, mais procéderons à une vaccination tous les mois. La première aura lieu aujourd'hui et exceptionnellement dans ces lieux. Les prochaines seront organisées à l'hôpital…

Je ne l'écoute plus. La vue de toute cette foule m'hypnotise. Me retrouver au milieu de tous ces individus me déstabilise. Je n'ai pas ma place. Autant dans la ville spacieuse je me sens libre, autant, ici, je me sens comme oppressée. J'ai l'impression d'avoir tellement vécu en communauté qu'aujourd'hui j'en suis écœurée. Malgré l'apparence de cette nouvelle vie libre, j'ai la sensation de ne pas être aussi autonome qu'on veut bien me le laisser croire. Des individus s'ingénient à nous indiquer le chemin à prendre, à suivre des codes précis, à nous administrer un traitement sous surveillance, à contrôler notre approvisionnement. Toute cette dépendance m'agace. J'aimerais vivre ma vie sans devoir prêter allégeance à quiconque ferait partie d'un conseil ou serait à la tête d'un orphelinat. Il me tarde de travailler, une fois mon enseignement fini, afin de gagner ce que je reçois.

M. Carter poursuit son discours sur l'intégration avec passion et conviction. Il pense peut-être nous mettre à l'aise, mais moi, il me dérange. Beaucoup d'entre nous doivent se sentir seuls et perdus depuis la réinsertion et je doute que ces quelques mots à travers un microphone puissent y changer quelque chose.

Depuis mon arrivée ici, mes sentiments sont partagés. Je chéris cette nouvelle autonomie, pourtant, j'ai le sentiment que tout ceci est bien trop bancal pour être une réussite. Même si ma nouvelle vie me plaît, je reste sur mes gardes. Rien n'est encore acquis. Pourquoi la régente m'aurait-elle confié une telle mission ? Si elle ne craignait pas que les choses tournent mal ?

— 900, il faut que tu te lèves, c'est au tour de notre rangée.

— Hein ?

410 m'adresse un sourire. Il soupire avec un agacement surjoué qui me fait pouffer de rire. C'est comme s'il me connaissait depuis toujours et que mon manque d'attention ne l'étonnait plus.

— Ah… 900 et ses pensées… Nous devons nous rendre en salle 4 au premier étage.

Je le regarde, muette, avec de grands yeux étonnés.

— Pour la vaccination, reprend-il.

— Oh, oui. Pardon ! Je me lève. Je te suis !

J'agrippe de nouveau son bras et le suis docilement.

Chapitre 10

Cela faisait bien longtemps que je n'avais pas autant ri et je me demande si ce ne sont pas mes nerfs qui lâchent à leur manière.

410 se tient le bras en me foudroyant du regard.

— Je ne pensais pas qu'un corps aussi imposant que le tien pouvait craindre à ce point une aussi petite piqûre ! Tu te rends compte que tout le monde t'a entendu depuis la salle d'attente, 410 ?

Il ne répond pas et je descends les marches de l'hôtel de ville en essayant de contenir mon rire. Cette fois-ci, c'est moi qui guide mon ami vers la file la plus courte où nous récupérons nos cartons.

— Je te demande pardon, 410. Ne te vexe pas ! C'est juste que… je ne m'y attendais pas. Tu paraissais si confiant.

Je tente de faire profil bas et baisse la tête en signe de pardon, ce qui me permet de camoufler le sourire qui persiste au coin de mes lèvres.

— Tu l'as dit toi-même, je « paraissais »… En tout cas, je suis ravi de t'avoir fait rire. C'est rare et si j'en suis la raison, c'est un honneur !

Il feint une révérence et je ne peux cacher mon sourire cette fois-ci. Cartons en main, nous marchons le long des rues en direction de nos appartements. Quelques bâtiments seulement nous séparent.

— C'est ici que je te quitte, lui dis-je. Comme prévu, on se rejoint tous chez 899 dans une demi-heure ! C'est bon pour toi ?

— C'est OK ! À tout à l'heure !

Je grimpe les marches quatre à quatre, enjouée d'être enfin débarrassée de la réunion du conseil. La compagnie de 410 s'avère agréable. Je sais que je ne le connais que depuis peu et qu'il me reste encore beaucoup de choses à apprendre de lui, mais je suis heureuse de m'être fait un ami. J'arrive enfin dans mon studio. Cela fait à peine trois heures que je l'ai quitté, mais maintenant que je possède un endroit rien qu'à moi je peine à en sortir. En quittant l'orphelinat, je craignais la solitude. Aujourd'hui, je la chéris.

Je dépose rapidement dans la cuisine les quelques denrées qui nous ont été distribuées et me repose sur mon canapé en attendant le retour de 899. Seulement une semaine que nous séjournons ici et j'ai l'impression d'y vivre depuis des mois. Le temps passe à une allure

fulgurante et j'y pense… demain, nous sommes lundi. Ma bonne humeur s'évanouit aussitôt lorsque réalise ce qui m'attend. La régente va m'appeler et je n'ai rien à lui rapporter. Se montrera-t-elle indulgente du fait du court délai qu'elle m'a laissé ?

Alors que l'idée de la décevoir me crée un désagréable nœud au ventre, j'entends des bruits de pas dans le couloir, me signalant que 899 est rentrée. Je n'attends pas et me précipite à sa rencontre, soulagée de pouvoir me changer les idées.

Nous sommes enfin au complet. 802 nous a rejoints presque aussitôt après mon arrivée et 410 est venu, accompagné de ses deux acolytes 409 et 408. Il est 23 heures et dehors, les rues commencent à être envahies par la deuxième génération. La musique résonne jusque dans nos murs et bizarrement ça ne nous dérange plus, nous nous y sommes habitués. Tous les six, nous échangeons sur notre journée et sur la réunion qui avait lieu quelques heures auparavant. Nous sommes unanimes. Malgré sa voix douce et confiante, M. Carter dégage une arrogance dérangeante. Peut-être ne sommes-nous pas objectifs du fait de notre lassitude de l'autorité, en tout cas, nous prenons plaisir à enfin pouvoir formuler nos critiques haut et fort, sans craindre d'enfreindre un quelconque règlement.

— Et si on sortait, nous aussi ? propose 802.

Hein ?!

— Quoi ? C'est vrai ! Ne me regardez pas comme ça ! s'amuse-t-elle. On est peut-être des enfants modèles et disciplinés, mais ça ne nous empêche pas de nous amuser !

— C'est vrai, tu as raison ! renchérit 899. Pourquoi pas nous aussi ?

410 se lève de sa chaise et intervient :

— Je ne sais pas. On ne sera sûrement pas les bienvenus. Regardez-nous.

Ses deux amis l'observent avec bienveillance et l'un d'eux l'interrompt.

— 410, ne sois pas si craintif. Essayons au moins une fois… Nous ne pouvons pas passer nos vies cloîtrés dans nos appartements.

Il ne répond pas et semble étudier la question.

Je remarque au même moment le regard insistant de 899 qui cherche mon approbation et mon appui. Elle sait que mon opinion influera peut-être sur celle de 410 et je devine qu'elle attend de moi non pas mon avis, mais plutôt le sien. Ce qu'elle ignore, c'est que cette proposition me soulagerait presque. Même si je rêverais rester ici, au

calme, 802, 899, 408 et 409 m'offrent l'occasion rêvée de poursuivre mes investigations. Grâce à eux, je pourrais peut-être rendre un rapport concluant à la régente dès demain. Alors je réponds au regard de 899 par un sourire, avant de prendre enfin la parole.

— Moi je suis pour. Allons au moins faire un tour…

Aussitôt, je comprends que 410 capitule et il finit par hausser les épaules, l'air de dire « comme vous voulez ».

— Il ne sait pas te dire non… me lance discrètement 899, tout en me donnant un coup de coude.

Nous arrivons devant le Club 47. Sans surprise, c'est le lieu qu'ils choisissent pour la soirée. Comparé aux autres bars bordant la rue, celui-ci possède quelque chose de bien différent. La devanture est simple et c'est ce qui attire l'œil. Car derrière cette porte en acier rien ne filtre. Ni musique ni voix. Rien. L'enseigne scintillant au-dessus annonce pourtant un club. Et mes amis sont à mille lieues d'imaginer à quel point cet endroit, s'enfonçant dans les sous-sols, est immense et bondé de monde. Je feins la curiosité moi aussi, tout comme eux, pour ne pas me trahir, mais tente malgré tout de les dissuader d'entrer. Et si je recroisais l'homme qui m'avait importunée ?

899 et 802 trépignent d'impatience et jubilent, ravies d'avoir émis l'idée de sortir. Malgré mes objections, elles poussent la porte du club dans un même geste et je suis contrainte de les suivre.

Mes amis sont tout aussi stupéfaits que moi la première fois. J'imite leur réaction pour ne pas me démarquer, mais cet effort est inutile tant ils sont subjugués. Personne ne me prête de l'attention. Une fois en bas des marches, mes amies se dirigent, tout comme je l'avais fait une semaine auparavant, vers le bar. Sans nous demander notre avis, elles commandent six verres d'alcool pour chacun d'entre nous. Apparemment des Blue Lagoon. Le nom du cocktail les ayant le plus inspirées sur la carte. 410 tente de se faire entendre malgré le bruit assourdissant des basses et finit par pointer du doigt une table où nous pouvons nous installer. Nous savourons nos verres en dissimulant notre dégoût du mieux possible et je ne peux retenir un rire tant 410, lui, est incapable de cacher sa répulsion. J'observe les alentours, plus sereine que la première fois. Des centaines de jeunes de la deuxième génération sont installés eux aussi sur des banquettes. Plusieurs bouteilles vides trônent sur leurs tables et beaucoup semblent ne plus être dans leur état normal. Je fais un rapide état des lieux à la recherche du garçon insultant de ma dernière visite, mais la foule est tellement dense qu'il m'est impossible de distinguer tous les visages. À

mon grand étonnement, mes amies ne sont pas déstabilisées par tant de débauche et se dirigent vers la piste de danse. Je les observe alors, amusée.

899 et 802 se sont vraiment bien trouvées. Elles sont toutes les deux débordantes d'énergie et enthousiastes devant chaque nouveauté. Rien ne les effraie. J'apprends tout juste à connaître 802, et même si elle ne me ressemble en rien, j'apprécie sa bonne humeur. Elle a l'allure d'une petite fille sage avec ses longs cheveux blonds et son visage enfantin. Toutes deux s'amusent au beau milieu d'une piste de danse. J'envie leur insouciance. Je n'aurais pas leur courage. D'autant plus qu'elles sont observées avec insistance par presque toute la boîte.

— C'est quand même un autre monde, me dit 410. Les gens sont étranges ici… j'ai l'impression d'être entouré d'hommes et de femmes irraisonnés. Des enfants incontrôlables dans des corps d'adultes…

Il scrute un instant les lieux et reprend :

— Tu ne trouves pas cette ambiance invraisemblable ? Presque inquiétante ? Les jeunes d'ici ont l'air dérangés ! Regarde-les, 900 ! Ils hurlent dans tous les sens ! Certains se battent ! Regarde ! et…

Il s'arrête soudain et rive son regard vers un endroit que je tente de situer. J'aperçois alors un couple en train de s'embrasser, non pas avec passion, mais avec impudeur et provocation. Sans gêne. Comme s'ils étaient seuls au monde. Il n'y a rien d'amoureux, rien de sentimental dans leur acte, juste une attitude presque bestiale. Comme s'ils répondaient à un besoin primaire impossible à maîtriser. Juste à côté, deux hommes étalent une poudre couleur charbon sur leur table et à l'aide d'une paille, en inspirent la totalité. L'instant qui suit, leurs yeux se révulsent et leur comportement tout à coup euphorique me terrorise.

Mince… Qu'est-ce que c'est ?

Quand on y regarde de plus près, oui, tous ont une attitude déroutante. Leur comportement change du tout au tout à la nuit tombée, dans ces bars. Tout devient exacerbé. Passant de sans gêne à immoral.

Il secoue la tête et poursuit.

— Et… Ça !

— Je sais, 410… ils sont différents, c'est vrai. Mais nous n'avons pas d'autres choix que de faire avec. Ainsi a été élaborée la réinsertion. Nous ne pouvons pas la changer ni la recommencer. Plus vite tu t'y accommoderas et plus vite tu pourras vivre ta vie.

Je n'ai aucune conviction en ma réponse. Ses pensées reflètent les miennes et je suis tout autant horrifiée du spectacle qui s'offre à nous.

Je jette un rapide coup d'œil à mes amies, toujours sur la piste de danse, quand tout à coup un petit groupe se dirige vers elles. Je me lève, prête à intervenir malgré mon manque d'éloquence certain. J'ai déjà eu affaire à cette génération et je sais de quel genre d'humiliations ils sont capables. Maintenant que j'y suis préparée, peut-être saurais-je enfin riposter ?

Alors que j'avance de quelques mètres, à mon grand étonnement, 899 éclate de rire. Son enthousiasme est totalement communicatif puisque l'instant qui suit les trois sans-gêne rient à leur tour. Une fille et deux garçons. Confuse, je fais demi-tour et reprends place au côté de 410. Je ne me sens pas l'audace de me joindre à eux, je n'ai pas l'aisance de 899 ni la sociabilité de 802.

— Ne t'inquiète pas. On reste encore un peu… puis on rentre, je rassure 410.

Un long soupir s'échappe de ses lèvres et c'est avec un soulagement non feint qu'il me remercie.

— Salut ! Moi c'est Camélia ! Vous êtes des amis de 899 et 803 ? 802 ? Heu… Je ne sais plus, décidément c'est dur de s'y faire ! C'est ça ?

La fille qui a abordé mes amies est plantée devant moi, la main tendue pour que je la lui serre. Je n'ai même pas détourné mon attention plus d'une minute et la voilà, face à moi, un immense sourire étirant ses lèvres rouges.

— 802, elle s'appelle 802. Et moi c'est 900 ! Un chiffre rond, ça devrait être plus facile à retenir pour toi, je lui réponds avec amertume en lui rendant sa poignée de main.

Elle se présente aux autres garçons et poursuit en pointant du doigt ses deux accompagnateurs.

— Lui c'est Simon ! Et lui David ! Ugo est par là. Il devrait arriver, il est toujours en vadrouille, celui-là !

— Enchantée, dis-je, plus froidement que je ne l'aurais voulu.

Ses deux amis sont, à ma grande surprise, plutôt calmes comparés aux spécimens que l'on trouve ici. Ils sont jumeaux, c'est indéniable, la ressemblance est bouleversante. Le même sourire, les mêmes yeux noisette, des gestes identiques et synchronisés. C'est la première fois que je croise des frères et qui plus est, des jumeaux. C'est fascinant.

— Ugo ! Enfin tu es là ! Viens ! J'ai à te présenter !

Chapitre 11

Mon cœur rate un battement avant de galoper dans ma poitrine à toute allure. Le regard figé, la bouche entrouverte, les yeux écarquillés, je peine à retrouver une contenance. C'est lui. Encore lui. L'homme que j'ai invité dans mon studio. L'homme que j'ai croisé au café. Lui. La personne sur laquelle je craignais le plus de tomber ce soir. Et je constate qu'il est tout aussi surpris, malgré son air froid et impassible. Il détourne les yeux et serre sèchement la main à l'ensemble de mes amis. Quand vient mon tour, il me détaille avec attention, et c'est sous le choc que j'accueille son expression indéchiffrable. Il me tend sa main et sans même me contrôler, j'observe ses doigts, sa paume, avant de fixer ses yeux insondables.

— Salut toi, murmure-t-il, tentant, j'imagine, de me sortir de ma stupeur.

Et il y parvient : sa voix me ramène à la réalité et sous le regard perplexe de mes amis, je lui rends sa poignée de main.

Il s'éloigne et rejoint un groupe d'amis sans m'adresser un mot de plus. Il faut que je me calme et que je ne laisse rien paraître. Mes amis ne doivent pas savoir que je le connais ; alors je fais mine de sourire, d'apprécier la soirée et d'écouter Camélia se donner en spectacle devant nous. Je sens les regards de 899 et 410 me scruter avec insistance, mais je persiste à sourire, focalisant mon attention aussi naturellement que possible sur nos nouvelles connaissances.

Le malaise semble dissipé et la discussion de groupe reprend son cours. J'en profite et le cherche discrètement des yeux. J'ai enfin un prénom à mettre sur ton visage. Ugo…

Il se tient debout dans un coin de la boîte. Il discute avec une fille, ce qui me rend nerveuse. *Pourquoi ?* Nos regards se croisent : j'aimerais baisser les yeux, l'ignorer, mais il me fixe avec une telle intensité que j'en suis presque agacée. Il ne lâche pas. Et je sens comme une pointe de colère dans ses yeux. Je perds tous mes moyens, j'ai chaud, je rougis et tente de camoufler mon trouble du mieux que je peux. Pour me donner une contenance, j'avale une longue gorgée d'un des Blue Lagoon que Camélia vient de déposer sur notre table. Il faut que je pense à autre chose. Je sens toujours ses yeux sur moi. Je sais qu'il m'observe de temps à autre. L'angoisse ne daigne pas me quitter, je bois une nouvelle gorgée et termine le cocktail d'une traite. Je hasarde un coup d'œil dans sa direction que je me promets être le

dernier. Il échange toujours avec cette fille, une magnifique brune au teint olive, portant une robe rouge vif. Il semble captivé par elle et s'éveille tout à coup un pincement désagréable au creux de mon ventre.

Mais très vite, il ne me regarde plus. Il m'ignore totalement. Comme pour me punir.

De quoi ? Pourquoi me punirait-il ? Ne soit pas idiote, 900, tu n'es pas le centre du monde !

— Allons-y ! Il est temps, je murmure à l'intention de 410.

Il m'adresse un sourire ravi et informe immédiatement nos amis.

— 900 et moi nous partons ! Mais restez ! Amusez-vous bien !

Je me lève et fais signe à 899. Le sol me fait légèrement vaciller, me rappelant les effets de la bière il y a maintenant une semaine. Je crois avoir trop forcé sur les Blue Lagoon et 410 me le confirme en me prenant la main comme pour me guider. Nous montons lentement les marches et je contrôle mes gestes pour ne pas en manquer une et finir le nez par terre, lorsqu'Ugo, lui, descend l'escalier, face à nous.

Il m'aperçoit et détourne aussitôt le regard avant de fixer nos deux mains entrelacées, à 410 et à moi. Sa mâchoire se crispe alors et il continue son chemin en m'évitant comme il a su le faire toute la soirée. À quoi joue-t-il ? J'accélère et fais comprendre à mon ami que je veux sortir au plus vite, mais une main m'attrape l'avant-bras.

C'est Ugo.

— Suis-moi, me dit-il avec une douceur étonnante.

Je tente de camoufler ma colère et reste immobile en regardant 410, visiblement dans l'incompréhension totale.

— Tu peux y aller, je ne vais pas la tuer, poursuit-il, un sourire désinvolte au coin des lèvres.

Je continue de fixer mon ami et m'approche de son oreille. Ugo resserre sa poigne pendant que je chuchote quelques mots à 410.

— Rentre chez toi, on se voit plus tard.

Peu rassuré, il acquiesce malgré tout et m'adresse un regard curieux avant de tourner les talons en direction de la sortie. À peine ai-je le temps de le regarder partir qu'Ugo m'entraîne vers l'intérieur du club. J'aimerais lui déverser ma colère, lui ordonner d'aller plus lentement, mais je ne m'en sens pas la force et tout cela est ma faute, je n'avais qu'à ne pas boire autant. Je tente de le suivre malgré ma maladresse. Emportée par sa course, je manque de me faire renverser par la moitié

des jeunes de la boîte et m'excuse chaque fois que j'en percute un. Je ne sais pas où il m'emmène, je préfère surveiller mes pas pour m'éviter de trébucher.

— Assieds-toi, je reviens.

Il désigne un tabouret de bar placé dans un coin isolé du club, à l'arrière de la piste de danse. Il a un culot monstre ! Il m'ordonnerait presque de m'asseoir ici pour ensuite me laisser en plan. Je tente de garder mon calme : si je pique une crise maintenant, je risque de ne jamais savoir pour quelle raison il est revenu me chercher. Je me hisse sur le tabouret non sans difficulté. L'alcool prend décidément un malin plaisir à me torturer. Malgré tout, je reste en possession de mes moyens. J'ai encore toute ma tête, simplement, mes sentiments me paraissent comme exacerbés. Ma contrariété se transforme en colère. Ma curiosité en fascination. Et ma timidité semble s'effacer, légèrement, pour laisser place à un peu plus d'aplomb. Au milieu de la foule j'aperçois Ugo revenir vers moi, un verre à la main.

— Tiens, bois un peu d'eau.

J'attrape le gobelet qu'il me tend.

— Pourquoi semblais-tu fâché, Ugo ?

— Finis ton verre et on en discutera après. Tu comptais rentrer chez toi avec ce mec ?

— Quoi ?! (Je suis sur le point de m'étouffer entre deux gorgées.) Pourquoi cette question ?

— Pour rien… Sois prudente, les garçons de ta génération ne sont pas forcément les mieux intentionnés, tu ne les connais pas.

— Tu plaisantes là ?!

J'éclate de rire tant il est culoté.

— Parce que je devrais plutôt avoir confiance en toi ? En ta génération ? Es-tu à la même soirée que moi ce soir ? Ou suis-je la seule à constater toutes vos dépravations !?

Son regard se durcit et je me tais aussitôt. Je suis peut-être allé trop loin. L'alcool me rend tout à coup bien trop directe, mais je ne vois pas de quel droit il se permet d'émettre un jugement sur ma génération quand la sienne est loin d'être un modèle de vertu.

— Ce n'est pas ce que je dis. Je ne suis pas quelqu'un de bien, 900, et je n'ai d'ailleurs jamais prétendu l'être. Nous ne sommes peut-être pas irréprochables, mais personne ici ne refoule sa vraie nature. C'est ainsi que nous avons été élevés, nous. Sans faux semblants.

Ses yeux s'assombrissent, devenant presque effrayants.

Qu'insinue-t-il ? Que notre génération, elle, vit dans le faux semblant ? Et que veut-il dire par « je ne suis pas quelqu'un de bien » ? Qu'a-t-il fait pour l'admettre aussi froidement ?

Je devrais lui demander. C'est une des raisons pour lesquelles je suis ici, dans cet endroit répugnant. Je devrais m'engouffrer dans cette brèche et comprendre pourquoi il parle de lui en ces termes. Peut-être en saurai-je plus ? C'est ce que la régente veut, que j'en apprenne le plus possible sur eux. Les questions me brûlent les lèvres, mais je me ravise. Je suis incapable de les lui poser, comme si je craignais d'entendre sa réponse.

— Ugo. Viens-en au fait, s'il te plaît.

Il semble réfléchir et soudain s'approche de moi, lentement, sans aucune hésitation. Assise sur ce haut tabouret, je suis maintenant à sa taille et lorsque je lève la tête pour le regarder, nous nous trouvons face à face. La proximité de nos visages me provoque un haut-le-cœur. Je préfère me tenir debout devant lui : ma petite taille me donne une impression rassurante de distance entre lui et moi qui n'existe plus à cet instant. Mes genoux touchent à présent son ventre et je baisse les yeux lorsqu'il passe une main nerveuse dans ses cheveux courts. Je respire un peu trop fort, de gêne peut-être, et je sais qu'il l'entend. Au travers d'un souffle d'air, je sens son parfum, doux et cependant très masculin : une fragrance de gel douche mélangé à sa propre odeur qui elle, est indescriptible. Mon cœur cogne dans ma poitrine. J'aimerais me sauver, partir en courant, mais une petite voix dans ma tête me supplie de rester avec lui, d'écouter ce qu'il a à me dire. Il fait presque noir et seulement quelques lumières éclairent son regard par intermittences. Ses yeux brillent comme s'il souriait, mais son visage est tout aussi grave qu'à l'habitude, voire plus. Il effectue un léger mouvement de recul et me détaille des pieds à la tête. Je vois ses yeux parcourir mon corps entier et de nouveau, j'ai l'impression d'être mise à nu tellement son regard est perçant. Je reprends discrètement mon souffle pour retrouver mes esprits et tenter de dissimuler mon malaise. Mes joues s'échauffent de plus en plus lorsque son regard retrouve le mien. Un nœud se forme au creux de mon ventre. Cela fait plusieurs secondes qu'il est là, devant moi, muet, en m'observant, songeur, sans se préoccuper de ma gêne. Il repasse une main dans ses cheveux et dans une mimique presque imperceptible, se mord la lèvre de frustration : il semble partagé entre colère et raison, comme s'il m'en voulait d'être revenu ici, mais qu'il ne pouvait pas me le reprocher.

— Tu es une fille bien, 900. Tu ne devrais pas être là.

Un tendre sourire passe sur ses lèvres.

Sa réflexion me laisse sans voix. La bouche entrouverte, l'air ahuri, je tente de répondre quelque chose, mais aucun mot ne daigne sortir. J'ai l'impression d'avoir été réveillée en sursaut. Confuse, je m'apprête à rétorquer et à peine ai-je prononcé un mot qu'il me coupe la parole.

— Tu devrais rentrer maintenant.

Pardon ? Que lui arrive-t-il encore ?

Comme si son cerveau s'était lui aussi soudainement remis en marche, il reprend son air dur, presque inquiet. Il me tourne le dos et s'en va sans dire un mot de plus. Furieuse, je me lève du siège et saisis sa large main pour le retenir.

— Il est hors de question que tu partes sans me donner d'explications ! Je suis restée pour toi alors que je ne te connais même pas ! Je ne bougerai pas d'ici avant d'avoir obtenu une réponse satisfaisante ! Et toi non plus tu ne bougeras pas d'ici !

Je suis surprise par l'aplomb dont je fais preuve. Je ne suis même pas en colère, je me sens une fois de plus comme une enfant. Je suis vexée en fait, c'est ça, vexée qu'il me demande de partir alors que quelques secondes plus tôt il m'avait retenue, m'avait regardée comme personne ne l'avait jamais fait auparavant. Peut-être est-il ainsi avec tout le monde ? Peut-être ai-je totalement rêvé cette scène ? Qu'imaginais-je, de toute façon ? Qu'il m'offrirait sur un plateau tout ce que la régente souhaite m'entendre lui révéler ?

— Écoute, 900. C'était une erreur de te retenir. Ne reviens plus. Je ne peux rien te dire, mais tes amis et toi, vous n'êtes pas les bienvenus ici. Vous n'êtes pas en sécurité.

— C… Comment ça ? Je n'ai pas peur de quelques mecs bourrés !

Mon pouls cogne avec force dans chacune de mes veines. Je crains les révélations à venir.

— Je ne te parle pas d'eux, répond-il, pointant du doigt une foule de jeunes à moitié écroulés sur leur banquette. Eux, ils sont inoffensifs, peut-être un peu lourds et parfois violents, mais crois-moi, ce sont des anges comparés à certains.

— Comparés à qui, Ugo ?

— 900… s'il te plaît, ne reviens plus, c'est tout. Restez discrets comme les autres de votre génération, ne vous mélangez pas à nous, ça finira mal, encore plus vite que ce que je crains.

— Plus vite ? Comment ça ? Je ne comprends rien, Ugo ! Sois plus

clair, bon sang !

Il s'empare de ma main avec une étrange douceur.

— Fais-moi confiance. Je sais, c'est délicat de te demander ça. Vous avez de la chance d'être venus ce soir et pas un autre. Rentre, je viendrai te voir chez toi d'ici quelques jours si tu acceptes, et je promets de répondre à toutes tes questions. D'accord ?

Fatiguée de cette soirée, je n'ai pas la force de lui soutirer davantage d'informations, aussi je me résigne et renonce à lutter. J'espère seulement qu'il tiendra parole. Les quelques mots qu'il a pu me dire ont éveillé ma curiosité, mais bien plus encore ma peur.

— D'accord.

Je capitule.

Après lui avoir froidement répondu, je lui dis à peine au revoir et repars en direction de l'escalier pour enfin sortir de cet endroit. Je le sens derrière moi qui m'accompagne vers la sortie et au moment où j'arrive au pied des marches, il se rapproche une dernière fois tandis que je me retourne pour lui faire face.

— Au fait, tu connais mon prénom, maintenant, me glisse-t-il discrètement à l'oreille tout en repoussant délicatement une mèche de cheveux derrière mon oreille.

Le visage toujours impassible et l'air détaché, il part retrouver ses amis.

Chapitre 12

— 900 ! Ouvre ! C'est moi ! 900 ?

Hum… Mais qu'est-ce que…

— Hum… J'arrive, j'arrive ! Ne cogne pas aussi fort !

Lorsque j'ouvre la porte, 899 se tient devant moi, le sourire aux lèvres, rayonnante comme à son habitude. L'œil à peine ouvert, je lui grogne quelques mots :

— Tu m'as fait peur, j'ai cru qu'il y avait une urgence.

— Eh bien, maintenant que je te vois, oui. Regarde-toi ! Tu as dormi toute la journée. Tu as vu l'heure ?

Je jette un rapide coup d'œil à l'horloge. Elle indique 17 heures. Il y a encore quelques semaines, j'aurais été totalement embarrassée de me lever à une heure si tardive, mais aujourd'hui ça m'amuse et je ne le cache pas à mon amie.

— Arrête de rire ! Bon, ça t'embête si je passe la soirée avec toi ? me demande-t-elle, une lueur étrange allumant ses yeux clairs.

Je la regarde, curieuse de cette voix timide dont elle fait rarement usage.

— Bon, j'ai des choses à te raconter en fait ! Et puis, depuis la réinsertion, toi et moi on s'est à peine retrouvées toutes les deux. Qu'en dis-tu ?

Je réfléchis ouvertement, les yeux froncés, balançant la tête d'un côté et de l'autre comme pour exprimer mon hésitation. Le regard toujours indécis, je la fixe un instant et éclate de rire.

— Bien sûr que tu peux rester ! Allez, entre ! Attends-moi sur le canapé, que je me fasse un brin de toilette.

Sous la douche, le sourire ne quitte pas mes lèvres. C'est agréable de rire, de plaisanter avec une amie. C'est tout nouveau pour moi d'entretenir ce genre de relations. C'est comme si en quittant l'orphelinat nos envies, longtemps enfouies, s'exprimaient enfin. Il y a quelques jours encore, nous pensions que tisser des liens était indécent, que se livrer à autrui était inapproprié. Que nous ne devions compter que sur nous-mêmes. Aujourd'hui, tout ceci est remis en question. En observant la deuxième génération, j'ai réalisé qu'au

contraire il n'y avait rien d'immoral à rire, partager, aimer. C'est bien une des seules choses que j'admire chez eux.

Je me sèche rapidement et enfile un pyjama propre. Qu'est-ce qu'on prévoit habituellement, pendant une soirée entre amies ? Je sors de la salle de bains à la recherche d'une paire de chaussettes dans les tiroirs de l'entrée et songe à ce que nous pourrions bien partager. Pourquoi ne pas préparer le dîner et nous trouver un film à regarder ? Je n'ai pas encore touché aux quelques films qui se trouve sur la petite bibliothèque, peut-être trouverons-nous notre bonheur ? Une fois chaussée de mes confortables pantoufles, je me tourne vers mon amie.

— 899, ça te dit qu'on prépare un gâteau toutes les deux ?

— Avec grand plaisir !

Voilà maintenant deux heures que nous discutons, affalées sur mon lit. Après la confection du gâteau au chocolat, qui s'est révélée être une tâche des plus salissantes, nous l'avons glissé au four et dégusté une bonne vingtaine de minutes plus tard. Repues, nous avons abandonné l'idée de dîner.

— Tu devrais absolument apprendre à les connaître, 900 ! Je t'assure ! Camélia est extraordinaire ! Drôle, intelligente, quoiqu'un peu excentrique, je te l'accorde. Et les jumeaux, Simon et David, sont géniaux !

Je la regarde, son sourire étiré comme jamais et malgré ça, je ne peux partager son bonheur. Les sans-gêne ne m'inspirent pas confiance. Ils me paraissent instables. Imprévisibles.

Elle se redresse et me prend les mains.

— Je te promets, 900. Tout ce que nous a dit la régente est faux ! Complètement faux ! Oui, ils sont particuliers, vraiment à l'opposé de nous, mais je t'assure, ils ne sont pas dangereux.

Je ne sais quoi lui répondre. Je l'observe toujours, dubitative. Peu convaincue par cette soudaine confiance qu'elle leur accorde. Si je lui racontais ce qu'Ugo m'avait dit, du moins, ce qu'il avait promis de m'expliquer, peut-être comprendrait-elle mes réserves. Elle pense qu'ils ne sont pas dangereux ? Si la régente l'a dit c'est que…

Mince ! Bon sang ! La régente ! La régente va m'appeler, elle doit m'appeler ce soir !

Aussitôt, je me redresse du lit tandis qu'un frisson douloureux me parcourt l'échine.

— 900 Tout va bien ? s'étonne mon amie.

— Je… Je oui… Enfin… Non… Je ne me sens pas très bien. Je crois que je vais vomir. J'ai mangé beaucoup trop de gâteau. Je… Je vais me mettre sous les draps. On… On se voit demain, d'accord ?

Son regard se fait inquiet. Mince… Je ne veux pas qu'elle s'affole, elle risquerait de rester pour me veiller et la régente peut m'appeler d'une minute à l'autre !

— Tout va bien, je crois que j'ai juste besoin de repos. Ça ira…

— D'accord, capitule-t-elle. Je rentre chez moi. Mais avant tout, promets-moi de bien vouloir leur laisser leur chance ?

Je feins de m'allonger avant de la regarder d'un air épuisé.

— À qui ?

— À Camélia et aux jumeaux. Ils veulent nous voir demain après notre première journée de formation.

Elle insiste. Elle ne partira pas sans que j'accepte et il faut absolument qu'elle quitte les lieux. Alors j'acquiesce à contrecœur, le ventre noué, craignant à tout moment que le téléphone ne sonne.

Lorsque la porte de mon appartement se referme, je ressens un immense soulagement. J'aurais pu me confier à 899, lui faire part de la mission que la régente m'a confiée. Elle aurait été d'une aide incommensurable pour moi. Mais je ne veux pas qu'elle porte cette responsabilité. Pas pour l'instant. Pas alors qu'on me surveille… Je ressors tremblante de sous mes draps, appréhendant l'appel de la régente plus que je ne l'imaginais. Je n'ai aucune information à lui soumettre. Pas une seule ! Je fouille sous mon lit à la recherche de la petite boîte qu'elle m'avait glissée dans les mains la veille de mon départ et en sors le téléphone…

Voilà maintenant trente minutes que je triture nerveusement l'appareil entre mes doigts. Peut-être qu'elle n'appellera pas ? Il commence à se faire tard. Je regarde l'horloge, elle indique 22 heures. Et alors que je n'attendais plus son appel, le téléphone se met à sonner. Mon cœur palpite soudainement. Mes mains tremblent de nouveau. J'agrippe le verre d'eau déposé sur ma table de nuit et avale une gorgée pour dessécher ma gorge nouée. Rien n'y fait. La boule au fond de mon estomac persiste.

Sans réfléchir davantage, je décroche.

— Bonsoir ? je clame d'une voix rauque et étouffée.

— 900 ! Quel plaisir de vous entendre !

— Plaisir partagé, régente !

Ma facilité à feindre l'enchantement me surprend. Quelque part, je suis contente de l'entendre, comme un souvenir nostalgique de mon enfance. Cette voix grave, oscillant entre chaleur et autorité. Source autant de crainte que de bien-être. La régente. Elle est ce qui ressemble le plus à une mère pour moi. Pour nous toutes. Et comme n'importe quelle mère, même lorsqu'elle est dure avec nous même, on ne peut s'empêcher de l'aimer.

— Je vous en prie, appelez-moi Martha maintenant.

— Oh oui, bien sûr… Heu… Martha.

— Bien, 900, j'espère que vous profitez de votre nouveau mode de vie !

Malgré tout, sa voix mielleuse me donne la nausée. Jamais elle ne s'était montrée si charmante. Je déglutis péniblement avant de prendre la parole à mon tour.

— En effet, j'ai pu admirer plusieurs endroits de la ville et tout est vraiment splendide.

— Je suis ravie que la ville vous plaise. Mais assez bavardé, coupe-t-elle soudain. Alors ? Qu'avez-vous à me dire concernant la deuxième génération ?

De nouveau, mon palais s'assèche. Quoi dire ? Lui mentir ? Non, je dois lui dire la vérité, elle veut mon compte rendu, alors elle aura le vrai.

— Je ne vais pas vous mentir, régente… enfin Martha. Pour le moment, je n'ai rien à vous dire de plus que ce que vous savez déjà. Mais j'y travaille. Je me suis rapprochée d'un petit groupe de la deuxième génération. Je suis censée les revoir cette semaine, je serai sûrement plus apte à vous faire un compte rendu la semaine prochaine.

Je suis surprise de mon assurance et sa voix douce dissipe mes quelques craintes.

— Très bien, 900. Ravie que vous ayez pu établir un contact avec eux ! Si je ne me trompe pas, vous commencez votre formation à l'hôpital demain. J'aimerais que vous soyez une apprentie modèle auprès de la docteure Anand. Il se peut que j'aie besoin de vos services la concernant. Je ne vous dérange pas plus longtemps, je vous en dirai davantage quand le moment sera venu ! Bonne semaine et à bientôt !

J’ai à peine eu le temps de commencer une nouvelle phrase qu’elle a déjà raccroché.

La docteure Anand ? Pourquoi avoir ses faveurs ?

Je balance le téléphone sous mon lit avec rage. Moi qui pensais devoir l’informer de mes trouvailles, je dois maintenant être son pion.

Chapitre 13

Ce mardi, je me réveille difficilement. Totalement perdue.

Je voudrais effacer de ma mémoire la discussion échangée avec la régente, mais c'est impossible. Ses mots m'ont hantée toute la nuit. Ses revendications, ses nouveaux ordres. Sa voix. Rien que le souvenir de sa voix suave et autoritaire me provoque des frissons. Je suis devenue sa taupe. J'ai songé à jeter ce téléphone par la fenêtre, à le brûler, tout ce qui était possible pour qu'il ne soit plus en ma possession. Tout ce qui pouvait m'éloigner de l'emprise de Martha. Mais, je me suis rappelé ses menaces dans la lettre qu'accompagnait la petite boîte. « On vous surveille… » Je suis prise au piège. Soit je lui obéis, soit j'en paie le prix. Alors je choisis la première option.

C'est aujourd'hui que je vais réellement faire la connaissance de la docteure Anand. Avant d'être assignée à cette soudaine mission — m'attirer ses faveurs — j'avais hâte de cette rencontre. C'est la première fois que j'allais mettre en pratique mes cours avec une professionnelle. Je sais maintenant que je serai amenée à trahir sa confiance, d'une manière ou d'une autre.

Je me lève à contrecœur, il est 7 heures. Dans une heure, je dois être devant l'hôpital. Je me dirige machinalement vers la douche, repassant dans ma tête ma soirée de la veille avant que je ne chasse 899 de mon appartement. Nous avons discuté longuement de sa soirée au Club 47. Elle semblait heureuse, excitée de sa rencontre avec Camélia, Simon et David. Lorsque les amis de 410 ont quitté le club quelque temps après nous, elle et 802 ont passé la soirée en leur compagnie. Selon mon amie, Camélia est une fille extraordinaire. Moi, j'en doute. Je n'ai pu m'empêcher de grimacer en l'entendant faire ses louanges. Certes, cette fille a quelque chose de fascinant. Sûre d'elle, originale, nonchalante, elle dégage une personnalité bien à elle. À en croire 899, elle a un charisme fou. Mais derrière cette personnalité explosive, je ne vois rien d'autre qu'une fille à craindre, à éviter. Rien d'autre que des ennuis. Tout au long de son récit, j'avais pris sur moi pour ne pas l'interrompre. Je brûlais de lui dire de ne plus les revoir, de couper les liens qu'ils venaient à peine de créer. Je voulais abandonner cette stupide mission et supplier mon amie d'ignorer la deuxième génération. Mais au-delà du devoir qui m'avait été confié, je ressentais sa joie, le bonheur qu'elle éprouvait à devenir celle qu'elle avait toujours souhaité être. Malgré la conformité dans laquelle nous

avions grandi, je crois que j'avais toujours senti chez 899 un besoin de s'ouvrir aux autres, un besoin de changement, de se démarquer. Alors je me suis tue. J'ai bu ses paroles jusqu'à la dernière goutte, ravalant en même temps mon scepticisme et mon appréhension des jours à venir en compagnie de la deuxième génération.

Tout à l'heure, après notre enseignement, 899 et Camélia sont convenues d'un rendez-vous. Les jumeaux et elle veulent nous faire découvrir le lac. Bizarrement, lorsqu'elle m'avait soumis l'idée, elle n'avait pas l'air anxieuse à la perspective de partager un après-midi avec des inconnus imprévisibles, dans un endroit où personne ne penserait à venir nous chercher. Une fois de plus, je me suis tue. J'irai moi aussi. De toute façon, j'ai accepté. C'était le seul moyen pour moi de la faire quitter mon appartement en vitesse et c'est mon seul espoir d'en savoir davantage sur eux.

Alors ce matin, oui, je suis perdue. Perdue, car je me sens vulnérable. La situation m'échappe. Cette mission n'est pas faite pour moi. Comment la régente a-t-elle pu me choisir ? Moi ? Quand des centaines d'autres filles la serviraient certainement mieux. Rien que 899 et 802 ont bien plus de cran. Elles possèdent le goût de l'aventure, la soif de nouveauté. Le changement ne les effraie pas, bien au contraire. Elles seraient prêtes à sauter à pieds joints au milieu du danger, à faire confiance à n'importe qui. Non pas qu'elles soient crédules. Elles possèdent simplement une curiosité que je n'ai pas.

Tout à coup, je pense à Ugo… Ugo et ses énigmes. Ses paroles menaçantes qui tournent en boucle dans mes pensées déjà bien confuses.

Ne reviens plus, c'est tout. Restez discrets comme les autres de votre génération, ne vous mélangez pas à nous, ça finira mal, encore plus vite que ce que je crains.

Rentre, je viendrai te voir chez toi d'ici quelques jours si tu acceptes, et je promets de répondre à toutes tes questions.

Quand viendra-t-il ? Aujourd'hui ? Demain ? Jamais ?

Une part de moi espère qu'il ne viendra pas, la crainte de ce qu'il a à m'annoncer me nouant l'estomac sans répit. Mais l'autre part, malgré la place infime qu'elle occupe face à la centaine d'autres sentiments qui m'assaillent, déborde de curiosité. Faible, presque imperceptible, mais pourtant bien là, elle hurle de toutes ses forces son désir d'en savoir plus.

Je sors de la salle de bains et cherche l'horloge des yeux. 7 h 35. La luminosité extérieure traverse les rideaux avec une forte intensité, révélant le temps radieux de cette nouvelle journée. Je me dirige vers

la cuisine, attrape un verre que je remplis d'eau et saisis une pomme. Je n'ai pas faim et ma formation se termine à 14 heures, j'avalerai quelque chose de plus consistant plus tard.

Il est presque 8 heures lorsque je pénètre dans l'immense bâtiment de bronze. La docteure Anand nous attend de pied ferme, vêtue d'une blouse blanche parfaitement propre. Sa chevelure rousse est impeccablement attachée en un chignon travaillé. Elle tient un petit carnet et de sa main libre joue nerveusement avec son stylo. C'est une belle femme : souriante, elle inspire la confiance. Ses traits sont fins, agréables, et son regard est empli de douceur. Je l'apprécie déjà. Devant elle, des centaines d'apprentis patientent et je me joins timidement à eux, suivie par quelques autres.

— Bien, je crois que nous sommes au complet. Je vais donc pouvoir faire l'appel ! Merci de vous diriger derrière moi dès que je prononcerai votre nom. 458 ? …

D'ici une heure, ma première matinée d'enseignement aura pris fin. Tout du long, la docteure Anand nous a exposé le but de nos futures fonctions. Dans un an, je serai officiellement infirmière de cet hôpital. Cette appellation me fait sourire. 900, infirmière. Il paraît même que l'on pourrait prétendre au poste de médecin avec les années. Elle nous a rappelé les gestes de base. Comment effectuer une prise de sang, comment nettoyer une plaie, quel traitement administrer selon les pathologies. Et même si nos savoirs sont purement théoriques, selon elle, nous pourrions démarrer la pratique surveillée dès le lendemain. Comme elle le dit si bien « Une blessure arrive tous les jours » et, même si pour l'instant tout est calme, ça ne le restera pas bien longtemps. Après un dernier récapitulatif des mesures d'hygiène, de l'importance de la ponctualité et de la discipline, elle nous libère enfin. Lorsque je quitte les lieux, je salue brièvement mes camarades même si aucun d'entre nous n'a échangé le moindre mot.

J'ai rendez-vous à l'orée du parc avec 899 et après quelques minutes de marche, je l'aperçois, assise sur un banc.

— Alors ? Ta première journée au centre de tri ? je lui demande en lui tendant la main pour qu'elle se lève.

— Pfff… Ne m'en parle pas. Il n'y a pas plus ennuyeux. On a passé la matinée à décharger des camions et à distribuer les denrées dans des cartons.

— Allez, c'est trois fois par semaine. Et qui sait ? Peut-être que tu pourras changer de voie si tu en fais la demande d'ici un an.

— Ouais, on verra ça plus tard. Pour l'instant, rejoignons Camélia, David et Simon !

Lorsque j'entends ces trois prénoms, je ne peux m'empêcher de les associer à Ugo. Il est l'un de leurs amis. Est-il possible qu'il soit présent lui aussi ? Mince… Je n'avais pas imaginé qu'il puisse venir au lac. Mon ventre se tord dans tous les sens à l'idée de le revoir. Non, c'est impossible… S'il sait que l'on est là, il ne viendra pas. Du moins, je l'espère.

Au bout de plusieurs minutes de marche au cœur de l'interminable parc, nous atteignons enfin le lac. L'endroit est magnifique. Cette immense étendue d'eau forme un cercle parfait où des saules pleureurs plongent gracieusement leurs branches à chaque extrémité. L'eau pourtant verdâtre est claire et quelques poissons colorés s'épanouissent dans les abysses, slalomant entre les algues et les quelques rochers. J'adore ce lieu. Les générations ont l'air de l'apprécier également au vu du monde qui s'y retrouve.

— 899 ? On est là !

La voix de Camélia m'extirpe de mes rêveries. Au loin, je l'aperçois, vêtue d'un treillis rouge et d'un débardeur blanc. À côté d'elle, les jumeaux se chamaillent dans l'herbe en une sorte de combat de lutte improvisé. Un soupir de soulagement m'échappe en constatant qu'Ugo n'est pas de la partie. Nous nous installons près de Camélia alors qu'elle prend 899 dans ses bras.

— Ça me fait vraiment plaisir de te revoir ! s'exclame-t-elle chaleureusement. Toi aussi, 900, même si tu es partie trop tôt l'autre soir et que je n'ai pas encore pu faire ta connaissance.

Je lui envoie un sourire faussement désolé avant de m'allonger dans l'herbe, les yeux fermés. Le soleil réchauffe agréablement mes joues et le bruit des rires et des discussions me bercent jusqu'à ce que le sommeil me submerge.

— Lâche-moi ! Mais qu'est-ce que… arrêtez !

— Qu'est-ce qui te prend de venir me faire la causette, connard ?! J'suis pas un putain de coincé dans ton genre, c'est clair ?

Les cris me réveillent en sursaut. À peine me suis-je accommodée à la lumière éblouissante du soleil que Camélia est déjà en route vers l'altercation à quelques mètres de nous.

— Tu vas le lâcher, Jo ! C'est quoi ton putain de problème, bordel ?!

Je me lève brusquement et mon sang ne fait qu'un tour : c'est

l'homme qui m'a importunée au Club 47. Il tient fermement le col d'un homme de ma génération, ses acolytes hilares de la dernière fois toujours fièrement dressés à ses côtés.

— Te mêle pas de ce qui te regarde pas, Camélia ! Toi aussi t'es qu'une putain de traîtresse ! T'as de la chance d'être la pote d'Ugo, ma vieille !

Je vois les poings de Camélia se contracter contre son flanc. Elle prend sur elle, ça ne fait aucun doute.

— J'ai vu toute la scène, Jo ! Il t'a à peine adressé un mot ! réplique-t-elle d'un ton rempli de colère.

— C'est bien ça le problème ! Ce petit merdeux n'a pas intérêt à adresser la parole à la deuxième génération ! T'es amnésique ou quoi ? Ces petits cons n'ont rien à faire ici ! C'était pas prévu !

Il agrippe soudainement la gorge de l'homme sous le choc. Son regard me fait trembler de tristesse. Je ne le connais pas, mais il est mon frère. Il est l'un des miens. Ma génération.

— Ta gueule, Jo ! Lâche-le ou je te jure que…

— Que quoi ? Tu vas m'en coller une ? T'es p't'être un garçon manqué, ma chérie, et p't'être même que t'arriverais à me mettre KO, mais quand j'raconterai ça à Dam…

Avant même qu'il ne finisse, Camélia lui décoche son poing en plein visage, et Jo finit immédiatement à terre. Un de ses comparses s'avance à son tour et les jumeaux s'approchent rapidement derrière Camélia.

— Tu veux que je t'en mette une, à toi aussi ?

Elle bouillonne de l'intérieur. De la voir ainsi est effrayant. Bien que son corps soit frêle, elle a une puissance et une force qu'on ne soupçonne pas.

— C'est quoi cette merde, putain ?!

Cette voix… Bon sang, cette voix.

Je détourne le regard et découvre Ugo, le visage froid, fermé, impassible, malgré la rigidité de son corps trahissant une rage évidente. Il s'avance lentement vers Camélia et lui attrape une main.

— J'ai posé une question, répète-t-il en direction de Jo toujours au sol, la lèvre en sang.

— La génération, les objets, peine-t-il à répondre. Qu'est-ce que vous faites avec eux, putain ? Damien vous le fera payer.

Jo pointe du doigt le groupe de garçons de ma génération encore tremblants de leur agression avant de détourner son attention vers moi. Même si je suis à une dizaine de mètres de lui, il me reconnaît immédiatement et m'adresse un sourire. Un sourire sadique. Au même moment, Ugo détourne le regard et me repère enfin. Ses yeux sont sombres. Pourtant d'un bleu profond habituellement, ils me paraissent aussi noirs que la nuit, d'où je suis. J'ai l'impression que notre échange dure des heures avant qu'il ne rompe le contact.

— Dégage d'ici, Jo. Tu sais très bien de quoi je suis capable.

La voix d'Ugo est étonnamment calme. Même si elle reste ferme, il ne hausse pas la voix. Il lui tend même une main pour l'aider à se relever. Une fois sur pieds, Jo s'éloigne non sans se retourner et cracher aux pieds de Camélia. Ugo l'attrape par le cou et lui glisse quelques mots à l'oreille. Jo s'éloigne alors, penaud, marmonnant des insultes inaudibles, ses chiens de garde fermant la marche.

Soudain, je me rends compte du calme qui nous entoure. Toutes les générations présentes étaient focalisées sur Ugo, Jo et Camélia. C'est alors qu'ils s'approchent de nous. Camélia est encore tendue, le regard noir, la respiration suffocante de haine. Derrière elle, les jumeaux discutent et enfin Ugo s'avance avec calme. Toujours debout, figée, je l'observe discrètement, il porte un jean brut et un T-shirt noir. Sa sobriété me frappera toujours. Il passe la main dans ses cheveux et m'adresse un regard indéchiffrable, comme toujours. Il s'approche alors de moi et je sens mes joues s'échauffer.

— Salut toi, il murmure.

Un sourire, bien qu'imperceptible, illumine ses lèvres.

— Salut… je réponds à mon tour, mes yeux incapables de quitter les siens.

Comme à chaque fois, c'est lui qui rompt notre échange et il se détourne vers ses amis.

— Partons maintenant.

Sa voix rauque, pourtant calme, s'insinue en chacun de nous. Et comme si cet accrochage scellait la journée, les jumeaux remettent leur veste tout en quittant les lieux, et Camélia les imite non sans adresser une bise à 899.

Mon amie et moi sommes maintenant seules, encore choquées de l'incident qui s'est déroulé sous nos yeux.

— Tu as vu le poing qu'elle lui a mis ?

— Oh oui… je souffle, encore sous le choc. Au fait, pourquoi 802

n’est pas là ?

Le visage de mon amie s’assombrit un instant avant qu’elle ne soupire.

— Je crois qu’elle ne tient plus à fréquenter la deuxième génération. Ne me demande pas pourquoi, elle ne m’a pas expliqué ses raisons.

Ce matin, c’est ma deuxième journée à l’hôpital et par chance je suis formée par la docteure Anand, tandis que les vingt-huit autres apprentis suivent le docteur Shuffler. Pour le moment, tout est calme, alors la docteure nous rabâche avec lassitude les règles de base de tout bon infirmier. Et alors qu’elle nous explique pour la dixième fois l’importance de rester professionnel et sûr de soi auprès d’un patient, elle interrompt son discours pour se concentrer sur son oreillette. Par laquelle elle reçoit toutes les informations.

— Bien, mes enfants. Premiers cas ! Blessures superficielles. Quatre garçons et une fille. Rien de grave, quelques coupures et ecchymoses. Matthieu, 324, 805, 41, et Maria vous vous occupez des jeunes hommes. 900, tu prends en charge la fille. Apparemment, en plus de ses blessures, elle serait en état de choc. Il s’agirait d’une bagarre qui a mal tourné. Je vous observe et vous aide si jamais vous avez des questions. Suivez-moi !

Un mélange d’excitation mais surtout de stress m’envahit. Nous emboitons le pas du médecin avec précipitation jusqu’à l’accueil et là, je ne peux retenir mon malaise à la vue de tout ce sang.

Des blessures superficielles, ça ?

— Ne vous laissez pas impressionner par tout ce sang, murmure-t-elle.

La fille est la première à nécessiter des soins. Les apprentis des urgences la tiennent à bout de bras pour l’emmener jusqu’à la docteure Anand.

— Bien, 900, emmenez-la en salle 12, vous devez désinfecter ses plaies, je m’occuperai du scanner plus tard. Attendez-moi avant de la recoudre, au besoin, je vous rejoins d’ici cinq minutes.

Sans réfléchir, j’aide la blessée à marcher, la prenant par l’épaule tandis qu’un autre apprenti la soutient pour la faire avancer. Une fois dans la salle, il l’installe sur le lit et s’éclipse discrètement. Je reconnais immédiatement une des filles de ma génération.

— Tu es quel numéro ? je lui demande d’une voix qui se veut des plus rassurantes possibles.

— 700. Je, je suis 700… sanglote-t-elle.

J'essaie de rester professionnelle, comme il nous l'a été rappelé il y a encore quelques minutes, mais malgré moi, une infinité de sentiments me submerge, à m'en couper le souffle. Le chagrin, la haine, la peur, l'impuissance. J'ai les mains tremblantes et parviens à peine à respirer. Je dois rester impassible, maîtresse de moi-même, et cette tâche est la plus difficile de toutes. Réprimant un frisson, je m'empare d'antiseptique et de quelques compresses que je parviens difficilement à défaire de leur emballage. Le visage de 700 est tuméfié, sa pommette saigne sans interruption. Il lui faudra des points, c'est certain. Peu à peu, je reprends mes esprits, mettant en œuvre ce qui m'a toujours été enseigné. C'est ma première fois. Mon premier patient. Et c'est une agression. L'agression de ma sœur.

— Moi, c'est 900. Ne t'inquiète pas, avec moi tu es en sécurité. J'ai besoin de savoir ce qu'il t'est arrivé, 700. D'accord ?

Elle se met alors à pleurer de plus belle, ne parvenant pas à articuler le moindre mot. Je tente de l'apaiser par quelques caresses chaleureuses sur son dos. Cette fille est ma sœur. Même si je ne la connais pas, car elle n'était pas de mon dortoir ni dans mon sens de marche, elle est de mon orphelinat. Elle est de chez moi. Là-bas, nous étions toutes des sœurs. Ici, c'est pareil.

— Allez, raconte-moi, j'insiste avec délicatesse.

— Rien, répond-elle froidement. Je suis tombée, c'est tout !

Elle ment. Pourquoi ? Bon sang, pourquoi invente-t-elle des absurdités ?!

— 700, à votre arrivée on nous a annoncé qu'il y avait eu une altercation. Tes blessures ne proviennent pas d'une chute, tu sais que je ne peux pas croire ça, n'est-ce pas ?

Soudain, elle me pousse, offensée, et je manque de m'étaler au sol.

— Et qu'est-ce que tu en sais ?! hurle-t-elle. C'est ta première semaine ici ! Tu n'es pas médecin !

La bouche entrouverte, je suis sans voix. Aucun mot ne sort. Je suis sous le choc. Mais qu'est-ce qui lui prend ?

— Qu'est-ce qui se passe ici ?

Le docteur Shuffler déboule dans la pièce, ses épais sourcils gris froncés de colère.

— Rien, je bégaye. Je souhaitais juste connaître les raisons de ses blessures pour… pour pouvoir la soigner correctement.

Il me dévisage avec mépris, avant de se tourner vers 700.

— Si la patiente ne souhaite pas confier les raisons de son état, c'est son choix ! Vous êtes en enseignement d'infirmière, je vous le rappelle ! Vous êtes ici pour soigner les patients, pas pour leur soutirer je ne sais quelles informations ! Maintenant, sortez ! Je m'en charge !

Abasourdie, je dévisage 700, qui fixe le sol, dos courbé, comme embarrassée. Je ne peux pas la laisser ici. Pas avec un personnage dénué d'empathie qui se contentera de panser ses plaies physiques en oubliant l'essentiel, son état de choc.

— Sortez, bon sang !

Son ton me glace le sang. Je la retrouverai, je dois savoir ce qui s'est passé.

700, je te retrouverai.

Je passe la porte et la referme d'une main tremblante et vidée de toute force. Sans que je comprenne comment, des larmes dégoulinent le long de mes joues. Je retiens tout juste mes sanglots et cours aussitôt me cacher. Malheureusement, je percute quelqu'un dans mon élan.

— 900 ? Vous allez bien ? Où est votre patiente ?

La docteure Anand se tient devant moi, la blouse maintenant tachée de sang à plusieurs endroits.

— Je, oui. Le docteur Shuffler a pris le relais.

Elle m'étudie avec sollicitude et m'agrippe les deux mains.

— Je vois que vous êtes bouleversée, 900, et c'est bien normal pour une première. Rentrez chez vous, vous en avez assez fait pour aujourd'hui.

— Je… vous êtes sûre ? je demande d'une voix que j'espère à peu près digne.

Elle sourit.

— Certaine.

Chapitre 14

Enfin douchée et habillée, je sors de mon appartement et prends la direction du célèbre restaurant du ciel. 410 et moi avons convenu de déjeuner ensemble ce jeudi midi.

Avant-hier, en rentrant de l'hôpital, j'ai mis plusieurs heures à sécher mes larmes. Cette fille, 700, avait l'air tellement abattue. Je n'arrive toujours pas à effacer son visage effrayé de ma mémoire. Ce qui me console, c'est de savoir, au plus profond de moi, que je la retrouverai. Je donnerais tout pour cela. J'ai besoin de savoir. Comment une fille de ma génération peut-elle se retrouver en plein cœur d'une bagarre si sanglante ?

Hier, en retournant à la clinique, j'appréhendais de recroiser le docteur Shuffler. Après m'avoir trouvée en larmes la veille, la docteure Anand avait décidé, à ma plus grande frustration, de m'affecter en réserve. J'avais passé la matinée à référencer les stocks de notre service : seringues, fioles, médicaments… Ce qui ne m'avait pas empêchée d'entendre de loin l'affolement aux urgences. Trois nouveaux cas d'agression et toujours de ma génération. Je veux bien que le hasard s'acharne sur nous un temps. Mais je connais ma génération. Je connais notre éducation et aucun d'entre nous ne peut se trouver dans une telle situation sans raison. Je ne reprends le service que dans cinq jours et d'ici là je dois comprendre.

Comme à son habitude, 410 est en avance. Sa chevelure rousse flamboie sous le soleil estival. Assis sur la rambarde en acier de l'immeuble, il contemple la ville, rêveur.

— Salut ! je lui lance d'un ton enjoué.

— 900 !

Il sourit à son tour et me prend dans ses bras.

Cette soudaine proximité me gêne un instant. C'est la première fois qu'un contact avec un homme est aussi intime et même si 410 n'est qu'un ami je ne peux m'empêcher de trouver la situation inconfortable.

Il le ressent et me relâche aussitôt.

— Il paraît que du toit de l'immeuble, la vue est renversante ! poursuit-il. Suis-moi !

410 se rapproche alors des portes tandis que celles-ci se rétractent vers le haut pour permettre l'entrée. Un escalier entièrement vitré se dresse devant nous et nous le montons en silence, admirant le lieu. Le bâtiment est entièrement vide. Il n'y a aucun étage, seul l'escalier que nous empruntons menant vers le toit remplit le gratte-ciel. Les murs blanc immaculé sont d'une luminosité à couper le souffle et lorsque je lève la tête j'en comprends les raisons. Le toit lui aussi est vitré. Des centaines de chaussures foulent le sol au milieu de tables et de chaises. Une fois en haut, je réprime un sentiment de vertige en surplombant ce bitume transparent. Si la vitre se brise, c'est la mort assurée.

C'est fascinant, troublant, angoissant.

J'évite de regarder à mes pieds et suis 410 qui s'arrête enfin vers une table près de la rambarde du toit. Effectivement, la vue est imprenable. 410 et moi-même restons silencieux, les yeux plongés sur cette ville miniature vue d'ici, et qui pourtant me paraît oppressante en son cœur. Ce doit être l'un des bâtiments les plus hauts et c'est à cet instant que je réalise que nous nous situons au milieu de nulle part, au milieu du néant. Au-delà, je ne vois rien d'autre que des forêts, des plaines et des champs à perte de vue. Le contraste de cette ville ultra moderne face à la nature qui nous entoure est aussi fascinant qu'effrayant. Nous sommes seuls. Nous, les générations réparatrices. Nous vivons sur un grain de sable au milieu de l'océan.

— Alors ? demande-t-il, le sourire aux lèvres.

— C'est magnifique…

Durant les heures qui suivent, 410 et moi parlons de tout autour d'un déjeuner exquis servi et préparé par les apprentis formés par les quelques rescapés au service du conseil. Ils ne sont pas beaucoup, mais lorsque ce ne sont pas des engins, ce sont eux qui assurent le bon fonctionnement de la ville jusqu'à ce qu'on les remplace. Bizarrement, ils ne cherchent pas à nous connaître, se contentent de nous enseigner leur savoir, de prendre en compte nos demandes et d'y répondre. Ce sont des hommes et femmes en apparence, mais ils ont tout d'une machine tant ils sont effacés. Après l'excellent repas, nous nous sommes installés sur un banc, le regard toujours autant captivé par cette vue. Il m'a raconté son adolescence à l'orphelinat et je comprends qu'il a vécu notre vie à l'identique. Le même apprentissage, les mêmes règles, le même entêtement à vouloir nous garder dans l'ordre, à suivre un décompte. Mais à l'inverse de moi, je sens une pointe de nostalgie dans ses paroles. Il semble regretter sa vie passée et j'en éprouve de la peine. Plus la réinsertion avance et plus je réalise combien nous avons été privés de nos libertés. Il n'a pas encore

ses repères, moi non plus, mais ça viendra, j'en suis sûre.

— Je la sens mal cette réinsertion, 900, marmonne-t-il, nerveux.

— Moi aussi, je murmure, les yeux dans le vague. Moi aussi…

Après avoir contemplé le magnifique coucher du soleil, nous avons pris le chemin de mon appartement, 410 ayant insisté longuement pour me raccompagner jusqu'à chez moi.

— Tu peux entrer, je murmure à 410, planté timidement devant la porte de mon studio.

Il s'exécute avant d'observer mon salon avec intérêt.

— C'est donc ici que tu vis, dit-il tout en déposant sa veste en lin sur le porte-manteau de l'entrée. C'est très joli.

— Je te sers quelque chose à boire ? je lui demande en espérant le mettre plus à l'aise.

— Je veux bien un verre d'eau, merci.

410 est un garçon très pudique. Même si nous partageons beaucoup de moments ensemble depuis la réinsertion, je ressens parfois une gêne entre nous. Et à cet instant, elle est étrangement palpable. Je l'observe prendre place sur le canapé. Son regard vide et perdu me saute aux yeux. Il cache quelque chose et j'espère le découvrir rapidement.

— Tout va bien ? je demande naïvement tout en remplissant son verre d'eau.

— Très bien. C'est juste bizarre d'être chez toi. Enfin tous les deux, murmure-t-il d'une voix timide tout en ricanant avec embarras. Enfin, il y a encore un mois je ne m'imaginais pas…

Un violent coup, puis deux retentissent au même instant à ma porte, coupant 410 dans son élan.

— Qui est-ce ? m'interroge-t-il, inquiet.

— Je… Je ne sais pas.

Je quitte la cuisine et me dirige fébrilement vers l'entrée, 410 me suivant de très près. Je jette un œil derrière moi, croisant le regard curieux de mon ami avant d'enfin me décider à ouvrir.

Mon souffle se bloque dans ma gorge devant la silhouette qui se dessine dans l'embrasure de la porte. Mes jambes se dérobent sous moi tant je suis surprise par cette visite que je n'espérais plus. Je reste muette à observer ces yeux bleu marine me sonder intensément.

— Ugo, je réussis tout juste à articuler.

— 900, murmure-t-il d'une voix presque inaudible. Je dérange ?

— Non pas du tout ! Enfin, j'étais avec 410 et il allait partir.

À l'instant où je prononce ces mots, je sais que je vais le regretter. Moins d'une seconde s'est écoulée et je me sens déjà coupable de virer mon ami sans explication, contrariée qu'il puisse me croire capable de l'abandonner pour un sans-gêne, mais je n'ai pas le choix. Ugo est là aujourd'hui, maintenant, et je devine qu'il ne reviendra pas de sitôt si je le congédie. Et les réponses, il me les faut.

— 900 ? Je peux te parler quelques minutes ?

410 m'attrape la main et me tire dans le couloir de l'étage. C'est sans broncher, encore sous le choc de cette visite tardive, que je le suis. Lorsqu'il me mène hors de l'appartement, je rencontre le regard d'Ugo, curieux, avant de frôler accidentellement sa main avec la mienne. Lorsque cet infime contact prend fin, Ugo entoure mon poignet de ses doigts.

— Je t'attends à l'intérieur, d'accord ?

J'acquiesce d'un hochement de tête et me laisse guider par 410 jusqu'à l'escalier.

— Qu'est-ce que tu fais, 900 ?

410 me scrute d'un regard indéchiffrable. Je ne saurais dire si c'est la colère ou la déception qui l'habite. J'aimerais tout lui expliquer, mais je ne peux pas. Contrairement à 899, 410 ne serait jamais capable d'accepter les raisons qui me poussent à me rapprocher d'Ugo et des membres de sa génération. Je cherche une explication à lui donner, mais rien ne vient. Aucune raison valable, plausible, logique ne lui conviendrait. Il me connaît de mieux en mieux, il sait à quel point j'ai du mal à m'intégrer, à quel point je redoute la deuxième génération.

— Comment sait-il où tu habites ? Il est déjà venu ici n'est-ce pas ? Après le Club 47, tu es venue ici avec lui ?

Son regard est maintenant empli de peine et je m'en veux. Je m'en veux de le décevoir à ce point, de ne pas être cette amie fidèle qu'il pensait avoir trouvée il y a quelques jours.

Alors je lui mens.

— Non ! Non, 410 ! Il n'est jamais venu ici. Je t'expliquerai plus tard, mais tu n'as pas à t'en faire, je réponds, un sourire forcé au coin des lèvres, espérant dissiper ses doutes.

— 900, je m'inquiète. Tu comptes beaucoup pour moi et…

— Écoute, je l'interromps. Tu es comme un frère pour moi et, crois-moi, s'il y avait quelque chose d'inquiétant, tu serais le premier informé. D'accord ?

J'observe sa réaction et décèle une once de tristesse dans ses yeux vert émeraude. Je dois le laisser et couper court à notre discussion. Alors je recule, malgré moi.

— On se voit demain, je murmure, la culpabilité me prenant aux tripes.

Je le regarde un instant s'éloigner dans l'escalier, referme délicatement la porte derrière moi et souffle quelques instants, espérant retrouver un semblant de contenance. Lorsque je rejoins le salon, Ugo est déjà installé sur mon canapé, une bière à la main. Il porte une veste en cuir noir qui lui donne un air encore plus inquiétant. Cet homme me fait peur autant qu'il me fascine.

— Je pensais que tu ne viendrais pas, je souffle enfin dans sa direction.

— Je ne pensais pas non plus venir, répond-il, tout en retirant sa veste et en se levant pour se diriger vers moi, d'une lenteur intimidante.

— Encore lui, poursuit-il, le regard ancré dans le mien.

— 410… Il s'appelle 410.

Il me sourit alors, me regardant droit dans les yeux.

Pour la première fois, je m'autorise à l'observer moi aussi. J'ai beau avoir côtoyé les hommes de loin pendant près de deux semaines, avoir passé du temps en compagnie de 410, c'est la première fois que j'en détaille un avec autant d'attention. Et tant pis s'il me trouve bizarre. S'il se permet de me scruter sans gêne, alors je peux en faire autant. J'étudie alors sa silhouette en commençant par ses longues jambes visiblement musclées sous son pantalon gris anthracite. Je m'arrête un instant sur son buste, analysant sa carrure, ses épaules et son torse dessinés sous sa chemise blanche. Mon regard s'attarde ensuite sur la peau dénudée de ses avant-bras que ses manches retroussées laissent apercevoir. Puis sur sa large main, sur ses doigts fins qui enserrent sa bière. Je remonte enfin vers son visage, sa mâchoire légèrement prononcée, ses lèvres humides, et pour finir, ses yeux bleus brillant d'une lueur aussi sombre que profonde, toujours ancrés dans les miens.

Il ne s'est passé que quelques secondes, pourtant je me sens

maintenant embarrassée d'avoir assouvi une curiosité absurde avec autant d'effronterie. Mes joues s'échauffent et je manque de rire nerveusement lorsque je remarque son sourcil froncé, l'air de dire « Qu'est-ce qui t'arrive ? ».

Me cachant derrière le réfrigérateur à la recherche d'une bière pour dissiper mon malaise, je prends la parole.

— Tu as des choses à me dire, Ugo. Alors ?

Je me relève enfin à la recherche d'un ouvre-bouteille lorsque je l'aperçois juste derrière le bar, assis sur le tabouret.

— Tu as des questions, 900. Moi, non. Alors, pose-les.

Je triture la petite bouteille en verre d'une main tremblante et au bout de plusieurs tentatives, Ugo me la subtilise effleurant mon poignet du bout des doigts avant de la décapsuler d'un geste affirmé.

— Je t'écoute, reprend-il avec plus de douceur cette fois-ci, tout en déposant la bière face à moi, sur le comptoir.

J'inspire profondément et démarre mon interrogatoire.

— Pourquoi ne voulais-tu pas nous voir au Club 47 ?

Sa mâchoire se crispe, il porte alors sa bière à ses lèvres avant de répondre.

— Certains membres de ma génération ne vous portent pas dans leur cœur.

— Sois plus clair.

— Ils ne veulent pas de vous dans cette ville.

Mon estomac se tord un instant et à mon tour j'avale une gorgée de bière.

— Ça, j'avais compris. Mais pourquoi ? je demande, légèrement en colère.

— Moi-même, je ne comprends pas… Je sais seulement qu'ils n'ont pas encaissé le fait qu'il y ait d'autres générations réparatrices.

— Et qu'est-ce que ça change pour eux de ne pas être les seuls ?

Ma gorge se serre, mon pouls s'accélère et ma voix se fait de plus en plus grave. Est-ce vraiment pour cette raison stupide que ma génération subit des attaques ?

— Je ne sais pas. C'est une question d'ego, j'imagine, souffle-t-il, pensif. Quoiqu'il en soit, les questions que tu poses ne sont pas les bonnes, 900.

Je termine ma bière, décidément agacée par ses propos.

— Alors je t'écoute.

— Ce qui importe c'est ce qu'ils sont capables de faire. Notre génération compte beaucoup plus de membres que la vôtre et certains d'entre nous sont imprévisibles. Ils sont motivés par la haine depuis toujours. Nous avons grandi sans règles, 900, sans réel mentor. Les seuls adultes qui nous accompagnaient n'étaient pas des modèles à suivre. Certains étaient plus mesurés que d'autres, mais la plupart étaient des hommes violents qui n'hésitaient pas à lever la main sur les plus faibles d'entre nous. Ils pensaient que c'était là le seul moyen de nous endurcir.

Il soupire un instant, passant sa large main dans ses cheveux ébène puis reprend :

— Ils n'ont peur de rien et sont capables du pire. Pour être clair, nos chefs vous considèrent comme des plaies et certains d'entre eux ont réussi à nous faire vous détester. Si vous restez discrets, je pense qu'ils ne chercheront pas à vous provoquer, mais si vous commencez à vous intégrer à notre génération, si vous empièterez sur ce qu'ils considèrent comme leur espace, leur besoin de pouvoir réveillera leur agressivité.

— « Leur espace » ? je répète, étonnée.

— Notre génération n'est pas très conventionnelle. Nous vivons d'excès, 900. Nous ne connaissons pas les petites vies sages que vous menez chaque jour. Nous vivons la nuit, d'alcool, de drogues, de fêtes, de bagarres, de défis, de violence, de sexe…

Il sourit un instant et je ne peux m'empêcher de rougir malgré la colère que je ressens.

— Pour eux, ce monde leur appartient. Les bars, les clubs, la ville tout entière au coucher du soleil. S'ils vous y voient, ils marqueront leur territoire et crois-moi, ils ne se contenteront pas de vous mettre en garde.

Je me lève alors et marche rageusement à travers l'appartement, espérant trouver une issue, une échappatoire. Je dois me rapprocher de cette génération qui me répugne, me révulse, aller à l'encontre de mes convictions, me forcer à être celle que je ne suis pas, à créer des liens dont je ne veux pas. Et non seulement cette mission est insoutenable, mais elle est dangereuse ?

Je m'immobilise un instant et remarque Ugo, debout, sourcils froncés, m'observer d'un air indéchiffrable. Soucieux ?

— Je ne m'arrêterai pas de vivre à cause d'eux.

Ces mots sortent de ma bouche, froidement, sans réfléchir, et m'étonnent moi-même. En réalité, je bouillonne de l'intérieur et découvre un trait de ma personnalité que je ne connaissais pas encore. On s'attaque à ma génération. Cette fille, 700… Je ravale un sanglot. Il est hors de question que l'on s'empêche de vivre à cause de quelques barbares. On m'a déjà tellement dicté ma vie au millimètre près : mon heure de réveil, de dîner, de coucher, l'ordre dans lequel je devais me ranger, en passant par mon aspect physique, jusqu'à marquer mon corps d'un numéro car je ne porte même pas de nom… Je ne suis qu'un fichu numéro !

— 900… murmure-t-il en s'approchant de moi.

À cet instant, il a perdu sa froideur, son indifférence. Ugo semble inquiet, mais je veux l'ignorer, trop accaparée par la colère qui m'habite.

— Nous ne sommes même pas une menace pour vous… je soupire.

— Je sais.

Il s'avance vers moi et sa haute stature me perturbe aussitôt. Je sais qu'il ne me fera aucun mal, sinon pourquoi prendrait-il la peine de me mettre en garde ? Il me bouleverse. Cet homme est clairement plus vieux, c'est un aîné de sa génération et son caractère est des plus énigmatiques. Il est froid, distant, parfois agressif, indifférent, malgré tout il sait se montrer prévenant, sensible et soucieux des autres. Comment peut-on susciter des sentiments si contradictoires ?

— Tu devrais y aller, je murmure dans un souffle, évitant son regard. Merci, Ugo.

— Bien.

Il n'insiste pas. Je fixe la moquette brune et entends ses pas s'éloigner petit à petit jusqu'au palier, le claquement bref et léger de la porte s'étouffant dans le silence pesant de mon appartement. Je m'installe alors dans mon lit, espérant trouver le sommeil au plus vite, mais il ne vient pas.

Quelques heures plus tard, je m'endors enfin, des yeux bleus veillant sur mon sommeil, le visage d'une femme penché au-dessus de moi m'enveloppant de son amour…

Chapitre 15

Nous sommes lundi et voilà plus d'un mois que la réinsertion a débuté. D'ici quelques minutes, la régente doit m'appeler, mais je suis incapable de lui répondre. Nos trois derniers appels m'ont totalement mise hors de moi. Sa voix douce et mielleuse, sa fausse compassion face aux événements qui nous menacent me donnent la nausée.

Les attaques contre ma génération sont de plus en plus fréquentes, mais je n'en connais toujours pas les raisons. Du moins, aucune ne me semble valable. À l'hôpital, voilà trois semaines que des victimes d'agressions se font prendre en charge jour après jour. Toutes restent murées dans un silence frustrant. J'ai bien essayé pourtant d'en questionner quelques-unes. Certaines évitent la confrontation tandis que d'autres s'entêtent à inventer des raisons insensées, improbables. J'aurais aimé recroiser Ugo, lui demander plus d'informations, de l'aide même. Mais il est introuvable. Bien que je ne l'aie pas réellement cherché.

Alors ce soir, la régente, je ne veux pas l'entendre. J'en suis incapable. Je ne peux plus être son pion quand le chaos nous menace et s'empare insidieusement de la ville. Et la dernière mission dont elle m'a chargée, récupérer les études de la docteure Anand, me faufiler dans son bureau et récupérer ses notes, c'en est trop. Beaucoup trop pour moi. Quand la seule personne digne de confiance, pleine de compassion, de générosité, devient la cible de la régente, je ne peux me résoudre à obéir aveuglément à ses ordres. Je hais la deuxième génération, leur violence avérée, leur suffisance. Contre eux, je suis prête à tout. Contre la docteure Anand, non. Je démissionne. J'abandonne. J'ai pourtant essayé. Lors de notre dernière conversation, la régente semblait nerveuse, son ton était menaçant, inquiétant. J'avais reçu l'ordre de récupérer cette semaine au plus tard le journal de bord que la docteure Anand tient pour le conseil. Toutes ces informations ultra confidentielles sont enfermées dans l'un des tiroirs de son bureau, solidement cadenassé. J'avais cru comprendre que ces notes étaient essentielles pour notre sécurité, que la régente en avait besoin dans l'unique but de nous aider. Cependant, j'en doute. La détermination et la haine que j'avais perçues au bout du fil laissaient entrevoir des considérations autres et non avouables, bien différentes de notre simple problème de réinsertion désastreuse. D'ailleurs, lorsque j'avais voulu l'informer des attaques menées contre notre génération, elle n'y avait accordé aucun intérêt et avait très vite

recentré la discussion sur ma mission.

Alors oui, j'avais essayé. Ce mercredi, dans un élan de courage, dans l'espoir d'en terminer, de me libérer enfin du poids qui pesait sur mes épaules depuis trois semaines, j'avais profité de son absence pour m'introduire dans son bureau. J'avais subtilisé une scie chirurgicale pour sectionner le cadenas. Je m'étais d'abord assise sur son siège en cuir. Son parfum de rose omniprésent dans la pièce avait fait remonter ma culpabilité : j'allais trahir la seule personne en qui j'avais réellement confiance. La tête entre les mains, j'avais attendu des minutes entières, respirant l'odeur réconfortante de cette femme et au moment où j'allais actionner la scie électrique, mes yeux emplis de larmes se sont posés sur un minuscule cadre retourné, face contre le bureau.

Les mains tremblantes je l'avais empoigné et les larmes s'étaient mises à inonder mes joues à la vue de la photo de la docteure Anand, jeune, à environ vingt-cinq ans, peut-être moins, sa longue chevelure rousse tombant délicatement sur ses épaules, un sourire heureux sur son visage. Un homme l'entourait par la taille, le visage tourné vers elle avec tendresse. Dans ses bras un enfant, un petit garçon de trois ans tout au plus. Le verre du cadre était brisé. Je l'ai imaginée alors, elle, dans ce qui me semblait être la vie idéale : une maison au milieu des bois, un mari, un fils. Elle avait toute la vie devant elle, le bonheur à portée de mains. Elle avait une famille et aujourd'hui elle était seule.

Séchant mes larmes, j'avais alors quitté la pièce dans la précipitation, incapable de trahir cette femme. J'ai décidé alors de mettre un terme à cette mission. Le téléphone au creux de mes mains se met à sonner. Cette sonnerie que je déteste, que je ne peux plus entendre, me submerge et me fait frissonner de dégoût. Elle se prolonge, se répète inlassablement, une fois, deux fois, trois fois. Je ne compte plus.

De toute façon, jamais la régente ne pourra mettre ses menaces à exécution. À des milliers de kilomètres, elle ne peut plus rien contre moi. Plus rien du tout. Je jette le téléphone maintenant silencieux de l'autre côté de la pièce et m'enfonce dans mon lit, la couette recouvrant mon corps jusqu'à mon visage. Je repense à elle. À 700. J'ai essayé de la retrouver. Je suis allée jusqu'à son appartement. Il n'a pas été difficile pour moi de le trouver. Nous sommes parquées dans des résidences par dortoir dans l'ordre de nos numéros. Mais il n'y avait personne.

Je récupère sur ma table de nuit le roman de Rose et relis un de mes passages préférés avant de m'endormir d'épuisement.

— 900 ! Ouvre-moi !

Camélia ? Qu'est-ce que Camélia fait devant chez moi ?

— J'arrive ! je crie, les yeux encore embués de sommeil.

Je me dirige à pas lents vers la porte lorsque je repère un papier froissé sur la moquette.

— Ouvre ! Merde !

Tremblante, je récupère la feuille blanche que je déplie en vitesse.

410 pourrait être le prochain… La prochaine fois, répondez.

M

Oh bon sang ! C'est Martha. C'est une note dictée par Martha !

— C'est bon, je t'ouvre !

J'enfouis la note dans un de mes tiroirs et ouvre enfin la porte.

Je ne peux réprimer un cri.

— 899 ? Merde ! Qu'est-ce qui s'est passé ?

Tant pis pour les grossièretés, mon amie a la lèvre gonflée, elle est totalement décomposée, en pleurs dans les bras de Camélia.

— Elle est sortie tôt ce matin et en remontant chez elle quelqu'un a saccagé son appartement. Les jumeaux rangent le bordel à côté. Malheureusement quand elle est rentrée, ce connard était toujours chez elle, il lui a mis un coup dans la mâchoire pour l'assommer. T'as rien entendu ?

Bon sang… C'est la régente. Tout ça, c'est ma faute !

— Non, Camélia, non, je n'ai rien entendu ! Tu penses bien que je serais sortie, j'aurais fait quelque chose.

Les mains tremblantes, je voudrais récupérer 899, la faire entrer dans mon appartement, mais je reste paralysée, totalement sous le choc.

— 900. C'est bon… Plus de peur que de mal. Mais pour l'instant 899 reste avec toi, elle n'a pas besoin de voir tout le foutoir de son appart.

899, encore sonnée, s'installe sur mon lit en position de fœtus.

— Il ne t'arrivera plus rien, 899. Je te le promets.

Chapitre 16

Cette semaine fut plutôt calme. 899 passe une grande partie de son temps libre à mon côté et à ma grande surprise elle s'est plutôt vite remise de son agression. Je soupçonne Camélia et son fort caractère de l'avoir aidée à surmonter cet incident. Chez les sans-gêne, la violence semble être monnaie courante. Je ne sais pas si c'est tellement plus rassurant. L'important, c'est que 899 a retrouvé le sourire le surlendemain, riant presque de sa mésaventure. Un moyen, peut-être, de dédramatiser.

Aujourd'hui, je dois recevoir l'appel de la régente et je crois que c'est le meilleur moment pour moi de m'expliquer auprès de 899. De tout lui dévoiler. Je n'en peux plus de lui mentir. Ma culpabilité me ronge toujours plus depuis les derniers sept jours. Alors pour la énième fois de la semaine, j'invite 899 à partager un repas avec moi. Nos lasagnes maison sont délicieuses. C'est la première fois que je cuisine un vrai plat et j'en suis vraiment fière. Nous avalons les dernières bouchées, légèrement déçues de ne pas en avoir préparé davantage. Il faut dire que depuis la réinsertion notre appétit a quelque peu augmenté.

Je n'ai pas encore trouvé le moment opportun pour parler à mon amie, alors je me dirige vers la salle de bains, dans le but de m'accorder un répit avant d'annoncer ce qui me vaudra peut-être sa colère. Devant le miroir, je m'observe. Je me dégoûte d'être une dissimulatrice. D'être la cause de son agression. Je vais lui annoncer. Il faut que je lui raconte tout. Mais pas maintenant. Je veux encore quelques heures d'innocence avant de recevoir sa déception en pleine figure. Je sors alors de la salle de bains, un sourire forcé aux lèvres.

— Tu as encore de la place pour un dessert au chocolat ? je m'exclame, faussement enjouée.

Je la découvre scandalisée, les yeux exorbités.

D'une main tremblante elle tient le téléphone que la régente m'avait glissé la veille de notre départ, de l'autre la lettre qu'elle m'avait adressée.

— Qu'est-ce que c'est que tout ça, 900 ? Je… Je ne comprends rien, là ? Explique-moi ? Te rapprocher de qui ? Pourquoi ?

Au même instant, des pensées multiples se mélangent dans mon esprit. Que vais-je lui dire ? Par où commencer ? Elle ne me

pardonnera jamais de lui avoir menti ! Tout a changé maintenant, je ne suis plus contrainte de lui cacher quoi que ce soit. J'inspire à pleins poumons. Mais une énième pensée vient détruire ce flot ininterrompu de questions. C'est ce soir que la régente doit m'appeler. C'est ce soir, et j'ai peur, j'ai peur de sa réaction. La bouche grande ouverte, muette, elle fait de grands moulinets avec ses mains, signe de son incompréhension et surtout de son impatience. Il est temps qu'elle sache tout. Il n'y a pas d'autre solution, elle sait déjà l'essentiel, elle a juste besoin de le comprendre de vive voix. De savoir que tout est ma faute.

Je m'installe à côté d'elle et lui explique tout depuis le commencement.

— Voilà, tu sais tout. Je t'en prie, 899, ne m'en veux pas. Je… Je n'imaginais pas qu'elle puisse s'en prendre à toi je… et cette mission. Merde, cette mission, je n'ai rien de tangible à révéler. Il n'y a rien à savoir sur eux qui changera quoi que ce soit si ce n'est qu'ils sont sans gêne, accros à l'alcool, aux drogues, instables, immatures et surtout violents ! Mais à quoi ça sert ? De sa tour d'ivoire, tu crois qu'elle bougerait le petit doigt pour nous ?! Non !

La colère monte. Je me surprends à penser à Ugo, sans comprendre pourquoi ! Merde ? Pourquoi, quand je suis au plus bas, je pense à lui ? Lui que je n'ai pas vu depuis maintenant un mois.

— OK. 900. Je reste là. Je reste avec toi. On va réfléchir à ce que tu peux bien lui dire ce soir. Si j'ai bien compris, elle risque de te contacter avec ce machin d'une minute à l'autre. Pas le temps pour se plaindre ou exploser de colère, d'accord ? Rien n'est ta faute. Rien du tout, tu m'entends ? Tu es une victime comme nous tous ici. Comme moi, d'accord ? Alors ce soir on va répondre, faire comme si rien n'avait changé entre aujourd'hui et votre dernier appel, et on avisera plus tard !

D'un hochement de tête je me range à son avis et je ferme les yeux un instant, soulagée qu'elle ne m'en veuille pas, qu'elle ne me désigne pas comme responsable de son agression.

— Quoi qu'il en soit, tu n'as pas à lui mentir. Pour l'instant, sois franche. Concernant ta formatrice, la docteure Anand, dis-lui que ça avance, que tu es sur le point de récupérer ses notes.

En l'espace de quelques secondes, je suis rassurée. Elle a le don de prendre les choses en mains avec tellement d'assurance et de décontraction que ça m'apaise. Elle ressemble parfois presque plus à la deuxième génération qu'à la mienne.

— Alors, on le mange, ce dessert ? me dit-elle en espérant faire retomber la pression et en m'adressant un sourire affectueux.

C'est alors que le téléphone se met à sonner.

Cette sonnerie stridente m'agresse immédiatement et une brûlure désagréable me paralyse tout entière.

— Allez, me souffle-t-elle. Elle ne va rien te faire, cette vieille coincée !

J'étouffe un rire forcé et décroche.

— Martha ?

— C'est son nom ? chuchote mon amie.

— 900 ! Quel plaisir de vous entendre de nouveau !

Un haut-le-cœur m'envahit et aussitôt j'attrape le verre d'eau qui me fait face pour me dénouer le ventre.

— Je vous écoute.

899 tente de percevoir du mieux qu'elle peut les paroles de la régente en collant son oreille de l'autre côté du combiné. Elle me regarde tout en gesticulant et en mimant des indications que je tente de capter sur ses lèvres, en vain. Je lui adresse un regard noir et elle arrête aussitôt. Je sais qu'elle essaye de me détendre, de m'apporter son soutien, mais à ce moment je ne veux pas que la régente doute de ma loyauté et soupçonne une présence à côté de moi.

— Vous n'êtes pas seule, 900 ? me demande-t-elle justement.

— Si, bien sûr que si, veuillez m'excuser, je… regardais un film !

— Bien 900, je vois que vous profitez de votre nouveau mode de vie.

— Je souhaitais m'excuser pour la semaine dernière, j'ai été retenue et dans l'incapacité de vous répondre.

— Oh ! Moi qui croyais que c'était délibéré !

Elle ricane à l'autre bout du fil et je comprends qu'elle ne croit pas un traître mot de mes excuses. Son mépris ouvert me fait bouillir de colère.

— Avez-vous fait ce que je vous ai demandé concernant votre formatrice ?

— J'y travaille, je pense pouvoir arriver à mes fins cette semaine. Malheureusement, un apprenti était affecté au classement de ses dossiers ces derniers jours et je n'ai pas pu m'introduire dans son

bureau. Cette semaine, le champ devrait être libre.

899 m'adresse un clin d'œil que j'ignore afin de ne pas perdre ma concentration. J'entends la régente soupirer.

— Bien… Bien… Bien… Exceptionnellement, je vous laisse jusqu'à lundi prochain. Mais c'est bien parce que je vous apprécie particulièrement, 900. Vous êtes une bonne fille. À la semaine prochaine, n'est-ce pas ?

— À… à la semaine prochaine, régente.

— C'est ça… Et au fait, passez donc le bonjour à 899.

Puis elle raccroche.

Mon cœur bat à un rythme effréné et pour me soulager, je balance le téléphone contre le mur. Elle a osé parler de 899, je la hais.

Après quelques secondes de silence, nous laissons échapper l'une et l'autre un profond soupir de soulagement.

— Bon, une bonne chose de faite.

Chapitre 17

— Prends ton pull en laine, 900 ! Camélia m'a prévenue que le temps pouvait être plus frais en forêt, s'exclame 899 depuis le canapé du salon.

Tout juste sortie de la douche, les cheveux encore humides, j'enfile un pantalon noir et, suivant le conseil de mon amie, passe mon pull en laine gris. Je m'observe quelques instants dans le miroir et ne peux m'empêcher de grimacer à la vue des cernes qui soulignent mes yeux bleus. La nuit dernière a été courte.

Je passe mes baskets aux pieds et rejoins enfin 899, toujours assise sur le daim de mon canapé.

— Prête ? lance-t-elle tout en enfilant son bonnet beige.

— Prête, je murmure sans conviction.

— 410 nous attend en bas avec 409 et 408. Ne lui en veux pas s'il se montre distant, il ne comprend pas que l'on puisse fréquenter la deuxième génération. Mais regarde, il vient quand même, il fait un effort pour nous.

— Je sais, et merci d'avoir menti pour moi la dernière fois. Je n'ai rien trouvé à lui dire sur la venue d'Ugo. De toute façon, il m'évite depuis plusieurs semaines. Je crois que je l'ai vraiment vexé. J'aurais simplement dû lui annoncer qu'on s'était fait de nouveaux amis au lieu de le chasser brutalement. Enfin… même si on sait qu'en réalité je ne les apprécie pas vraiment.

Mon amie se lève et me fait face, attrapant mes deux mains dans les siennes.

— Écoute, que tu ne leur fasses pas confiance, je le comprends. Mais tu verras, ils sont géniaux et on a une mission à remplir, c'est le meilleur moyen d'en apprendre plus sur eux, sur leur mentor, leurs objectifs dans cette ville.

— Oui, j'admets, plus pour moi-même.

Elle retire une de ses mains et garde l'autre contre la mienne, comme elle en a l'habitude, me lance un dernier regard encourageant avant de me tirer jusqu'à la sortie.

Voilà plusieurs minutes que nous attendons tous les cinq devant l'entrepôt que Camélia avait indiqué à 899 cinq jours plus tôt. Les jumeaux et elle souhaitent nous emmener faire une escapade aux abords de la ville. Comme toujours, j'ai accepté, à contrecœur, motivée par le simple fait de détenir l'information qui satisfera suffisamment la régente pour qu'elle mette fin à ma mission. Il fait maintenant nuit et l'endroit est peu rassurant. Cet énorme bâtiment de ferraille est légèrement en retrait du centre-ville. Il nous a fallu bien dix minutes pour nous y rendre à pied et depuis les paroles d'Ugo d'il y a plusieurs semaines, je n'ai pu m'empêcher de regarder derrière moi à plusieurs reprises pour m'assurer qu'aucun sans-gêne ne nous suivait. Au moindre bruit, je redoutais une mauvaise rencontre.

— Bon, s'ils ne sont pas là dans cinq minutes, je rentre chez moi, s'agace 408.

409, tremblant, approuve lui aussi.

— Attendez un peu. Ils ont peut-être du retard, intervient 410, à mon grand étonnement.

Nous ne nous sommes pas adressé un seul regard depuis le début de la soirée. Entre lui et moi, l'atmosphère est pesante et je n'ai jamais été confrontée à ce genre de malaise. Les relations étaient tellement superficielles à l'orphelinat que cette situation m'échappe. Je ne sais absolument pas comment réagir pour arranger les choses entre nous.

— C'est trop long, moi j'y vais !

— Moi aussi ! Salut ! On se voit demain !

— Attendez !

899 tente de rattraper les deux garçons, mais ils ont déjà filé à une vitesse incroyable. Je les comprends, l'endroit est vraiment angoissant.

Au bout de quelques minutes, des pas suivis de chuchotements se font entendre. Mon ventre se serre à l'idée que ce soit des sans-gêne mal intentionnés, mais lorsque la silhouette de Camélia se dessine, précédée des jumeaux, je ressens un soulagement indescriptible.

— Enfin, vous êtes là ! chuchote 899, rassurée elle aussi. Vous en avez mis du temps !

— Vous avez vraiment un problème avec les horaires, vous ! rit Camélia avant de prendre 899 dans ses bras.

Ce geste me met dans l'embarras. Cette proximité soudaine que mon amie entretient avec la deuxième génération me stupéfait. Heureusement, Camélia ne réitère pas son étreinte avec 410 et moi, et se contente de nous saluer de sa voix pleine d'entrain. Je me

surprends à regarder derrière eux à la recherche d'Ugo. J'avais pensé qu'il serait de la partie, qu'il avait été convié lui aussi. Et même si son absence me déçoit, bizarrement, j'en suis d'autant plus soulagée.

— Bon ! On y va ! lance David en attrapant Camélia par le cou d'un geste violent.

— Lâche-moi, sale con ! crie-t-elle. Va plutôt ouvrir le hangar !

Camélia a un visage superbe. Bien qu'elle ait une allure et une personnalité de garçon, elle possède une grâce et une féminité naturelle surprenantes. Sa chevelure châtain coupée court, son anneau à la lèvre inférieure, sa tenue vestimentaire ample et masculine contraste totalement avec les traits angéliques de son visage et son corps frêle. David s'empare de la poignée et fait glisser la porte dans un son assourdissant pour nous frayer un passage. Sa réplique, Simon, s'y engouffre muni d'une lampe torche et débloque de l'intérieur les pans latéraux pour ouvrir entièrement le garage. Dans cet intérieur délabré sont alignés des dizaines de cars identiques à ceux qui nous avaient déposés dans cette ville le premier jour. Ceux-là n'ont pas été utilisés depuis de longues années vu l'état dans lequel ils se trouvent. Une épaisse couche de poussière recouvre la tôle des véhicules et l'atmosphère est moite et désagréable.

— On va monter là-dedans ? interroge 899 d'un air dégoûté.

— Quoi ? Tu as peur de te salir, ma belle ? se moque Camélia. Tiens ! Attrape un chiffon et aide-moi à nettoyer les vitres !

Je perçois le petit grognement agacé de mon amie, et je ris intérieurement. Que ne ferait-elle pas pour se faire bien voir de la deuxième génération… Au même moment, on entend une branche craquer à l'extérieur du hangar, puis deux, suivi de bruits de pas. Tout le monde interrompt ses activités. Mon cœur s'emballe et j'ai l'impression que chacun de nous a cessé de respirer.

Une silhouette se dessine à l'entrée du garage, que je reconnais immédiatement. Ugo.

Mon cœur est prêt à exploser, je manque de m'affaisser au sol, mais résiste, les yeux rivés sur ce regard toujours aussi énigmatique.

— Tu te fous de ma gueule, Camélia ?

— Quoi ? Fais pas chier ! Si je t'avais dit que les objets viendraient, tu n'aurais jamais accepté.

— Les objets ? je demande, offusquée.

— Ouais… Désolée 900 ! C'est pas contre vous, mais c'est comme ça qu'on vous appelle ! Allez, me fais pas croire qu'on n'a pas nos petits

noms, nous aussi !

Si, les sans-gêne…

Je ne réponds pas et observe Ugo, toujours adossé à la porte, furieux. Je sens 410 se rapprocher de moi, son torse presque collé à mon dos. Au même moment, les yeux froids d'Ugo balayent le hangar et s'arrêtent quelques secondes sur mon ami. Je le sens derrière moi se raidir face au regard sombre qui le toise.

— Fais pas cette tête, Ugo, lance Simon. Personne ne sera au courant de notre escapade. Allez, viens, j'ai besoin d'un copilote et tu connais mieux cette ville que quiconque.

Mieux que quiconque ? Pourquoi donc ?

Je me tais de nouveau.

— Allez ! En voiture !

David ouvre la porte du car avec difficulté avant de nous laisser monter un par un. Ugo hésite un instant, avant de nous suivre à son tour et de prendre place à côté de David, le conducteur. À l'intérieur du véhicule, l'air est suffocant, toujours moite, mais l'odeur y est moins prononcée. Je suis 410 qui n'a pas dit un mot depuis l'arrivée de la deuxième génération. Il s'installe au fond, sur les derniers sièges, et je m'assieds avec lui.

— Tout va bien ? Enfin, je veux dire, entre nous ? je lui demande, mal à l'aise.

— Oui, 900. Tout va bien. Je n'approuve pas que vous les fréquentiez, mais je préfère être avec vous plutôt que de vous savoir seules avec eux.

Le ton de ses dernières paroles trahit sa colère et son amertume. Il ne leur fait pas confiance et j'aimerais tellement lui confier à quel point je partage son avis, combien il a raison, mais je préfère me taire. 899 les apprécie réellement, elle souhaite les connaître, elle a cette curiosité que je n'ai pas. Moi je ne suis là que pour une seule et unique raison.

Le moteur vrombit, le bruit est assourdissant au départ puis plus doux lorsque le véhicule se met en route. Camélia et les jumeaux se mettent à crier en chœur et manifesteront leur joie tout au long du trajet. J'observe 899 de temps à autre, amusée par le comportement de la deuxième génération. Je décèle presque de l'envie dans ses yeux pétillants. Elle rit avec Camélia, et même si je crains cette dernière et m'en méfie, je ne peux m'empêcher d'être ravie de voir 899 heureuse et épanouie.

Quelquefois, mon regard se porte sur la chevelure ébène à l'avant du bus, une dizaine de rangées plus loin. Je perçois au travers des cris et des rires sa voix douce et rauque indiquer le chemin à David. Je ne sais pas pourquoi il m'intrigue à ce point. J'ai un mauvais pressentiment, il ne m'inspire pas confiance et pourtant j'ai cette foutue curiosité qui me pousse à mieux le connaître.

Au bout d'une trentaine de minutes, David coupe le contact et s'arrête à la lisière d'une forêt.

Qu'est-ce qui m'a pris d'accepter cette soirée ?

Le silence extérieur est pesant, seul le vent souffle sa musique menaçante, emportant dans sa course quelques feuilles mortes qui viennent s'agglutiner sur les vitres à peine dépoussiérées du car. Simon se lève le premier, passant un énorme sac à son épaule.

— Bon ? Vous comptez camper ici ? s'amuse-t-il. Suivez-moi, bande de froussards.

Camélia se lève, enjouée, 899 la suivant timidement, le sourire maintenant effacé de ses lèvres. Je me lève à mon tour, les jambes flageolantes, 410 derrière moi et lorsque je passe devant Ugo pour descendre, je sens son regard glacial sur ma nuque.

David et lui quittent leur siège et ferment la marche.

Au bout d'à peine dix minutes de marche, nous nous arrêtons au milieu d'une clairière, baignée par la lueur de la pleine lune. Sans attendre, David, Simon et Ugo s'emparent de branches épaisses, de brindilles et les disposent minutieusement sur l'herbe fraîche et humide. Simon extirpe de son sac un bidon d'essence et un briquet, et en l'espace de quelques secondes le tout s'enflamme, réchauffant l'espace agréablement. Finalement, le cadre n'est pas si angoissant. Même si à quelques mètres de là, les arbres et la végétation désordonnée créent un sentiment d'insécurité, ici, autour de ce feu de camp, l'atmosphère est calme et apaisante.

Camélia s'installe la première près du feu, rejointe par 899. Alors je les imite et m'assieds à mon tour en tailleur face à elles, les flammes nous séparant.

— Qui a soif ? demande Simon, en sortant une bouteille en verre de son sac.

— Moi !

— Toi, je sais, Camélia, pouffe-t-il en lui lançant la bouteille d'un geste maîtrisé.

410 s'assied à l'opposé de moi, près de 899, cette distance voulue créant chez moi un léger pincement au cœur.

Il m'en veut encore.

— Attrape ! mugit Camélia derrière moi avant de lancer la bouteille.

Instinctivement, je ramène les mains à mon visage pour me protéger et entends que la bouteille a été réceptionnée juste derrière moi. À cet instant, je devine qu'Ugo s'y trouvait et avant que je ne puisse tourner la tête, je le sens prendre place à côté de moi, dans l'herbe. Cette proximité crée un malaise dans tout mon corps. Tous mes sens sont conscients de sa présence à quelques centimètres de moi et je déteste cette sensation étrange.

— Je propose qu'on joue à un jeu ! lance Camélia d'un ton enjoué comme à son habitude. Chacun pose une question à un membre de la génération adverse ou à la sienne et on est obligé d'y répondre. Quoi de mieux pour apprendre à se connaître ?!

899 me lance un regard lourd de sens, et nous comprenons toutes les deux que c'est l'occasion idéale pour en savoir davantage sur eux.

— Je suis d'accord ! clame-t-elle en lâchant mon regard.

— Moi aussi ! je réplique à mon tour.

410 hoche la tête, bientôt imité par les autres.

— Je commence, annonce Camélia. Pour 899 : es-tu déjà sortie avec un garçon ?

Mon amie fait les gros yeux, choquée par cette question.

— T'es conne, ma pauvre ! Elles n'ont grandi qu'entre filles ! s'insurge Simon.

— Oh ! J'avais oublié !

— Trop tard, ma vieille ! T'as gâché ta question ! À toi, 899.

Camélia grimace, l'air boudeur, et fait signe à Ugo qui lui lance la bouteille déjà bien entamée.

— Hum… Simon ? commence mon amie, songeuse. Quels sont tes projets pour cette ville ?

La deuxième génération éclate de rire en entendant la question. Seul Ugo, comme toujours, est plus discret et mesuré. Il a tout de même une lueur joyeuse dans les yeux.

— M'amuser, m'amuser, m'amuser et heu… M'amuser ?

— Non, mais je veux dire ? À long terme ?

— Trop tard, ma grande. Une seule question ! s'amuse Camélia à son tour. À toi, 410.

Mon ami se réinstalle plus confortablement sur l'herbe et un petit sourire se forme au coin de ses lèvres. Il replace sa chevelure rousse d'un geste nonchalant avant de planter son regard dans celui d'Ugo.

— Ugo, pourquoi étais-tu chez 900 il y a un mois ?

Un silence pesant s'installe. Mes joues s'échauffent et Camélia, la bouche grande ouverte, est sous le choc. Simon, lui, s'étouffe avec la bouteille tandis que son frère, David, sourit, les yeux rivés sur Ugo. Seule 899 est au courant et c'est sans surprise qu'elle adresse un regard noir à 410. À cet instant, je me sens trahie. Si mon explication lui semblait peu convaincante, 410 aurait dû m'en parler au lieu de me mettre dans l'embarras.

J'observe alors Ugo et remarque son sourire.

— 900 et moi… avions… plein de choses à nous dire, répond-il d'un ton provocateur.

410 perd soudainement son entrain et se renferme aussitôt.

— À toi, 900, me souffle-t-il avec froideur.

Je comprends tout juste que c'est à mon tour et me maudis de ne pas avoir réfléchi plus tôt à ce que j'allais dire. Mais très vite, je me rappelle une interrogation qui m'avait traversée quelques heures plus tôt. Alors je me tourne timidement vers Ugo qui se place face à moi pour recevoir ma question.

— Ugo ? je murmure.

— Oui 900 ?

— Que voulait dire Simon par « tu connais mieux cette ville que quiconque » ? je lui demande d'une voix étrangement assurée.

Ses sourcils se froncent un instant avant qu'il n'inspire profondément.

— J'ai contribué à la création de la ville. J'ai… en quelque sorte une place au conseil.

Mon cœur fait un bond. Une place au conseil ? Comment ça ? Sa réponse, au lieu de me soulager, ne faisait que multiplier mes interrogations.

— Mais, quel âge as-tu donc ?

— Hop hop hop ! Une seule question ! me coupe David en s'essuyant les lèvres, après avoir avalé une rasade.

Dans un murmure presque imperceptible, la voix douce d'Ugo murmure « vingt-trois ans »…

Vingt-trois ans. Il faisait donc bien partie de ces quelques enfants épargnés par l'épidémie.

— Ugo, à ton tour, lance Camélia, entre deux chuchotements à l'oreille de 899.

Il attrape la bouteille des mains de David et ingurgite quelques gorgées avant de prendre la parole.

— 410…

À l'appel de son nom, mon ami sursaute, comme s'il était à mille lieues d'ici.

— Quand comptes-tu dire à 900 que tu en pinces pour elle ? poursuit-il, une lueur amusée dans le bleu de ses yeux.

— QUOI ?! s'énerve 410. 900 est comme ma sœur, rien de plus !

L'assemblée pouffe de rire en chœur, 899 également et cette hilarité me perturbe. Même si 410 a pris un malin plaisir à m'humilier tout à l'heure, je ne suis pas rancunière au point de me réjouir de son malaise.

— Stop ! Ça suffit ! À toi, David !

— OK, à moi. Camélia, as-tu trouvé une fille à ton goût chez les autres générations depuis l'insertion ?

Pardon ? J'ai bien entendu ? Je manque de m'étouffer et déglutis bruyamment tout en observant mon amie, 899, soudain tendue et raide, à côté de Camélia.

— À vrai dire, oui ! s'amuse-t-elle.

— Tu… tu aimes les filles ? demande 899.

— Oui. Ça te pose un problème ?

Mon amie rougit légèrement avant de répondre par la négative.

— Bien, à toi Simon !

— OK ! Une question pour tout le monde ! Quand est-ce qu'on va la finir, cette putain de vodka ?

Tout le monde éclate de rire avant qu'il ne lance la bouteille à 410 qui la rattrape avec maladresse.

— Vas-y, goûte ! Ça va te réchauffer !

C'est alors qu'il la débouche avant d'en avaler quelques gorgées,

passant ensuite la bouteille à 899 qui à son tour la renvoie à Camélia.

Puis Camélia la fait tourner jusqu'à moi.

— Tu n'es pas obligée, murmure Ugo à ma droite. C'est assez fort.

— Ça ira.

Je porte alors le goulot à mes lèvres et fais glisser le liquide tiède dans ma gorge. Sans même réfléchir, j'avale gorgée après gorgée et bizarrement même si la boisson me brûle de l'intérieur, cette sensation me ravit.

Chapitre 18

Cela fait maintenant deux heures que nous sommes autour de ce feu à discuter de tout et de rien, de cette ville, de notre enfance. À ma grande frustration, je n'ai rien appris d'intéressant, si ce n'est que depuis tout petits ils vivent comme bon leur semble. Rien n'est sanctionné, ni la violence, ni les comportements douteux, ils ont toujours eu carte blanche. Personne n'a fait allusion à des mentors trop sévères qui lèveraient la main sur certains d'entre eux, mais j'imagine que ce souvenir n'est pas le premier qu'ils souhaitaient partager.

— Vous ne vous êtes jamais demandé comment c'était avant l'épidémie ? demande Simon, se levant avec difficulté, la deuxième bouteille de vodka à la main.

— Si, chuchote 899. Moi je me demande souvent comment étaient mes parents. S'ils ont souffert avant de mourir, s'ils savaient que j'allais survivre, s'ils seraient fiers de moi aujourd'hui.

— Je suis sûr qu'ils seraient fiers de nous tous ! ricane David en arrachant la bouteille des mains de son frère. De superbes gosses drogués et alcoolos !

— T'es pas drôle, murmure Camélia.

— Bah quoi ?

Je les observe tituber, tantôt dans un état nostalgique, tantôt à la limite de la colère. C'est fou comme l'alcool peut nous rendre heureux l'espace d'un instant et tristes le suivant.

Au loin, plus en retrait, Ugo est installé, seul, à califourchon sur un tronc d'arbre tombé au sol. Il fume une cigarette. Je tourne la tête dans sa direction : son regard est perdu dans le vide, habité par une lueur indescriptible. Autant j'arrive à déceler lorsqu'il est contrarié ou en colère, autant les autres sentiments qui peuvent le traverser restent une énigme indéchiffrable sur son visage impassible. J'évite le regard de 410, que je sens curieux sur ma gauche, et me dirige vers Ugo. Je m'installe face à lui et lorsqu'il m'aperçoit, il se rapproche, si bien que nos genoux se frôlent. La sensation que provoque chez moi cet infime contact m'effraie. C'est une émotion que je ne connais pas. Mon ventre se tord. Est-ce de la peur ? Je n'en ai aucune idée.

Soudain, son regard se fond dans le mien au moment où il écrase sa

cigarette sous sa chaussure.

— Salut toi… murmure-t-il en passant une main dans ses cheveux.

— Salut… je réponds doucement.

Nous nous observons quelques instants, légèrement amusés, et enfin il prend la parole.

— Pourquoi cette question tout à l'heure, 900 ?

J'avale difficilement, je me sens piégée comme s'il devinait que ma curiosité était guidée par des arrière-pensées.

— Je me demandais, c'est tout.

— Tu dois avoir d'autres questions maintenant, j'imagine ? murmure-t-il de sa voix grave.

Je suis immédiatement soulagée. Un instant, j'ai cru qu'il se doutait de quelque chose.

— Non… Enfin si, à vrai dire.

— Je t'écoute. C'est le moment.

J'inspire profondément et ose lui poser la question qui me brûle les lèvres depuis plusieurs heures maintenant :

— Que fais-tu au conseil ?

— Rien de bien passionnant. Disons que je suis l'un des plus vieux de ma génération alors j'ai mon mot à dire sur certaines choses.

— Tu savais dès le début qu'il y avait d'autres générations que la vôtre ?

Il passe une main dans ses cheveux courts et semble réfléchir quelques instants.

— Je l'ai su vers mes dix-huit ans, je crois, le souvenir est flou. C'est à cette période que l'on m'a annoncé qu'une ville nous attendait. Très vite, j'ai vu les plans, donné mon avis sur les besoins que nous pourrions avoir, j'ai assisté à plusieurs réunions.

Ma gorge se noue. J'ai peur de ce que je risque d'apprendre, mais je poursuis mon interrogatoire.

— Dois-tu leur rendre des comptes ?

— Plus ou moins, il sourit. Disons qu'ils attendent de moi des comptes rendus, mais je sais quelles informations donner et lesquelles passer sous silence.

De nouveau, je peine à déglutir : lui aussi est un informateur, lui

aussi est coincé.

— Vous êtes combien au conseil ?

— De ce que j'en sais, ils sont à peu près cinq cents.

— Cinq cents ? Cinq cents personnes ? Mais où vivent-elles ? Dans cette ville ?

— Ça, malheureusement je n'en ai aucune idée. Je les ai toujours rencontrés en terrain neutre.

Alors qu'il était sur le point de poursuivre, une lumière éblouissante provient de la forêt accompagnée d'un bruit de moteur assourdissant. Mon cœur s'emballe et Ugo se lève en une fraction de seconde m'attrapant par le coude pour me ramener au centre de la clairière.

— On se casse ! crie Simon ! Remballez vos affaires !

Ugo ne me lâche pas tandis que David remplit un seau à l'aide de plusieurs bidons d'eau sortis de son sac. Il en jette ensuite le contenu sur le feu qui s'éteint aussitôt, créant une épaisse fumée blanche. Tout à coup, nous sommes plongés dans le noir. Habituée à la lumière des flammes, je peine maintenant à m'accommoder à l'obscurité, malgré la pleine lune. Le bruit du moteur se rapproche et 899 s'affole. Camélia tente de la rassurer avant de la tirer dans la forêt pour prendre le chemin du retour. 410 les suit de près. Ugo me regarde un instant, son bras toujours agrippé au mien. De sa main libre, il attrape dans les braises une branche épaisse encore chaude et me fait signe de le suivre. Nous marchons à l'aveugle d'un pas rapide, suivant Camélia qui nous devance de plusieurs mètres. Je manque de trébucher sur un rondin de bois, me prends les pieds dans les ronces, mais Ugo resserre son étreinte et me relève aussitôt. Les poumons en feu, la gorge sèche et les membres engourdis, je poursuis ma course dans la forêt, emportée par Ugo, prête à me surpasser pour ne pas le freiner.

Au bout de ce qui nous semble durer des heures, nous arrivons enfin au car. Soulagée, je reprends mon souffle et c'est à ce moment que des phares s'allument face à nous, d'une intensité aveuglante. Un homme sort d'un camion, suivi d'une dizaine d'autres. Je ne vois pas son visage tant la lumière m'éblouit. Il n'est pas très grand, mais sa large carrure est impressionnante.

— Qu'est-ce que tu viens faire ici, Damien ?! demande calmement Camélia.

— J'ai entendu dire que des membres de notre génération pactisaient avec les robots. Alors je suis venu voir ça de mes propres yeux, réplique-t-il, d'un ton qui me glace immédiatement le sang.

Tremblante, je tourne les yeux vers Ugo, mais je ne perçois rien d'autre que de la haine et de la rage envers le dénommé Damien. Son regard me fait peur, il n'a jamais été aussi noir, sombre, menaçant que maintenant. Sans réagir ni comprendre ce qui m'arrive, je sens sa main toujours fermement cramponnée à mon avant-bras se détendre, effleurer mon poignet avec une douceur intimidante pour enfin atteindre ma paume. Mon souffle se coupe de nouveau et je sens ses larges doigts s'enrouler aux miens dans un geste tendre et rassurant.

Et tout à coup, deux sentiments m'assaillent. D'un côté, la terreur. La peur face à ces hommes, à leur carrure effrayante, à leur attitude agressive et hostile. De l'autre un bien-être incompréhensible que me procure ce contact de nos deux mains, à Ugo et à moi.

— Ugo. Je ne pensais pas que tu étais con à ce point-là.

Il ne répond pas, la mâchoire toujours crispée. Damien s'avance et je remarque qu'il porte un énorme couteau accroché à la ceinture de son treillis noir. C'est à ce moment-là que je comprends qu'il ne plaisante pas. Je manque de m'étouffer, mon cœur battant à tout rompre, les mains moites, le souffle court. Je tiens à peine sur mes jambes. Tous immobiles, nous attendons. Mon pouls tonne dans mes veines, Ugo le perçoit et resserre sa poigne avant de caresser de son pouce le dos de ma main.

J'ai envie de crier, d'éclater en sanglots.

Qu'est-ce qui m'a pris d'accepter de venir ici ? Pourquoi n'ai-je pas mis 899 en garde ?

J'hasarde un regard en direction de Damien. Les hommes derrière lui ricanent et j'aperçois maintenant leurs visages. Leurs yeux sont injectés de sang, leur peau est blafarde, ils me font une peur atroce. Damien nous scrute un par un, s'avançant légèrement vers chacun de nous. Lorsqu'il plonge son regard dans le mien, je ne peux retenir mes larmes, ce qui l'amuse.

— Comment vous faire comprendre de vous mêler de vos putains d'affaires ? explose-t-il.

Je ne réponds pas, muette face à ce visage repoussant : les traits grossiers de Damien me font froid dans le dos. Il s'avance ensuite vers Ugo. Il se tient à quelques mètres de lui. Un regard haineux déforme encore plus ses traits et je ressens un terrible déchirement au moment où ses yeux descendent vers nos doigts entrelacés.

— Emmenez-la ! hurle-t-il dans ma direction tout en retournant à son camion.

Tout s'enchaîne très vite.

Je sens la main d'Ugo lâcher la mienne tandis qu'il écrase son poing avec une force insoupçonnée sur la mâchoire d'un des hommes de Damien. Mon cœur est sur le point d'exploser, je tremble de tout mon corps, il pourrait le tuer. Il va le tuer. L'homme tombe à la renverse tout en entraînant dans sa chute Camélia qui tentait de le faire basculer. Mon souffle s'accélère à la vue des autres hommes, prêts à se jeter sur nous, sur moi. Ugo profite de la faiblesse de celui à terre pour se ruer sur lui et lui asséner un coup de poing dans les côtes, puis deux, puis trois. En tant que simple spectatrice, je me sens impuissante, inutile, démunie. Ugo met un deuxième type à terre, pose ses deux mains autour de son cou et serre le plus fort possible. Je vois de la peur dans ses yeux rougis par le manque d'oxygène, mais j'y vois aussi une promesse, la promesse de se venger. Une rage indescriptible s'inscrit sur son visage, alors Ugo comprime encore plus fort ses doigts autour de sa gorge pour qu'il n'ait plus jamais l'occasion de lui offrir cette expression. Il serre de plus en plus fort lorsque soudain des bras m'encerclent par-derrière et m'écartent d'eux.

C'est à ce moment-là que je prends vraiment conscience de la situation : 899 en larmes, en retrait derrière 410 qui tente de se débattre face à un homme de deux fois sa taille, Camélia saisissant par la gorge, avec une haine effrayante, une femme tout aussi robuste que les hommes de Damien, les jumeaux, en transe, s'acharnant sur un autre déjà inconscient à terre, et Ugo… Ugo, impuissant, retenu par deux hommes armés de couteaux. L'un immobilisant ses bras par-derrière, l'autre pointant une lame au ras de son cou. Ugo me dévisage, incapable de bouger, le souffle court, les yeux brillants d'une rage animale. Il ne me quitte pas du regard lorsque je me débats telle une enfant dans les bras d'un molosse de dix fois mon poids.

Arrivé vers leur camion, l'homme me pose à terre, me maintenant toujours fermement contre lui, la joue écrasée contre la tôle. Camélia, 410, et les jumeaux, tous à leur combat, ne prêtent pas attention à la scène qui se déroule en parallèle, à ce silence lourd de sens que seuls Ugo et moi percevons au milieu des cris. Pour lui et moi, c'est comme si tout s'était arrêté. Il ne regarde rien d'autre que moi ; je ne regarde rien d'autre que lui.

— Tu me connais, Ugo, clame Damien en sortant de son camion. Je n'aime pas les avertissements. Moi, j'agis tout de suite.

— Alors, attends-toi au pire, Damien, murmure Ugo, le souffle coupé, la lame du couteau frôlant sa gorge. Si tu la touches, je te tue.

— Ah oui ?

Sans que je le voie venir, le poing de Damien s'écrase contre ma

mâchoire, déclenchant une douleur atroce, insoutenable, et la dernière chose que j'entends est le cri désespéré de 899.

Chapitre 19

J'ouvre les yeux. Ma mâchoire est tellement douloureuse que j'en suffoque. J'essaye d'essuyer les larmes qui coulent au coin de mes yeux, mais mes mains sont fermement maintenues dans mon dos par des cordes. Je sens la matière rêche et râpeuse me brûler à chaque mouvement tellement le nœud est serré autour de mes poignets.

— Alors l'objet, on s'est pas encore pissé dessus ? T'es courageuse !

J'aimerais répondre à l'inconnu, mais aucun son ne sort de ma bouche. Elle est bien trop endolorie. J'analyse les alentours et je comprends que je suis dans les vapes depuis à peine quelques minutes car je reconnais l'intérieur d'un camion. Il roule toujours. Quatre ou cinq personnes dont une femme me cernent de toute part. Certains sont bien amochés et la vue de leurs plaies m'est insoutenable. L'homme s'adressant à moi saigne abondamment de l'arcade et tente par tous les moyens de stopper l'écoulement.

— Tu sais, ma belle, on ne te laissera pas partir comme ça, murmure-t-il en approchant ses lèvres infectes de mon visage.

Son parfum me répugne, une odeur de réglisse émane de son haleine chaude et acide. Ma vision devient plus nette et je reconnais le type qui menaçait Ugo de son arme. Aussitôt, mes sens s'affolent, mon pouls s'accélère de nouveau. Je sens une rage bouillir en moi à la vue de cet inconnu penché à quelques centimètres de mon visage. Sans réfléchir, et animée par un instinct animal, je lui crache au visage. L'instant qui suit, je reçois un violent coup dans le ventre et pour la première fois depuis mon réveil je m'autorise à crier.

— Ne t'avise pas de recommencer, sale pute !

Des larmes se déversent en continu le long de mes joues. Je capitule. La haine m'étouffe, me submerge, et à défaut de pouvoir agir, je pleure en silence, en un flot ininterrompu de larmes. Je dévisage la femme, dont la lèvre supérieure est rouge sang, sortir une petite boîte en ferraille de la poche de son jean. Elle l'ouvre et triture une poudre noire. Tous la regardent, comme saisis d'impatience. Elle sort ensuite une petite tige et la porte à son nez avant d'inspirer une partie du contenu de la boîte. D'un coup, ses yeux se révulsent et son corps tout entier se tord, pris d'effrayantes convulsions.

Que fait-elle, bon sang ?

Tour à tour, les hommes reproduisent ce même geste répugnant. Celui toujours penché au-dessus de moi s'allume une cigarette et me recrache la fumée en plein visage.

— Tu aimes ça, ma jolie ?

Je le soupçonne d'attendre de moi que je me débatte, l'excitation s'étant imprimée dans ses yeux lorsque je lui avais craché au visage. Il veut me voir souffrir.

— Tu vois ça ? me dit-il en remontant sa manche sur son poignet.

Je secoue la tête, toujours silencieuse, observant la marque qu'il porte. Quatre points d'au moins un centimètre de diamètre sont tatoués. Quatre points qui, s'ils étaient reliés en leur centre, formeraient une croix.

— Ça, c'est ton pire cauchemar, ma belle. Plus les jours passent et plus on est nombreux.

Il ricane un instant avant de porter à nouveau la cigarette à ses lèvres.

— Bientôt, la ville sera la nôtre. Et vos petites escapades entre générations vous coûteront cher.

Un léger sanglot me bloque la respiration.

— Je t'offre le privilège d'être un peu des nôtres, vois-tu.

Il rit de nouveau.

Que veut-il dire par là ?

— Dema ! Tiens-la !

— Non ! LÂCHEZ-MOI !

En une fraction de seconde, la femme est au-dessus de moi. Elle me maintient le visage de toutes ses forces d'un côté, me dégageant le cou. Et je comprends alors avec horreur son projet. Je m'enflamme de l'intérieur, me débats de toutes mes forces, crie comme jamais je ne m'étais entendue crier. J'ai l'impression que cette scène est irréaliste, que je la vis de l'extérieur. Je me vois me débattre, infliger des coups de pied à qui se trouverait en face, m'agiter, convulser, brûlant mes poignets contre la corde fermement nouée. Je me vois alors hurler, écarquiller mes yeux rougis par les pleurs, lorsque la cigarette vient s'écraser au creux de mon cou. Un point. Je le sais, j'ai compris son projet. Je manque de m'évanouir, quand une seconde fois la cigarette vient s'écraser un peu plus bas. Mon cri retentit de plus belle et je continue de lutter. Mes yeux se révulsent. Je me mords la lèvre inférieure de toutes mes forces, espérant remplacer cette soudaine

douleur par une autre. Un goût de métal m'envahit la bouche et je comprends que je me suis mordue jusqu'au sang. Une troisième fois, la cigarette s'écrase sur mon cou. La douleur est insoutenable, mais je ne me débats plus. Cette fois, je ne crie plus, je pleure silencieusement. Je pleure comme une enfant et sans comprendre pourquoi j'appelle ma mère. Je suis dans un état second, inexplicable, je suis ici puis ailleurs et je l'appelle, elle. C'est elle que je réclame comme si mon souvenir le plus réconfortant se résumait à elle. Cette femme qui n'est plus, que je ne connais pas et ne connaîtrai jamais. Je m'entends chuchoter son nom. Pourtant, je n'ai connu que son ventre, que la chaleur de mes premiers instants dans cette bulle protectrice, mais c'est elle que je cherche. Je sens un parfum citronné et je m'apaise. Ignorant ce quatrième point brûlant que m'inflige mon bourreau, symétrique aux trois autres. Ignorant ce énième coup dans les côtes, ignorant son poing en plein dans ma tempe. Ignorant tout.

Lorsque je reprends conscience, je suis à terre, seule, derrière un bosquet. Petit à petit, mes sens se réveillent et toute la douleur physique se ravive. Une douleur insoutenable. J'aimerais pleurer, mais mon inconscient bloque désormais toute manifestation de faiblesse. Je subis la douleur, l'encaisse avec toute la rage qui me reste et me lève enfin. L'idée qu'ils reviennent me chercher m'épouvante et me donne une énergie phénoménale. Derrière moi, je repère le hangar vers lequel nous nous étions donné rendez-vous quelques heures plus tôt. Je retraverse la ville, me prends les pieds dans tous les obstacles que je rencontre, mais je ne ralentis pas ma course. La nuit est bien moins noire que tout à l'heure et je devine que le jour se lève. Je vois à présent plus clairement les alentours. Sur la droite, une pancarte légèrement dissimulée indique le centre-ville à quelques centaines de mètres. Je titube et marche avec difficulté. Je regagnerai mon appartement coûte que coûte.

Une fois arrivée devant l'immeuble, je ressens un soulagement énorme. Debout, face à la résidence, je sais qu'il ne me reste que l'escalier à gravir pour me retrouver chez moi. Alors je gravis les marches une à une, chaque effort réveillant une douleur différente dans mon corps meurtri. Une fois en haut, au dernier étage, mon étage, je sens que le peu de forces qui me reste ne me permettra pas de franchir les derniers pas et c'est en voyant 899 et Camélia accourir vers moi que je comprends que mon calvaire est enfin terminé.

Chapitre 20

Je me réveille auprès de 899 comme tous les matins depuis onze jours maintenant. Et depuis onze jours, elle et moi n'avons pas quitté mon appartement. Nous dormons toutes les nuits ensemble, passons nos journées collées l'une à l'autre en compagnie de Camélia, parfois de 410, et même les jumeaux sont passés quelques après-midis.

Mon premier réveil a été le pire. La douleur au niveau de mon abdomen était insoutenable, des bleus se dessinaient sur mes côtes jusque sur mon ventre. Mon visage était bouffi, l'œil droit entièrement gonflé ne m'obéissait plus et ma lèvre était rougie par la morsure que je m'étais infligée. La pire douleur était celle que je ressentais au creux de mon cou. Il porte aujourd'hui leur symbole et cette marque indélébile me rappelle ce souvenir chaque fois que je pose mon regard sur mon reflet dans le miroir.

Quatre points, rouge sang, témoignent de cette nuit atroce.

Une autre douleur me réveillait également chaque nuit. L'idée de revoir Damien, ses hommes, de revivre ce cauchemar et pire encore, l'idée de ne plus jamais revoir Ugo. Depuis cette nuit-là, il a disparu. Selon Camélia, lorsque Damien est parti en me faisant captive, mes amis ont immédiatement pris la route pour nous chercher. Ugo était hors de lui, fou de rage. Arrivé au hangar, il a quitté le car sans un mot, sans explication. Il a fui. Loin de moi. De nous.

Voilà onze jours que je dors à peine, que je m'inquiète pour ma vie, pour notre vie à tous et pour lui. Je repense sans cesse à ses doigts entrelacés aux miens et à la sensation de ce contact sur ma peau, à son regard impuissant lorsque les hommes de Damien m'ont arrachée à lui, à la caresse réconfortante de son pouce contre le dos de ma main. Je pense constamment à lui, aux raisons de son silence, de sa disparition.

Depuis cette soirée, la régente m'a contactée à deux reprises. Mes pensées étant à mille lieues de cette mission, je n'avais pas la force d'inventer de fausses informations, pas la force de m'attarder sur des explications bancales qui n'auraient servi qu'à éveiller ses soupçons. Alors je lui ai tout raconté. Sans mensonge. À ma grande surprise, elle s'est montrée plutôt réconfortante, ce qui n'a pas manqué de m'agacer au plus haut point. Bien entendu, elle n'a pas évoqué l'arrêt de ma mission, elle l'a seulement repoussée le temps que je me remette de mes blessures. Je sentais dans son discours qu'elle ne me lâcherait pas

de sitôt.

Assise sur le tabouret de la cuisine, j'avale les antidouleurs que Camélia m'a rapportés il y a quelques jours de l'hôpital. Je ne sais pas comment elle a mis la main dessus, mais je n'ai posé aucune question, l'envie de faire taire la douleur étant plus forte. J'observe quelques instants 899, toujours endormie en plein milieu de mon lit. La voir si paisible me procure un bonheur soudain que je ne pensais pas retrouver avant plusieurs semaines.

On cogne à la porte. Avant même que je ne m'approche de l'entrée, j'entends Camélia annoncer sa présence depuis le couloir. J'ouvre alors la porte avec confiance et la découvre tout sourire sur le palier, une pizza entre les mains.

— 900 ! Comment tu vas aujourd'hui ?

— Bien. Je vais bien ! Et toi ?

— Ça va, répond-elle calmement.

— Toujours aucune nouvelle ?

— Désolée, 900. Aucune nouvelle d'Ugo.

Je ne peux m'empêcher d'être déçue, comme tous les jours.

— J'ai apporté de quoi déjeuner, me dit-elle en ignorant mon regard inquiet. Je vais réveiller 899, je te laisse déposer la pizza dans la cuisine.

— Pas de soucis ! Commencez sans moi, j'ai besoin d'une douche.

Une fois la pizza sur le comptoir du bar, je me dirige vers la salle de bains, encore grimaçante de mes douleurs au flanc. Je m'inspecte quelques secondes devant le miroir et constate que presque tous les bleus de mon visage se sont estompés. Seul celui de mon œil droit garde une couleur violacée peu flatteuse. Je me glisse sous le jet chaud de la douche et me laisse aller quelques minutes à mes pleurs. Mes larmes se mêlent à cette pluie brûlante et j'ai la sensation d'être autorisée à y déverser ma frustration, ma faiblesse, mon chagrin.

Très vite, je sors et m'habille, jetant un dernier coup d'œil à mon reflet. Lorsque j'atteins le salon, 899 et Camélia sont déjà attablées, mon amie portant encore les marques de l'oreiller sur son visage angélique. Je me dirige vers la cuisine et me sers un verre d'eau.

— Mes chers enfants…

Je me retourne, le cœur battant, vers l'écran de télévision où je reconnais immédiatement M. Carter dans un costume gris.

— Il est 10 heures. Ce week-end, cela fera trois mois que votre insertion aura débuté. Le conseil et moi-même avons donc organisé un bal en votre honneur. Nous comptons sur la présence de toutes les générations et bien entendu, les boutiques sont à votre disposition pour que vous puissiez être les plus élégants possible. Je reviendrai vers vous la semaine prochaine pour vous indiquer l'heure de vos convocations à l'hôpital pour vos traitements mensuels. Je vous souhaite à tous une excellente journée.

Un bal ? Sérieusement ? La ville est à feu et à sang et ils organisent un bal ?!

Je soupire avant de descendre mon verre d'eau d'un trait.

— Ce bal s'annonce des plus excitants, s'amuse Camélia avec une décontraction que je ne comprendrai jamais.

— Dis-moi, 900 ? Ça te dérange si je passe la soirée chez Camélia ?

Un moment, je me demande ce qui lui passe par la tête à vouloir quitter la résidence, mais je me ravise très vite. Après tout, Camélia s'est montrée loyale et étonnamment pleine d'attentions depuis ma convalescence, alors j'ai confiance. Même si ça m'arrache le cœur de le dire, j'ai une confiance aveugle en Camélia.

— Bien sûr ! Tu n'as pas besoin de mon autorisation, 899 ! Je vais bien, ne t'en fais pas. Une soirée seule ne me fera pas de mal.

— Merci, murmure-t-elle soulagée.

Je comprends alors qu'elle a besoin de souffler loin d'ici. J'ai l'impression, à cet instant, d'être un poids pour elle. Entre mes cauchemars et mon humeur des plus désagréables, je prends conscience du calvaire qu'elle a enduré à mes côtés durant ces quelques jours. Je me sens tout à coup coupable. Coupable de rester là à ne rien faire, à me morfondre, fragile et sans défense, alors que je devrais reprendre ma vie là où elle s'était arrêtée. Je dois avancer, il le faut.

Après avoir à peine goûté au repas, Camélia et 899 quittent l'appartement et je ressens pour la première fois cette solitude que je redoutais tant. Un silence pesant règne au cœur de mon studio alors je décide de continuer mon livre sur l'histoire merveilleuse de Rose, la jeune fille au nom de fleur, aux parents aimants et à la vie sans nuages.

Chapitre 21

Quand j'abandonne mon roman, il est tout juste 21 heures et le soleil est déjà couché depuis plusieurs heures. Je me lève pour me servir un verre d'eau lorsqu'un fracas se fait entendre contre la porte de mon appartement. Tremblante, je m'approche discrètement de l'entrée, espérant découvrir ce qui se passe dans le couloir. C'est alors qu'on toque à la porte.

Et si c'était Damien ? Ou ses hommes ? Je manque de m'écrouler et inspire profondément.

Je dois avancer. Je dois avancer. Je dois avancer. Surmonter ma peur. Il le faut. Il faut que j'avance.

Sans réfléchir davantage, de peur de changer d'avis, j'ouvre la porte. Je ne peux m'empêcher d'émettre un cri de surprise, mélange de soulagement et d'inquiétude. Devant moi se tient Ugo, l'arcade en sang, les jointures de ses mains salement amochées.

Aucune parole ne daigne sortir. Je reste là, face à lui, estomaquée.

— Je peux entrer ? demande-t-il d'une voix douce, mais pressante.

— Bien… Bien sûr, entre, je bégaye.

Je m'écarte de la porte pour le laisser passer et la referme avec maladresse, les doigts tremblants.

— Tu saignes.

— Ce n'est rien, murmure-t-il tout en m'observant de la tête aux pieds. Ça s'est presque arrêté.

Son regard me toise de nouveau et je le vois grimacer à la vue des cicatrices que je porte dans mon cou. Ses yeux deviennent immédiatement plus sombres, orageux.

— Qu'est-ce qu'ils t'ont fait ? grince-t-il, les poings serrés contre les poches de son jean.

— Rien, Ugo, rien de grave.

Il sait bien que je mens. Il porte sa main vers mes cheveux et je recule.

— Laisse-moi voir, murmure-t-il en s'approchant de moi.

Mon dos est à présent collé contre la porte et je n'ai aucune

échappatoire. Alors je reste là à le regarder m'observer, lever son bras avec une lenteur effrayante. De sa main, il écarte les quelques mèches de cheveux qui camouflent le symbole marqué au fer rouge. Lorsqu'il s'approche encore pour observer la cicatrice de plus près, il n'est qu'à quelques centimètres de mon visage. Son parfum me rappelle la première fois où il est venu chez moi, où sa proximité était telle que j'avais pu sentir son odeur derrière moi. Mon cœur s'emballe lorsqu'il effleure ma peau meurtrie avec douceur.

— Je suis tellement désolé, souffle-t-il, le regard perdu dans sa culpabilité.

— Ce n'est pas ta faute.

— J'aurais dû vous empêcher de prendre ce putain de car.

— Ugo, arrête.

Il se reprend et s'éloigne de moi pour rejoindre la cuisine. Aussitôt, je ressens un vide désagréable, alors je le suis. J'ai besoin de l'avoir près de moi. Ces derniers jours passés à m'inquiéter pour lui, pour sa vie, étaient insoutenables. Je l'observe et comme d'habitude il se saisit d'une bière. Son T-shirt gris est légèrement déchiré à quelques endroits et je peux voir sa peau griffée au-dessous. Il s'adosse contre l'évier tout en sirotant sa bière, passe une main dans ses cheveux avant de me regarder de nouveau. C'est la première fois que je me fais cette réflexion, ou du moins que je m'y autorise, mais cet homme est tout simplement magnifique. Sa présence me fait un bien fou, plus que je n'aurais pu l'imaginer ces derniers jours. Alors sans réfléchir, même si je le connais à peine, je m'approche de lui, contourne le bar, me plante devant sa silhouette immense puis me blottis dans ses bras, collant ma joue contre son torse.

Un instant, il reste immobile, les battements de son cœur s'intensifiant de façon perceptible, puis il me rend mon étreinte, resserrant ses bras autour de mes épaules.

Oh… Ugo.

Nous restons ainsi durant plusieurs minutes et malgré la chaleur de son corps, je ne peux m'empêcher de trembler. De soulagement ?

— Tu as froid ? s'inquiète-t-il d'une voix calme.

— Non.

Il ne dit rien de plus et ne relâche pas son étreinte qui me fait tant de bien.

— Reste ici cette nuit, je murmure.

— Si tu veux, je dormirai sur le canapé.

— Merci.

Je m'éloigne de ses bras, sa peau brûlante créant un manque instantané à mon corps las.

— Tu peux prendre une douche, je t'attends ici, lui dis-je en observant sa mine épuisée et ses blessures.

Sans un mot, il s'éclipse.

Je profite de son absence pour enfiler mon pyjama et m'installe sur mon lit, en tailleur. Les sentiments que j'éprouve me sont étrangers. J'ai l'impression d'avoir besoin de lui comme jamais je n'ai eu besoin de personne auparavant. Sa présence m'apaise, me soulage, me fait du bien. Je veux qu'il reste près de moi, j'ai besoin de son contact. Je ne veux plus qu'il parte.

Quelques minutes plus tard, le jet de la douche se coupe et je l'entends s'agiter dans la salle de bains. Lorsqu'il en sort, je l'observe, rougissante. Certes, il est totalement vêtu, mais la vision de son visage encore humide et de ses cheveux mouillés me crée un pincement nerveux.

Je détourne le visage, mais je sens son sourire sur moi.

— Où étais-tu, Ugo ?

Il passe la main dans ses cheveux et quelques gouttes d'eau lui tombent sur le visage : l'une d'elles se loge au creux de ses lèvres dont je ne peux détacher mon regard.

Il me rejoint et s'installe sur le coin du lit.

— J'ai contacté le conseil et j'ai passé la semaine dans l'un de leurs quartiers généraux. Je leur ai expliqué la situation.

Contrarié, il fronce les sourcils un instant avant de poursuivre.

— On est seuls, 900. Ils considèrent que cet incident ne les concerne pas. Ils n'interviendront pas pour le moment. Ils préfèrent attendre. Ils vont se réunir de nouveau d'ici quelques jours et je connaîtrai leur décision.

Cette information ne m'étonne pas. Je me sens totalement impuissante, alarmée, révoltée, mais je ne suis pas surprise. Avec les attaques répétées, les blessés arrivant en masse à l'hôpital, ils doivent être au courant depuis longtemps. S'ils avaient dû intervenir, ils l'auraient déjà fait. Et même si j'ai l'infime espoir que les choses s'arrangent grâce au conseil, je sais au plus profond de moi que les problèmes de cette ville, nous devrons les gérer seuls. Ugo semble

garder une once d'optimisme, moi je n'y crois pas. Je ne crois pas en eux.

— Ils ne font que commencer, Ugo. Les hommes de Damien sont déterminés.

— Je sais. Il soupire, la colère obscurcissant ses yeux azur.

— Ils sont de plus en plus nombreux.

— Je le sais, 900. On va trouver une solution. Je vais trouver une solution.

Il s'approche légèrement et pose une main sur la mienne.

— Ou étais-tu ce soir ? je lui demande en observant son arcade encore ouverte.

— Chez l'un des hommes de Damien. J'étais en colère et je voulais savoir qui nous avait vendus.

— Et alors ? Il a parlé ?

Bizarrement, je ne cherche pas à savoir s'il lui a fait du mal, si l'homme tient encore sur ses deux jambes. Ce qui m'importe c'est qu'Ugo aille bien et à première vue, oui, il va bien. Du moins, autant que possible.

— Ce sont tes amis.

— Mes amis ?

— 408 et 409.

Mes yeux s'écarquillent et il retire sa main pour se rapprocher plus encore de moi. Il est à présent en travers de mon lit, la tête posée contre son poing, son torse frôlant mes genoux à chacune de ses inspirations.

— Les hommes de Damien les ont interceptés avant qu'ils n'arrivent chez eux. Sous la menace, ils ont parlé et indiqué où nous étions.

Ce n'était donc pas leur faute. Un soupir de soulagement traverse mes lèvres.

— Ne leur en veux pas. Les hommes de Damien feraient parler n'importe qui. Ils sont armés.

— Je ne leur en veux pas.

Il se redresse et me caresse la joue du dos de sa main. J'enfouis ma tête plus profondément dans sa paume, espérant imprimer cette sensation à jamais.

— Va dormir, je reste ici. Si tu as besoin, réveille-moi.

Il se dirige jusqu'au canapé et je me lève alors pour lui apporter une couverture. J'éteins la lumière et me glisse sous les draps. Je ressens sa présence avec force et je peine à m'endormir. J'aurais voulu qu'il me rejoigne, car je sais que pour une fois les cauchemars auraient quitté mes songes. Mais jamais je n'aurais osé une telle demande. Malgré ses quelques attentions, Ugo est quelqu'un de distant, de très solitaire, et je ne veux pas me risquer à l'éloigner davantage.

Je ferme alors les yeux et me laisse bercer par le rythme de sa respiration.

Chapitre 22

Je me lève en sursaut, les mains moites, le front perlant de sueur. Je jette un œil vers le canapé, il est vide. Ugo est parti.

J'avais rêvé ? Il était bien là hier soir ?

Je me prends la tête entre les mains, essuie mon visage humide et me lève, paniquée. Au même moment, la porte de la salle de bains s'ouvre et je le vois.

— Salut toi.

— Bonjour, je souffle, soulagée. Tu t'en vas ?

— Oui, je dois y aller. Il faut que je retrouve Camélia et les jumeaux, ils doivent être inquiets.

Je le comprends. Même si Camélia fait bonne figure devant moi depuis plusieurs jours, je sais qu'elle pense constamment à Ugo, qu'elle le cherche.

— Tu reviendras ? je demande, penaude.

J'ai l'impression d'être une enfant, mais j'ose tout de même cette question. Ses traits sont doux, quoique remplis de culpabilité, et je crains de ne pas apprécier sa réponse.

Lorsqu'il s'approche de moi, hésitant, je comprends.

— Je ne pense pas. Écoute, 900, il vaut mieux ne pas les provoquer pour le moment. Du moins jusqu'à ce que je trouve une solution, jusqu'à ce que j'essaye de convaincre certains membres du conseil. Tu ne vois pas tout ce qui se passe au-dehors et je ne veux pas t'inquiéter davantage, mais Damien n'en fait qu'à sa tête. Il a déjà envoyé plusieurs membres de ta génération à l'hôpital et même des membres de la nôtre. Les générations commencent à se déchirer. Je ne veux pas t'attirer d'ennuis.

J'aimerais le retenir, prendre le risque de rester auprès de lui, mais je sais qu'il a raison. Il n'est pas prudent que quelqu'un le voie passer la porte de notre résidence, pas prudent qu'il me fréquente après ce qu'on a vécu dans la forêt.

Étonnement, cet éloignement forcé, imposé, me donne des forces, me donne l'envie de me battre, d'en finir. Quand je regarde Ugo, je l'envie. J'envie son courage, sa détermination, son impulsivité même.

Il a cette rage qui gronde en lui et qui me fascine. Il y a quelques semaines, moi aussi j'étais cette jeune fille impassible, sans émotion, sans sentiment. À ce moment, je comprends les raisons qui ont poussé la régente à nous offrir cette éducation si stricte. En arrivant ici, j'ai balayé en l'espace de quelques heures tous les principes qui nous avaient été inculqués avec détermination. Par rébellion ? Pour tourner la page ?

Pourtant maintenant, je comprends les motivations de Martha. Elle voulait faire de nous des jeunes filles fortes, indépendantes, insensibles aux jugements, insensibles aux attaques, aux menaces, aux hostilités, insensibles à la trahison, insensibles tout simplement.

J'envie la liberté d'Ugo alors que je devrais envier la mienne. Quand il est libre de ses actes moi je suis libre de mes sentiments. Je sais comment les éteindre, j'ai appris à les étouffer. Au moins un temps.

Je repense alors à ces douze jours passés à me morfondre au cœur de mon appartement, à craindre de sortir, de peur de subir le même sort qui m'a été infligé. À ruminer les événements, à les rêver encore et encore, tremblante sous ma couette. Mais ce n'est pas moi. Je n'ai peut-être pas la capacité de combattre Damien de mes mains, mais j'ai la force de continuer à vivre sans me retourner, la force d'ignorer cette menace qui pèse derrière moi. Ils ont voulu faire de moi un objet, un robot, alors j'en serai un.

Un sourire se forme au coin de mes lèvres. Je n'ai plus peur.

— Alors, à bientôt, Ugo, je murmure.

Il m'observe, curieux. Je suppose qu'à cet instant il ne comprend pas la raison de ma reddition soudaine. Pourtant, il ne me pose aucune question, se contentant d'acquiescer. Je le laisse partir et observe son ombre traverser mon appartement et le quitter. Il ne se retourne pas et ferme la porte sans un regard vers moi.

Ma détermination ne me quitte pas de la matinée jusqu'à ce que je me prépare à sortir. Ça fait plusieurs jours que je n'ai pas vu 410 et pour la première fois je décide de lui rendre visite. Je sors de mon appartement, sereine, claque la porte et dévale les marches avec assurance. Je sais que je peux tomber sur des hommes de Damien, qu'ils pourraient me reconnaître, mais aujourd'hui je suis prête à encaisser. Je marche dans les rues presque désertes. Seuls quelques membres des deux générations sont de sortie. Comparé aux premiers jours de l'insertion, cette vision est déstabilisante. Je ressens d'ici cette tension, ce déchirement tout juste naissant. Pourtant, la journée, on ne risque rien. Les hommes de Damien sont plus préoccupés à dessaouler qu'à arpenter les rues de la ville à la recherche d'une quelconque

bagarre à se mettre sous le poing.

Après quelques minutes de marche, j'atteins sa résidence. À l'inverse de la nôtre, celle des garçons est d'un gris foncé presque noir et les immeubles semblent deux fois plus hauts. Je me rappelle qu'il m'avait précisé vivre dans le bâtiment 2. Je n'ai jamais visité son appartement et je ressens de l'excitation à l'idée de découvrir son univers. Une fois au dixième étage je repère très vite l'entrée portant son numéro.

Je frappe trois coups.

L'instant qui suit, il m'ouvre, la bouche entrouverte d'étonnement.

— 900 ? Mais qu'est-ce que tu fais là ?

— Je me suis dit qu'il était temps que je passe te voir, moi aussi.

Je le surprends à rougir quelques instants, il semble heureux de cette attention.

— Entre !

Je le remercie et passe la porte.

Son appartement est superbe, tout de blanc et d'inox. Il semble irréel tant il est lumineux.

— Tu as mangé ? il me demande tout en se dirigeant vers sa cuisine en acier. J'ai préparé un gratin de pommes de terre pour moi, mais il y en a assez pour deux.

— Non, et je dois t'avouer que cette odeur me donne particulièrement faim.

Il rit un instant et nous installe deux couverts avant de nous servir.

— Tu vas mieux ? me demande-t-il entre deux bouchées.

— Bien mieux, et toi ?

J'interromps ma bouchée, les yeux écarquillés, prenant conscience que depuis cette soirée-là je ne me suis pas souciée une seule seconde de son état. Lui aussi a encaissé de violents coups, lui aussi a dû se battre pour essayer de me sauver des mains de Damien. Seulement, je ne lui ai jamais posé cette question pourtant si simple. Mes sourcils se froncent, ma gorge s'assèche. Je suis pitoyable.

— Écoute, je poursuis. Je suis désolée. Ça n'a pas dû être facile pour toi. Tu nous avais pourtant prévenus.

Il arrête de manger à son tour, avalant sa dernière bouchée bruyamment.

— Ça va, 900. Ne t'en fais pas. Physiquement, je n'ai presque rien

eu, les jumeaux sont vite intervenus. Pour ce qui est du reste, je ne t'en veux pas. Pour tout te dire, j'ai beaucoup revu Simon ces derniers jours, parfois David, et vous aviez raison 899 et toi, ils ne sont pas ce qu'on pensait.

Je lui souris, ravie de sa réponse qui me déculpabilise un peu.

— Mes chers enfants…

La télévision de 410 s'allume sur M. Carter. Immédiatement, nous interrompons notre déjeuner pour nous lever et nous placer face à l'écran.

— Samedi aura lieu le bal, je souhaite que toutes les générations soient présentes, sans exception. Certains des membres du conseil et moi-même vous ferons honneur de notre présence. Ne nous décevez pas, soyez élégants et ponctuels. La soirée aura lieu dans la salle de réception de l'hôtel de ville et débutera à 19 heures. Passez un agréable mercredi.

L'écran devient noir et nous restons quelques instants à fixer nos reflets.

— Je ne le sens pas du tout, ce bal, murmure 410.

— Moi non plus. Et cette annonce vient de me couper l'appétit.

Je le regarde un instant avant de me diriger vers sa bibliothèque. J'effleure les quelques livres qui y sont rangés et m'arrête devant une carte, dessinée au crayon de papier et accrochée au mur. Elle est remplie de virages, d'indications, d'inscriptions, de repères.

— Qu'est-ce que c'est ? je demande, curieuse.

— Oh, c'est rien. Une vieille habitude de l'orphelinat.

Il semble tout à coup gêné et même si son malaise devrait m'en dissuader je le questionne davantage.

— C'est un plan ?

410 s'approche alors et du bout des doigts m'explique le contenu du dessin.

— Lorsqu'on a quitté l'orphelinat, j'étais totalement paniqué, souffle-t-il un brin honteux. Alors, lorsque je me suis installé dans le car, le jour du départ pour la réinsertion, j'ai noté tout le chemin qu'on a parcouru jusqu'à la ville.

— Tu veux dire que tu saurais comment retourner à l'orphelinat ?

— Oui, murmure-t-il.

Je suis abasourdie.

— Mais on n'y comprend rien, à cette carte ?! On a roulé plus de six heures, 410 !

— Si ! Regarde. Les deux premières heures, notre trajectoire n'a pas dévié d'un pouce et c'est lorsqu'on est passés devant cette vaste colline en forme de vague que la direction a totalement changé. On est partis à droite toute. Là, j'ai dessiné la colline sommairement, mais dans mon carnet j'ai ajouté d'autres points de repère comme un énorme chêne couché presque en travers de notre route.

Il s'arrête un instant.

— Continue, 410.

— Après, si tu regardes bien, nous avons suivi un sentier marqué au sol, il tourne dans plusieurs sens, mais c'est le seul chemin recouvert de pierres, le reste n'était que végétation. Nous l'avons emprunté et c'est seulement au bout d'environ deux heures que nous l'avons quitté pour poursuivre à travers champs. Là aussi, quand nous avons dévié j'ai noté des repères et ainsi de suite jusqu'à la ville.

Je reste bouche bée. Je comprends tout à coup l'intégralité de la carte, du moins son organisation, sa logique.

— Tu te moques, c'est ça ? il rit.

— Non, non bien sûr que non. C'est étonnant, c'est tout.

— Bon ! Assez parlé de ça ! Pour le bal ? Tu viens avec moi ?

Lors du précédent message de M. Carter, durant ma convalescence, il avait mentionné le fait de venir accompagné d'un cavalier ou une cavalière. Camélia avait ri longtemps en nous racontant à 899 et moi-même, le but de ces soirées. Venir accompagné, selon elle, sous-entendait s'intéresser à son partenaire. Mon amie et moi n'avions pas pu nous empêcher de rire jaune à notre tour, trouvant cette tradition plutôt idiote. Heureusement, elle exagérait et nous avait ensuite expliqué avec plus de finesse que le but consistait à inviter une personne pour qui nous avions de l'attachement.

Alors quand 410 me le propose, je ne peux m'empêcher de repenser à ses propos.

J'espère qu'il n'attend pas plus qu'une soirée entre bons copains et sans attendre je le lui demande.

— Entre amis ?

— Entre amis.

Sur le chemin du retour, les rues sont toujours aussi calmes et désertes. Le soleil se couche d'ici quelques minutes, alors je devine que la plupart des membres de ma génération sont déjà cloîtrés chez eux. Une fois en haut des marches de ma résidence, je m'arrête, surprise.

Devant ma porte, un paquet est déposé.

Je m'avance lentement et l'attrape d'une main avant de déposer mon doigt sur le boîtier de l'entrée. Une fois la porte ouverte, je m'installe directement sur mon lit, curieuse. Sans prendre la peine de réfléchir, je défais le ruban qui entoure le carton et une fois le dessus déballé, je découvre une enveloppe.

J'en sors la lettre et la lis sans attendre.

« Chère 900,

Il y a quelques semaines, je vous ai confié une mission. Malheureusement, c'est un échec. Pour vous rattraper, je vous en propose une nouvelle qui est beaucoup plus importante à mes yeux et le soir du bal me semble être le moment idéal pour vous. À l'intérieur de l'enveloppe, vous trouverez une carte magnétique et un plan vous permettant d'accéder à une cave. Le soir du bal, les membres du conseil donneront un discours, c'est à ce moment précis que vous devez quitter la soirée dans la plus grande discrétion. Vous vous dirigerez vers la laverie de la 4e rue. Au fond du local, il y a une porte, la carte magnétique vous permettra d'entrer et d'accéder à la cave. Suivez les instructions au dos du plan, j'y ai indiqué le chemin à suivre ainsi que l'objet que je souhaite vous voir récupérer.

Exceptionnellement, je vous appellerai plus tard dans la soirée pour m'assurer que tout s'est passé sans encombre. Si c'est le cas, il se pourrait que je n'aie plus besoin de vos services.

J'ai souhaité vous faire un cadeau pour vous remercier de tous vos efforts même s'ils n'ont pas été fructueux.

Je vous laisse le découvrir si ce n'est pas déjà fait.

En espérant que vous appréciiez le bal.

Martha »

Les mains encore tremblantes, je tiens la feuille entre mes doigts relisant inlassablement les quelques mots de la régente. Je ne saurais l'expliquer, mais même dans son écriture je ressens son mépris, son orgueil, sa suffisance. J'aimerais brûler cette lettre et l'effacer de ma mémoire. Même à des centaines de kilomètres, elle détient un pouvoir sur moi, elle me contrôle. Pourtant je me ravise, relis en boucle ses

phrases, et une seule résonne dans mes pensées comme une lueur d'espoir. Un espoir maudit, dissimulé derrière des couches d'obscurité, de risques, mais un espoir tout de même. Celui de ne plus jamais avoir affaire à elle.

Si c'est le cas, il se pourrait que je n'aie plus besoin de vos services…

Elle n'aurait plus besoin de moi. Je vais donc me mettre en danger, une dernière fois.

Je défais le papier de soie qui recouvre le fond du carton et laisse échapper un cri de surprise.

Une robe.

Une splendide robe bleu nuit est délicatement pliée, resplendissante de subtils tons irisés. Je la sors de son emballage, bouche bée, légèrement agacée à l'idée qu'elle vienne de cette horrible femme, mais ébahie malgré moi. Lorsque je la découvre entièrement, je sens mes joues s'échauffer. Je rougis en m'imaginant déjà la porter, car jamais je n'avais eu de vêtements si féminins, si élégants. D'une matière douce et soyeuse, son dos jusqu'aux bretelles est fait d'une dentelle finement travaillée. Seulement, cette robe n'est qu'illusion et me fait perdre soudain mon sourire. Ce n'est qu'un costume pour parfaire mon imposture. Un déguisement de plus pour tenir le rôle que j'ai toujours dû jouer.

Je relâche aussitôt la robe, la fourrant sans ménagement dans le carton que je glisse sous mon lit.

J'ai besoin de Rose, besoin de m'évader. Besoin d'oublier l'espace de quelques heures le poids qui pèse sur mes épaules et qui pèsera bientôt sur celles de toute notre génération. Alors je me glisse sous la couette, le seul lieu où je me sente bien, dans ma bulle. Le seul endroit où j'ai toujours été à ma place. Je m'empare de mon roman et caresse de mes doigts les douces pages de cette vie parfaite dont je rêve chaque nuit.

Chapitre 23

Ce soir a lieu le bal.

Dans la salle de bains depuis maintenant quarante-cinq minutes, je peine à me préparer. Non pas que la tâche soit difficile, mais un mauvais pressentiment m'habite, alors je traîne plus que d'usage, espérant repousser au maximum cet instant inéluctable.

— 900 ? Tu as terminé ? Camélia va arriver !

899 s'impatiente dans le salon. Déjà prête depuis plusieurs heures dans sa longue robe rouge, elle se languit de cette soirée avec une innocence et un optimisme sans faille. Comment ne peut-elle pas ressentir ce que moi je ressens ? Ce bal n'a rien de festif. Entre mon escapade forcée, les hommes de Damien et ces lâches venant du conseil, rien ne porte à croire que la soirée se déroulera sous le signe de la paix.

— Donne-moi encore cinq minutes, je souffle.

Tout juste maquillée, je m'observe une dernière fois, passant mes doigts dans ma longue chevelure brune.

Il est temps que je mette la robe. Sa robe.

Je l'enfile sans même accorder un regard au reflet qui me fait face. Machinalement, je m'y glisse, remontant délicatement la fermeture le long de ma hanche. Mes escarpins noirs enfin aux pieds, je lisse les quelques voiles de mon jupon et sors de la salle de bains, un sourire forcé sur mes lèvres tremblantes.

— Oh ! 900, tu es splendide !

899 me détaille de la tête aux pieds, les yeux écarquillés de surprise. Si elle avait su la provenance de cette robe, elle n'aurait jamais eu cette réaction-là. Je ne lui ai rien dit de cet ultimatum auquel je dois me soumettre. Elle prend bien trop à cœur cette mission et je crains qu'elle ne veuille m'accompagner ce soir, que malgré mes protestations elle ne me laisse pas agir comme je l'entends. Ce soir, je dois être seule.

— C'est toi qui es magnifique, je lui réplique avec un petit rire sincère.

Quelques minutes plus tard, Camélia arrive, suivie de 410. Fidèle à elle-même, elle porte un tailleur pantalon noir. J'aurais ri de la voir

arriver en robe. Quant à 410, les joues légèrement rosées, il s'approche de moi, vêtu d'une chemise bleu clair et d'un pantalon à pinces noir. Il est très élégant et cette tenue lui va à merveille. Il me tend son bras et j'y glisse le mien.

— On y va ? murmure-t-il à mon oreille.

— ON Y VA ! clame Camélia, pleine d'entrain.

Devant l'hôtel de ville, je ressens un pincement au cœur. Dans mes mains, je presse un peu plus fort la petite pochette en soie dans laquelle j'ai glissé un peu plus tôt le plan et la carte magnétique. J'inspire profondément et pénètre dans les lieux, le bras toujours fermement accroché à celui de 410. De l'intérieur, une musique presque imperceptible se fait entendre, douce et mélodieuse, de celles que j'ai entendues durant toute mon adolescence. Plusieurs instruments se mélangent en une harmonie parfaite. Nous suivons silencieusement cette symphonie, qui, quelques minutes plus tard, après la traversée de nombreux couloirs sans fin, nous guide directement vers la grande salle de réception.

Magnifique, spectaculaire, je reste sans voix, tant par ses dimensions — qui de l'extérieur ne laissaient aucunement présager un aussi vaste espace — que par sa splendeur. De longs rideaux de velours noir recouvrent l'intégralité des murs. Au plafond sont suspendus d'immenses lustres de la même couleur, éclairés de bougies. Quant au sol, vitré, il est illuminé par dessous par une lumière bleu ciel enivrante. Ce lieu a quelque chose de féerique, d'irréel. D'où je suis, je n'en vois pas le bout.

Nous foulons délicatement ce plancher de verre de peur de le briser et toujours muets de fascination, nous nous dirigeons vers le bar. D'un blanc étincelant, se prolongeant sur des dizaines et des dizaines de mètres, il est recouvert de centaines de coupes généreusement remplies d'un champagne au ton violet ainsi que d'un nombre incalculable de mets. Le nombre de personnes présentes est hallucinant. Quatre mille ? Cinq mille ? Plus encore ? Je ne saurais le dire.

Du regard, je parcours cette foule, à la recherche d'éventuelles menaces. Ni Damien, ni ses hommes, du moins les seuls auxquels j'ai pu être confrontée, ne semblent être de la partie. Un soupir de soulagement s'échappe de mes lèvres asséchées. Mais je sais que ce répit sera de courte durée.

— Du champagne ?

410 me tend une coupe et je n'hésite pas une seule seconde à la lui prendre des mains. Bien que l'alcool ne soit pas mon fort, je sais qu'il

a, malgré ses effets pervers, la vertu de m'apaiser, de me détendre et de m'offrir un peu plus de courage aussi. Alors je verse le liquide pétillant directement au fond de ma gorge avant d'attraper une seconde coupe.

— Tout va bien, 900 ? me demande mon ami, inquiet.

— À ton avis, je murmure, le regard toujours braqué sur nos générations.

— On assiste au discours et on quitte la réception dès que possible. Si ça peut te rassurer, j'ai entendu dire que les hommes de Damien s'éclataient ailleurs ce soir. Malgré l'insistance de M. Carter à recevoir tous les membres des générations au complet.

Je ne réponds pas. Même si je suis anxieuse à l'idée de recroiser son regard noir, animal, je le suis d'autant plus de devoir arpenter les rues, seule, de nuit, en quête d'un quelconque objet pour la régente. Quel objet d'ailleurs ? Je n'ai eu aucune précision sur le plan. Seule l'indication exacte de son emplacement y figure. Ma curiosité est piquée, mais elle n'est pas assez forte pour dissiper ma crainte.

Soudain, malgré la puissance des instruments s'échappant des enceintes, un silence pesant s'empare de l'assemblée. Tous les regards convergent vers une seule et même direction, l'entrée de la salle. Je détourne les yeux à mon tour et le choc est tel que j'en fais tomber mon verre à mes pieds. Pour la première fois depuis la réinsertion, la troisième génération se montre. Pas moins de trois cents individus vêtus de costumes pourpres arpentent la salle dans une unité et une synchronisation déconcertantes. Muets, le regard ancré dans le vide, ils nous font l'honneur de leur présence. Une présence pesante tant elle nous est étrangère. Ils n'arrêtent pas leur marche et à mon grand étonnement, les sans-gêne s'écartent pour leur laisser le passage. Sans dévier les yeux de leur trajectoire, ils traversent la piste durant de longues secondes jusqu'à atteindre le fond de l'infinie salle.

Personne n'ose leur adresser une parole, ni même les provoquer. La foule entière est subjuguée.

Petit à petit, des chuchotements s'éveillent, quelques rires parfois, et enfin les discussions reprennent. C'est comme si le temps venait de s'arrêter l'espace de quelques minutes et que la vie reprenait tout doucement son cours. Malgré tout, quelques regards furtifs ne peuvent résister à la tentation d'observer ces hommes en rouge et je partage leur curiosité. Moi-même, je m'autorise quelques coups d'œil en coin. Ils m'intriguent.

Pourquoi se montrent-ils ce soir seulement ?

Ils ne sont jamais là. Ni durant les discours ni lors des traitements mensuels à l'hôpital. La docteure Anand dit qu'ils n'ont pas l'obligation de s'intégrer et que des intervenants se déplacent chaque mois pour leur administrer leur vaccin. Ce soir cependant, leur présence était souhaitée.

Je jette un œil vers 899. Elle semble s'être rapidement remise de cette irruption inattendue et discute affectueusement avec Camélia. Je reprends une coupe de champagne, la précédente étant brisée à mes pieds. C'est au moment où je porte le liquide à mes lèvres qu'une odeur familière s'insinue au plus profond de mon être. Je n'ai pas besoin de me retourner, je sais qui se tient derrière moi, et d'autant plus lorsque je vois le regard de 410 se durcir.

J'ai une conscience totale de sa présence, quelques centimètres derrière moi, et je ne peux patienter davantage pour me retourner et lui faire face.

Ugo…

Il porte un costume noir cintré, épousant à la perfection sa carrure longiligne ainsi que ses muscles. Il passe une main dans ses cheveux noirs, légèrement ébouriffés sur le haut de son crâne, et m'observe, me détaille de haut en bas, une lueur dans son regard habituellement si sombre. Je baisse alors les yeux, le cœur battant, embarrassée devant cet examen trop appuyé, trop intrusif, intimidée face à cet homme planté devant moi avec une prestance déstabilisante. Il se penche un instant, frôlant mon épaule de son torse, pour saisir une coupe sur le buffet. Sa proximité me rappelle notre étreinte d'il y a quelques jours. Ce rapprochement irraisonné donc j'avais besoin à ce moment-là, ce contact inconscient, dangereux, que je n'aurais jamais dû provoquer.

Lorsque je l'observe boire avec délicatesse, je suis reconnaissante de sa décision. De sa décision de ne plus me voir, de nous éloigner l'un de l'autre. Face à cet homme solitaire et énigmatique, je comprends que je ne ferai jamais le poids. Nous ne sommes pas du même monde. Je ne suis qu'une jeune adulte tout juste libérée de ses mentors. Il est un homme sûr de lui, indépendant, au passé rempli d'ombres.

Il me dévisage, soucieux, comme s'il lisait dans mes pensées, comme s'il sondait mon âme. Cet homme met tous mes sens en éveil, il me rend plus forte et plus vulnérable à la fois. Cette sensation m'effraie autant qu'elle me rassure. Je m'écarte de quelques pas, espérant échapper à l'ivresse que provoquent en moi son parfum, ses effluves masculins. Son regard s'alourdit de nouveau puis d'un geste impulsif, il glisse sa main dans la mienne. Aussitôt, il m'entraîne jusqu'à la sortie, d'une poigne douce, bien que décidée, comme il a toujours eu

l'habitude de le faire. Et comme toujours, malgré ma raison qui me crie de résister, je me laisse embarquer. Je le suis, et passe le rideau noir qui fait barrière à la salle, ma main toujours ancrée dans la sienne. Nous marchons plusieurs secondes à travers les couloirs vides puis il s'arrête net.

Il s'approche lentement de moi, mon cœur battant à tout rompre dans ma poitrine. Je recule, plongée dans l'incompréhension la plus totale jusqu'à ce que le mur blanc percute mon dos, me faisant sursauter.

— Salut toi, chuchote-t-il, son souffle se mêlant à ma respiration saccadée.

Cette fois, je reste muette. Aucun mot ne sort.

Ses yeux plongent dans les miens, les pupilles dilatées, il tente de lire à travers moi de nouveau. Il essaye de me comprendre, de déchiffrer mes pensées les plus enfouies. Il s'avance encore, plus proche à chaque seconde. Mes mains tremblent au rythme de mes pulsations. Mes jambes sont prêtes à céder sous le poids de mes émotions. C'est alors que son visage se baisse vers le mien, échauffant mes joues de plus belle.

De sa main, il effleure ma pommette, descendant vers mon menton pour relever mon visage honteusement fixé au sol.

— Je ne peux plus, 900…

Et sans que je comprenne comment, ses lèvres s'écrasent contre les miennes. Tout à coup, c'est comme si mon cœur s'arrêtait de battre. Comme s'il effectuait une pause. Pour la première fois de ma vie, il se remplit d'une chaleur inconnue, étrange, comme se nourrissant enfin de ce qu'il désirait tant. Lorsqu'il reprend ses fonctions, c'est avec frénésie. Il tambourine de toutes ses forces contre ma poitrine, tordant mon ventre à chaque battement.

Ugo rompt le contact un instant, à quelques millimètres à peine de mes lèvres.

— Ça va ? il soupire, d'une voix rauque.

Le souffle coupé, je reste figée, acquiesçant maladroitement, puis il me sourit, et m'embrasse de nouveau. Un instant, je reste immobile, comme effrayée à l'idée de ne pas savoir répondre à cet élan. Mais mes craintes s'effacent aussitôt, car l'instant suivant, je lui rends son baiser avec un naturel enivrant. C'est comme si nos deux bouches étaient faites pour se trouver un jour. Pendant quelques secondes, je l'apprivoise avant de me l'approprier complètement. Partagée entre la stupeur et un bien-être indescriptible, je savoure mon premier baiser

avec un appétit timide, mais insatiable. Ses lèvres douces caressent les miennes avec une lenteur insoutenable. Leur goût est sucré, exquis, incomparable. Il s'approche davantage, nos deux corps fondus l'un à l'autre, ne laissant aucun espace entre nous.

Il s'arrête alors, me laissant contre le mur, suffocante, les joues brûlantes et le corps tremblant. J'ai l'impression que d'une simple brise, d'un simple souffle, je pourrais m'écrouler sur ce sol luisant. Son regard est sombre, plongé droit sur ma bouche, tandis que la sienne, encore humide, rougie par notre échange s'étire en un léger sourire.

Il recule alors avant de me tendre la main.

— Désolé, murmure-t-il d'une voix rauque. Je sais que je t'ai dit qu'il fallait qu'on prenne nos distances, mais… C'était plus fort que moi.

Je suis incapable de répondre. La bouche entrouverte, je tente de retrouver ma respiration. De nouveau, il sourit avant de glisser une main dans mes cheveux.

— Retournons à la soirée, souffle-t-il, tout en me tendant sa paume.

Je la lui attrape, totalement muette, à mille lieues d'ici. Sous le choc, je le suis, mes membres désarticulés peinant à suivre le rythme. Il regagne la salle de réception et je reprends mes esprits seulement une fois arrivée au point de départ, en face du banquet, 410, 899 et Camélia, toujours à discuter autour d'une coupe de champagne.

Aucun ne nous remarque. Peut-être 410, qui a légèrement détourné le regard dans ma direction, je crois, mais tout est flou. Trop flou pour que je comprenne. Heureusement, la musique soudainement coupée me fait reprendre vie. Je me réveille et c'est pour une tout autre raison cette fois que mon cœur se remet à s'affoler.

M. Carter se tient au fond. Plusieurs écrans que je remarque tout juste projettent son image à divers points de la salle. Mes amis se rapprochent de la foule, Ugo y compris, et il a revêtu son masque impassible d'homme froid et intouchable. Son rôle d'aîné. Je fais mine d'avancer à mon tour, mais j'ai conscience que d'ici quelques secondes je devrai m'échapper. Ma pochette toujours au creux de ma main gauche est maintenant greffée à celle-ci tant j'ai peur de la perdre. Je glisse mes doigts à l'intérieur, vérifiant à tâtons que tout y est. Je sens les contours du badge, le papier froissé du plan, et plus loin… le métal froid, pointu à son extrémité. Un frisson parcourt mon échine à l'idée que je puisse utiliser ce couteau. En préparant mes affaires plus tôt, j'avais ressenti le besoin d'amener cette lame avec moi. Malgré toutes les raisons absurdes qui avaient traversé mon esprit à ce moment-là, je me sens tout à coup plus en danger avec. C'est comme si cette arme

confirmait le caractère périlleux des heures à suivre.

— Mes chers enfants…

C'est l'heure. J'observe un instant mes amis, captivés par ce début de discours des plus ennuyeux. Je m'éloigne alors, lentement, sans bruit jusqu'à la sortie, priant pour que personne ne remarque ma fuite.

Chapitre 24

Une fois le rideau noir franchi, je retire mes chaussures, les empoigne d'une main et me précipite aussi vite que je le peux vers la rue. Les couloirs étincelants de l'hôtel de ville défilent à une allure folle. Poussée par l'adrénaline, je remonte les couloirs interminables, habitée par une détermination sans faille. Une fois que je suis dehors, l'air étonnamment frais de cette nuit automnale me redonne les ressources nécessaires pour parcourir les dernières centaines de mètres qui restent. Je sais où se situe la laverie, alors je ne m'arrête pas. Je cours sans me retourner, mes pieds butant contre chaque irrégularité du bitume.

Essoufflée, la vue brouillée par le vent, je repère enfin l'enseigne clignotante. Cette fois, je m'autorise à regarder en arrière pour m'assurer que personne ne me suit. Je pénètre alors dans la boutique toute vitrée, ouverte de jour comme de nuit. La laverie est calme, seul mon souffle résonne dans la pièce vide. Au fond, je remarque une porte en acier, épaisse comme celle d'un coffre-fort. Je m'empare de la carte magnétique et m'approche de la porte. J'observe un instant cette large entrée gardée tel un bunker et repère une fente de la taille du badge. Soucieuse, je regarde une dernière fois derrière moi avant d'insérer la carte. Un léger cliquetis suivi d'une dizaine d'autres me fait comprendre que l'opération a marché : la porte se déverrouille petit à petit.

Lorsque le silence revient, je dépose mes talons sur le seuil et actionne la poignée d'une main moite et hésitante. Le grincement me fait sursauter et je pénètre dans les lieux. Le couloir est sombre, glacial. Quelques spots clignotants au plafond m'ouvrent la voie. La plupart ne fonctionnent plus, soit brisés soit privés d'ampoule. Et c'est lorsque je commence tout juste à m'accommoder à l'obscurité que la lourde porte se referme derrière moi. Un nouveau frisson me traverse.

Courage, 900, tu peux le faire.

Sur la pointe des pieds, je continue de longer les murs de briques froids et humides et sors enfin le plan. Dans cette semi-pénombre, il m'est difficile de déchiffrer correctement les indications, alors je continue lentement, suivant l'allée étroite. Au bout de quelques minutes, je descends un escalier de marches en pierre irrégulières. Je m'enfonce vers l'inconnu et c'est à cet instant que je remarque à quel point mes mains tremblent et ma respiration est haletante. Je m'arrête

quelques secondes. Le silence m'étouffe. L'atmosphère me paralyse. J'appréhende ce que je vais trouver au bout.

Allez, 900, c'est ta dernière mission.

Inspire… Expire… Fais comme si tu avais un décompte. Tu as trente secondes pour descendre ces fichues marches. Allez…

J'inspire profondément et d'un pas plus déterminé je me lance. Je dévale l'escalier marche après marche, le cœur battant à tout rompre.

1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8…

Il semble sans fin. J'ai comme l'impression d'avoir parcouru plus de trois cents mètres, m'enfonçant dans les tréfonds de la terre, quand enfin, j'arrive devant la pièce encadrée en rouge sur le plan par la régente. Je ne réfléchis plus : avec nervosité j'actionne le loquet et la porte s'ouvre automatiquement. Une petite cordelette chatouille mon front luisant de sueur, alors je tire dessus, espérant actionner la lumière. Soudain, d'innombrables appliques s'allument en même temps, faisant apparaître des dizaines d'armoires poussiéreuses. Toutes, sauf une. Une seule est manifestement très souvent visitée. Elle est en bois massif, ciré, éclatant. Le meuble est comme neuf et les livres et autres cartons qui y sont rangés sont tout aussi propres et en parfait état.

C'est ici que se trouve l'objet qu'elle désire, je n'en ai aucun doute.

Je consulte de nouveau le plan et déchiffre les quelques lignes au bas de la page.

« Sixième élément en partant de la droite, étagère du milieu. »

Je caresse les différents objets en prenant bien soin de les compter plusieurs fois pour ne pas faire d'erreurs.

Au sixième, je tombe sur un livre brun. Elle voulait que je récupère un livre ?

Mon pouls s'accélère.

La régente me met en danger pour un putain de livre ?

Je l'attrape rageusement et l'ouvre sans attendre.

Mon souffle se coupe.

Je reconnais la photo d'une pensionnaire de mon orphelinat. Une photo d'elle, plus jeune, à quatorze ans, peut-être quinze.

Mais qu'est-ce que ça signifie ?

J'avance dans le registre et tombe sur une nouvelle photo, un

garçon cette fois-ci de peut-être quatorze ans lui aussi. Je fais défiler les pages une à une et un cri de stupeur m'échappe lorsque je reconnais 899. Des larmes coulent le long de mes joues. Son visage est magnifique, innocent. Elle doit avoir quinze ans à peine. Je la reconnais aussitôt, pourtant, son visage est difficilement identifiable.

Plus bas sur la page, je déchiffre quelques annotations.

899 : Mary Brenson. Chicago, juin 2028.

Bon sang, mais qu'est-ce que ça veut dire ?

Sur la page de gauche, je reconnais 898, et je comprends alors que je suis la suivante. Je tourne la feuille et avant même que mes yeux ne se posent sur mon portrait, la lumière s'éteint et je lâche le registre.

L'obscurité est totale.

La sortie ? Où est la sortie ?

Je m'affole et me recroqueville dans un coin. Je tremble de tout mon corps.

Est-ce que quelqu'un m'a suivie ? Y a-t-il quelqu'un d'autre ici ?

Sans réfléchir, j'abandonne ma pochette, glisse le badge et le plan dans mon décolleté et attrape le couteau de ma main libre. Il est hors de question que je me retrouve coincée ici.

— 900 ?

— Merde ! UGO ? C'est toi ? Tu m'as suivie ?

Je me sens piégée, en colère, mais aussi sincèrement soulagée.

— Qu'est-ce que tu fais ici ?

Qu'est-ce que je fais ici ? Je suis ici pour récupérer un livre pour une femme ignoble qui m'utilise comme un objet depuis des semaines ! Qui m'a obligée à me rapprocher de toi, de vous tous ! Qui m'a menacée si je n'exécutais pas ses ordres ! Je suis ici parce que je suis désespérée ! Pourquoi désespérée ? Parce que cette réinsertion tourne au drame ! Que je veux m'enfuir, partir loin d'ici ! Désespérée parce que je n'ai personne ! Il n'y a personne à qui je peux faire confiance ! Le conseil nous abandonne, la régente nous abandonne. Je viens de lire des informations incompréhensibles ! Je ne sais pas ce que je FAIS ICI !

— Je, je t'expliquerai, mais d'abord je dois retrouver…

— On n'a pas le temps, 900 ! Il faut partir ! J'ai entendu des pas.

Je ne l'écoute plus et tâtonne le sol à l'aveugle à la recherche de ce registre. À la recherche de ces informations insensées.

— Il faut partir, me dit-il à nouveau.

— Non, attends !

— 900 ! On doit y aller !

Sa voix est soudainement plus proche et la chaleur de son ton m'apaise, me fait ravaler les sanglots naissants qui ne demandaient qu'à sortir. Cette fois, c'est à mon tour d'entendre du bruit. Je comprends que je n'ai pas le choix, je dois l'écouter.

— Suis-moi.

Je sens sa main agripper mon avant-bras et je prie pour qu'il ne remarque pas la lame au creux de ma paume. Je ne réfléchis plus. Durant de longues minutes, je le suis dans un silence pesant. Les minutes se transforment en des heures et malgré la lumière tamisée de certains couloirs, Ugo ne m'adresse aucun regard. Il ne se retourne à aucun moment.

Je reconnais le chemin, nous arrivons à l'escalier qui mène à la laverie. Son contact est de plus en plus froid à mesure que nous regagnons la ville et quelques secondes plus tard nous nous trouvons devant la porte en acier dans laquelle j'avais inséré la carte plusieurs heures auparavant.

— Je ne sais pas comment l'ouvrir. Alors, donne-moi la clef. Je sais que tu en as une.

Son ton est sans appel. Il est rempli de colère, de déception.

Sans adresser une seule parole, je lui tends le badge et le regarde l'insérer avec assurance avant d'ouvrir la porte.

— Comme on se retrouve…

Cette voix…

Non ! Pas lui…

— Damien…

Ugo m'agrippe plus fermement, là où sa main ne m'a pas lâchée une seule seconde depuis notre ascension. Vu la pression de ses doigts, il doit sentir chaque pulsation de mon cœur.

Encore sur le seuil, la lumière aveuglante de la laverie m'offre le répit de ne pas voir ce regard effroyable.

— Tu peux me dire ce que tu fais là, ma jolie ?

Paralysée, je ne bouge pas. Ugo se tient toujours devant moi tel un

bouclier infranchissable. Imperturbable, il fait face à Damien avec un sang-froid impressionnant.

— Vous êtes muets ? En tout cas, j'ai bien fait de te faire suivre, Ugo. Je savais que tu cachais d'intéressants secrets. Comme cette… cave ?

— Tu sais, Damien, je t'ai fait une promesse…

— OH ! On me fait tellement de promesses ! Ah, oui, c'est vrai ! Que tu allais me tuer si je la touchais, c'est ça ?

Le corps d'Ugo se tend, ses doigts glissent le long de mon avant-bras jusqu'à mon poignet et c'est alors que je comprends. Je réalise qu'il savait depuis le début ce que je gardais précieusement dans la main. Et je ne peux le laisser faire. C'est à moi que revient cette vengeance, cette responsabilité. C'est à moi de commettre cet acte irréparable. Mon cœur s'emballe aussitôt et je sens l'adrénaline couler dans mes veines, brûler mon corps tout entier. Je me défais alors du contact de sa main, claque la porte derrière moi, arrache le badge des doigts d'Ugo et vois enfin le regard de Damien s'embraser. Ses yeux sont d'un rouge écarlate, ses lèvres sèches dévoilent un sourire pervers et lorsque les cliquetis indiquant la fermeture de la porte s'enclenche, il se rue sur nous à une vitesse affolante.

Alors, sans réfléchir, les yeux fermés, je tends ma main droite en direction de mon bourreau et me jette sur lui. J'entends un cri rauque, déchirant, plein de souffrance. Et lorsque je rouvre les yeux, ma main est couverte de sang.

— Putain de merde ! Suis-moi, 900 ! Ne restons pas ici !

Je ne bouge pas. Mon regard est figé sur le corps de Damien gisant au sol. Il n'est pas mort, pas encore. Ou peut-être le coup n'est-il pas fatal et qu'il va s'en sortir. Une traînée de sang s'étale sur le carrelage blanc de la laverie. Il me fixe, les yeux exorbités, vides. Derrière ses inspirations sifflantes, je l'entends articuler quelques mots.

— Je te tuerai, salope.

La large main d'Ugo arrache le couteau d'entre mes doigts et s'empare de ma main pour me tirer loin d'ici.

— Il faut qu'on quitte cette ville, 900 ! Tu m'entends ?

Je ne dis rien.

— 900 ?!

— 410… je murmure sous le choc.

— Quoi ?

— 410… Il faut qu'on trouve 410 !

Il ne cherche pas à comprendre et main dans la main, nous courons sans pause, infatigables, dans les rues de la ville maintenant endormie.

Chapitre 25

— 410 ! 410 ! OUVRE !

Je suis dans un état d'agitation indescriptible. Ni la colère, ni le remords, ni la tristesse ne m'habitent. Seule la détermination à quitter cette ville m'anime et me fait continuer. La porte s'ouvre derrière mes poings et 410, les yeux mi-clos, apparaît dans l'embrasure.

— Mais qu'est-ce que tu fais là ? On vous a cherchés partout, Ugo et toi ! Où est-il d'ailleurs ?

— Il m'a accompagné jusque chez toi et est parti chercher Camélia, 899, et les jumeaux ! Écoute, j'ai besoin de ta carte.

410, ahuri, prend son temps. Un temps qui m'est précieux.

— 410 ! C'est très important ! Il me faut ta carte !

— Quelle carte, 900 ?

Je passe le palier sans demander son accord et me dirige dans l'urgence vers le mur de son salon.

— Je dois retourner à l'orphelinat, maintenant ! J'ai besoin de ta carte, de ton carnet ! J'ai besoin de tout ce que tu as noté ! Il faut que j'aille à l'orphelinat !

— 900 ! Tu vas m'expliquer, oui ? Et c'est quoi tout ce sang ?

J'inspire profondément pour me calmer. Du moins pour feindre un apaisement soudain.

— Je t'expliquerai plus tard, mais il me faut tes notes, 410. Je t'en prie.

— À une condition.

— Tout ce que tu voudras ! dis-je, résignée.

— Je viens avec vous !

Moins d'une demi-heure plus tard, Ugo revenait, accompagné de 899, de Camélia et des jumeaux.

— Tiens, enfile ces vêtements. Je t'ai également apporté des chaussures.

899 me dévisage, inquiète, tout en me tendant ces vêtements.

Depuis le salon de 410, j'entends Camélia s'affoler. J'enfile, à l'abri des regards, le jean noir de mon amie ainsi que son pull blanc. En quelques secondes, j'ai déjà passé mes bottes et attaché grossièrement mes cheveux.

— Il faut que j'y aille, je déclare, en sortant de la salle de bains.

Tous les regards sont dirigés vers moi et scrutent mes mains avec effroi. Je baisse les yeux à mon tour et un long sanglot me traverse à la vue de mes mains encore pleines de sang. Je m'efforce d'ignorer la boule au creux de ma gorge et poursuis :

— Écoutez, je dois partir seule. J'ai commis une erreur et c'est ma faute. Si vous prenez la fuite avec moi, vous serez considérés comme complices.

— 900, intervient Ugo, ses trois acolytes fièrement dressés derrière lui. J'étais là moi aussi, alors je suis aussi coupable que toi.

— Et sans moi tu ne pourras jamais rejoindre l'orphelinat, surenchérit, 410. Je suis le seul à pouvoir interpréter cette carte.

— Et moi, tu sais pertinemment pourquoi je dois venir, m'informe 899.

Le regard d'Ugo semble soudainement interrogateur, mais je capitule devant la détermination de mes amis.

— Alors, ne perdons pas de temps, je souffle.

Pour la première fois depuis mon agression, je me retrouve devant le hangar de la gare routière. Les jumeaux s'installent dans l'un des cars, tandis que Camélia récupère les quelques bidons d'essence entreposés près de la porte.

Ugo est déjà au volant, prêt à démarrer l'engin, et sa mâchoire se crispe lorsque 410 s'installe à côté de lui.

— Il va bien falloir que tu suives mes instructions, Ugo.

Avant de monter à mon tour, j'observe une dernière fois la ville. Du moins, le peu que j'en devine au-delà du large portail d'acier.

— Tu montes ?

899 me tend la main.

Mary me tend la main.

Je la saisis, grimpe dans le car et claque la portière derrière moi. Une fraction de seconde plus tard, le car démarre. Il faut absolument

que je parle à 899. Que je lui dise ce que j'ai vu. Qu'elle connaisse son… nom ? Si c'est bien son nom…

— Bon ! On a plusieurs heures devant nous ! Ugo, 900, vous allez nous expliquer ? s'impatiente Camélia.

— J'ai tué Damien, j'avoue, sans détour.

— Quoi ?!

410 se tourne vers moi, une expression affolée sur le visage.

— J'ai tué Damien ! je répète, cette fois-ci en criant.

Je mets tout juste des mots sur l'acte que je viens de commettre. J'ai tué Damien. Bon sang, j'ai tué un homme !

Le silence est pesant, j'entends tout juste les chuchotements de David et Simon à l'arrière du véhicule.

— Elle ne l'a pas tué.

Ugo daigne enfin parler. Comment ça, je ne l'ai pas tué ? Il a vu la même chose que moi ! Lui aussi a assisté à la scène. Lui aussi a vu son corps au sol, son sang se répandre tout autour de lui.

— Comment tu peux dire une chose pareille, Ugo ? Tu l'as vu comme moi ! Il était en train de mourir !

— Il n'est pas mort ! il répète, plus fort cette fois.

— Comment tu peux en être sûr ? À l'heure qu'il est, il vaudrait mieux le savoir mort que vivant ! Tu sais de quoi il est capable pour se venger ! s'inquiète Camélia qui, pour la première fois perd tout sang-froid.

— Je suis retourné à la laverie avant de prendre le chemin de ton appartement Cam', il n'y était plus. Et de toute façon, le coup n'était pas mortel. Il va s'en tirer.

— Putain de merde, chuchote David.

Tout le monde semble paniqué à l'idée qu'il ait survécu. Moi, je suis soulagée. Une part de moi a toujours voulu le voir mort pour ce qu'il m'a fait subir, mais ce soir, ma conscience est tout à coup allégée. Je ne suis pas une meurtrière. Un rire s'échappe de mes lèvres tremblantes, je suis prise d'un fou rire nerveux. Je n'ai tué personne. Les larmes coulent sur mes joues et pourtant je ris. Je ris sans réussir à me contenir et c'est le soulagement, le stress et l'angoisse que j'extériorise.

Tous les regards sont braqués sur moi, soucieux.

899 prend mon visage en coupe, l'étreint contre son épaule et me caresse doucement les cheveux.

— Chut… 900, calme-toi.

Petit à petit, je m'apaise. Ma respiration se fait plus régulière. Cette marque d'affection me calme, me donnant l'impression d'être maternée. Ce geste m'est presque familier et mes larmes se tarissent, mes sanglots cessent, je ne pense plus à rien. Les yeux fermés, je me concentre sur les gestes apaisants de 899.

Chapitre 26

— Il faut s'arrêter.

La voix de 410 me fait reprendre conscience.

Combien de temps ai-je dormi ?

899 maintient toujours ma tête contre son épaule, mais sa respiration est plus forte, son corps détendu : elle dort elle aussi. Je garde les yeux fermés, goûtant ces quelques minutes de répit avant de revenir à la réalité.

— Pour le reste du chemin, il faut attendre qu'il fasse jour. Cette première partie, nous l'avions faite de nuit, et je me souviens parfaitement de cette route-là. Pour les kilomètres qui suivent, l'itinéraire change totalement et en pleine nuit il m'est impossible de me repérer. Je dois seulement retrouver le repère et ensuite il faudra suivre le même sentier durant au moins trois heures.

— D'accord, déclare Simon à l'avant du véhicule. David et moi on sort prendre l'air.

— Je vais dormir un peu, dans ce cas, approuve Ugo qui coupe le contact du bus. David, tu prendras la suite dès les premiers rayons du soleil. Et Camélia, chuchote-t-il à son oreille en me désignant, nettoie-lui les mains.

Quelques secondes plus tard, je l'entends passer près de moi dans l'allée centrale du car puis je perçois son parfum qui couvre celui de 899 et ma main qui pend dans le vide effleure sa cuisse. J'ai l'envie irrépressible de l'avoir près de moi, mais je sais qu'il est déçu. Il est en colère. Il n'a parlé à personne de mon escapade dans les caves de la ville, mais je ressens sa déception jusque dans mes tripes depuis l'instant où il m'a découverte. Il me regarde comme si j'étais une inconnue. Soudain, une main féminine attrape la mienne et y verse abondamment de l'eau. Camélia exécute les ordres d'Ugo et efface les traces de sang. Je n'ouvre toujours pas les yeux. Je n'ai la force d'affronter personne. Mes réponses ont été évasives et bien qu'ils me fassent tous confiance, seule moi connais les raisons de ce retour à l'orphelinat. Ils pensent peut-être que mon ancien mentor me viendra en aide. Martha. La régente. Si seulement je pouvais leur donner cet espoir. Pourtant, ce n'est pas le cas. Je pars pour l'affronter, avoir mes réponses sur ce registre, sur tout ce chaos en ville. Je ne pars pas pour obtenir de l'aide, je pars pour une confrontation.

À l'aide d'un chiffon, Camélia essuie les dernières traces de sang.

— Je vais prendre l'air, moi aussi, j'ai besoin de me dégourdir les jambes, chuchote-t-elle. Je dormirai quand tu prendras la route, David.

Les yeux toujours clos, j'entends la porte s'ouvrir et un léger vent frais rafraîchit l'habitacle. Le car est maintenant plongé dans un silence total. Je perçois la respiration de 410 à l'avant. Il s'endort lui aussi. Je ne peux m'empêcher de tendre l'oreille, à la recherche d'un quelconque bruit à l'arrière du car. Je sais qu'Ugo occupe la dernière rangée, alors j'ouvre les yeux. 410 est allongé sur les deux sièges avant, il dort. Je me défais de 899 en prenant soin de ne pas la réveiller et me lève. Mon regard se dirige directement vers Ugo. Son visage songeur est appuyé contre la vitre au fond du car, comme je l'imaginais.

Soudain, ses yeux rencontrent les miens. Il me repère tout juste.

Je reste un instant figée, tiraillée entre l'envie d'avancer, d'éliminer les quelques mètres qui nous séparent, et l'envie de fuir, de ne pas affronter sa déception. Je choisis la première option et marche le long du couloir, dans sa direction, franchissant la dizaine de rangées qui nous séparent. Il ne me quitte pas des yeux. Les sourcils froncés, il me regarde, passant une main dans ses cheveux ébène. Je ne lui pose pas la question de peur qu'il ne refuse et m'installe en tailleur près de lui.

— Je suis désolée…

Ma voix est à peine audible. Il ne me regarde plus, ne répond pas. Il détourne la tête et fait mine d'observer l'obscurité à travers la fenêtre poussiéreuse du car.

— Dis quelque chose…

Il inspire profondément et se tourne vers moi.

— Je n'ai pas besoin d'excuses, 900, mais d'une explication.

— Je… Je sais. Mais c'est tellement compliqué. Je…

— Alors explique-moi ! me coupe-t-il. Parce que je vais finir par croire que tu es une putain de traîtresse !

Son regard s'embrase. J'ai l'impression qu'il me hait, que je le dégoûte et ça me déchire le cœur. Je me sens terriblement mal, coupable. Il doit penser que je l'ai utilisé, que je l'ai trahi. Et c'est la vérité, je l'ai trahi. Mais je dois lui dire.

— Ne… Ne m'interromps pas, d'accord ?

Il ne dit rien. Il retient sa colère. Sa mâchoire se crispe, ses poings

sont serrés, mais je prends son silence pour une approbation, alors je me lance.

— Avant la réinsertion, la régente est venue me voir. Elle m'a imposé une mission. Elle voulait que je sois sa taupe, que je sois ses yeux dans cette ville. Elle m'a ordonné de me rapprocher de vous, de votre génération.

Ses mâchoires se serrent discrètement et je remarque la tension soudaine de ses épaules. Il se retient. Il ne dit rien. Malgré sa colère, il tient son engagement. Celui de ne pas m'interrompre. De me laisser finir.

— Un peu comme toi, vis-à-vis du conseil. Je devais lui rendre des comptes. Alors, j'ai cherché à vous connaître, à en savoir plus sur vous et principalement sur vos mentors. Je devais la mettre au courant chaque lundi de l'avancée de mes investigations, de la progression des liens que je créais avec vous.

— Putain… souffle-t-il.

Son regard s'assombrit et pour la énième fois, il passe nerveusement une main dans ses cheveux.

— J'ai voulu arrêter, mettre un terme à cette mission. Alors, j'ai ignoré ses coups de téléphone une première fois. Une deuxième fois. Et dans la nuit de ce lundi, quelqu'un s'est introduit chez 899, a saccagé son appartement et s'en est pris à elle. Je n'ai rien entendu. Je dormais à côté et je ne l'ai pas entendue crier…

Un sanglot m'échappe et il glisse sa main dans la mienne.

— C'est seulement au matin que j'ai vu le mot qui avait été glissé sous ma porte. « 410 sera le prochain. » Je n'ai pas compris tout de suite, jusqu'à ce que 899 tape à ma porte en pleurs. À partir de ce moment-là, je n'avais plus le choix, alors j'ai continué. Hier soir, quand tu m'as suivie jusque dans ces sous-sols, ce devait être ma dernière mission.

Les larmes se libèrent enfin et inondent mes joues.

— Et quelle était cette mission ?

Ugo paraît retrouver son calme, mais je devine des signes de colère derrière cette fausse sérénité. De la peine, même ? Il sait que tout ce qui m'a conduite à lui était à des fins stratégiques. Il sait que ce n'était pas pour lui, que tout était faux. Pourtant, je me suis surprise à m'attacher à cet homme. Même si je n'en ai pris conscience que très tard, je réalise aujourd'hui que dès le début quelque chose m'attirait vers lui. Quelque chose qui n'avait rien à voir avec la mission de la

régente, une sorte de voix intérieure que je tentais tant bien que mal de faire taire, mais qui me commandait de me rapprocher de lui.

— Je devais récupérer un objet pour elle et j'ai échoué. Mais Ugo, il faut que tu saches que je n'ai jamais joué un rôle avec toi. Enfin, pas les derniers temps.

— Ne dis rien de plus, 900. J'en ai assez entendu. N'en parle pas à Camélia ni aux jumeaux.

Dans ses yeux, la déception a laissé place à de la contrariété, ou à de la tristesse, je l'ignore.

— Ugo… Le soir du bal, hier, tout était vrai.

Mes larmes ont cessé de couler, mon cœur bat à grande vitesse, mais mon corps reste immobile, désarmé.

— Il faut que je dorme. On a de la route à faire.

Ugo, l'indifférent, est de retour. Le Ugo du début. Celui que je n'avais pas vu depuis des mois. Il a repris son attitude d'homme froid, imperturbable et indifférent. J'ai besoin de son contact, que ses larges mains entourent mon visage, que sa bouche retrouve la mienne et me refasse vivre mon premier baiser. Un premier baiser sincère, sans arrière-pensées ni faux semblants. Mais c'est terminé, je le sens.

Je sais qu'il sera là pour moi, quoi qu'il arrive. La position que j'occupe, je ne l'ai pas choisie. Peut-être éprouve-t-il de la compassion envers moi ? Un semblant de pitié. Mais au-delà de cette compréhension se cache de l'amertume, un sentiment de trahison. Et il a raison, je suis *une putain de traîtresse*.

Je me lève, retrouve ma place près de mon amie et me réinstalle au creux de son épaule espérant retrouver le sommeil malgré ce fatras de pensées qui m'assaillent. Il faudra que je parle à 899 de ce que j'ai lu. Il faut que je trouve un moment, seule à seule.

Chapitre 27

Lorsque je me réveille, 899 a quitté son siège. Il fait jour et malgré le temps presque hivernal, le soleil est éclatant au-dehors. J'ouvre difficilement les yeux. J'ai l'impression d'avoir dormi une éternité. Les sièges inconfortables du car m'ont donné de désagréables courbatures. Je m'étire un instant et me lève. David est au volant et derrière lui, Camélia, Simon et Ugo se partagent une bouteille d'alcool. Est-ce vraiment nécessaire ? J'observe un instant Ugo, une cigarette à la bouche, qui m'ignore et discute calmement avec ses deux amis beaucoup plus exubérants.

— Je te promets qu'elle est complètement folle de toi ! Elle a passé sa soirée au Club 47 à parler de toi. Ne me dis pas que tu n'as pas un petit faible pour elle ! Elle est splendide, Ugo !

Il m'accorde un bref regard avant de recracher la fumée de sa cigarette.

— Elle est splendide oui, mais non.

— Pff ! Je t'ai connu plus aventurier que ça ! s'exclame Camélia.

Je m'installe près de 899, simple témoin de cette discussion, tandis que Camélia me repère tout juste.

— Salut, 900. Bien dormi ?

— Bien dormi, je réponds machinalement.

— Tiens ! Attrape ! Mange un peu, ça va te faire du bien !

Simon me lance une barre de céréales que j'accepte avec empressement. Je prends tout juste conscience que je n'ai rien avalé depuis midi la veille et je pourrais engloutir n'importe quoi.

— C'est vrai quoi ! Cynthia est géniale ! reprend Camélia.

— Elle l'est oui, murmure-t-il l'air absent. File-moi la vodka.

Il écrase sa cigarette au sol et se met à boire sans retenue.

— On arrive dans combien de temps ? demande Simon à 410.

— Deux heures maximum, mais il va falloir s'arrêter pour remettre de l'essence.

— Je m'en charge ! clame Camélia. J'ai pris assez de bidons pour faire l'aller-retour.

Elle se lève et part en récupérer deux derrière un siège.

— Pour le retour, on verra plus tard, murmure Ugo.

Personne n'a entendu ses paroles. Sauf moi. Et il a raison. Pour le moment, il n'y a pas de retour possible. Du moins pas pour moi.

Une heure plus tard, le réservoir presque à sec, nous nous arrêtons. Le paysage est magnifique. Lorsque je descends du car, je réalise tout juste que c'est la première fois de ma vie que je pose un pied en pleine nature. L'herbe haute et humide caresse mes mollets et malgré l'urgence de la situation, je ne peux m'empêcher de fermer les yeux quelques secondes afin d'apprécier le vent frais, l'odeur authentique, brute et surtout inconnue de la nature, du monde, de l'infini. Derrière mes paupières fatiguées, je ressens l'intensité du soleil m'éblouir alors je rouvre enfin les yeux. Des champs d'un vert éclatant s'étalent à perte de vue et sans même accorder la moindre attention à mes camarades, je me mets à courir. Je cours jusqu'à en perdre le souffle. Face à cette immensité je me laisse aller en toute liberté, respirant avec délice chaque parfum que libère mes pas : la sève, les fleurs, le pollen, du moins ce que j'imagine être ces odeurs nouvelles. Cette symphonie olfactive crée en moi un sentiment de plénitude comme jamais je n'en avais ressenti. J'ai grandi dans un orphelinat, privée de toute sortie, de toute escapade. Depuis peu, je vis dans une ville moderne qui ne ressemble en rien à ce que j'ai pu imaginer, une ville que la régente nous avait vendue comme étant la clef de notre liberté. Mais rien ne m'évoque autant la liberté que cet espace infini et serein dans lequel je sens ma place et auquel je sais appartenir. Mes yeux parcourent la forêt que j'atteins tout juste. J'observe, fascinée, la diversité des essences d'arbres qui la compose. Soudain, dans cette immensité émeraude, je repère une silhouette blanche, d'une luminosité incomparable. Ce contraste avec le vert de la forêt me fascine et capte tous mes sens. L'aura immaculée s'éloigne et je me mets à courir de plus belle. Une attirance irrésistible me pousse à suivre cette silhouette en mouvement.

J'ai comme le sentiment d'avoir déjà vécu cette scène : tout mon être tend à rejoindre cette créature.

— 900 ?

Une main m'attrape le bras et freine mon élan. Je me débats comme jamais, je ne veux pas perdre de vue la silhouette !

— Lâche-moi !

Mon cri résonne avec une intensité glaçante. Je me retourne et découvre Simon qui me regarde avec inquiétude.

— 900, tu vas te perdre, murmure-t-il, mal à l'aise.

— Simon, merde ! Il y avait quelqu'un !

Il glisse maintenant sa main libre sur mon autre bras qu'il caresse d'un geste qui se veut rassurant.

— Il n'y a personne.

— Si, je t'assure ! Il y avait quelqu'un ! Une femme, je crois. On aurait dit… Enfin…

— 900, crois-moi. Je t'ai suivie tout du long et je n'ai vu personne.

Sa voix est douce, pleine de tendresse.

Je suis au bord des larmes, mais je m'efforce de les retenir.

— Assieds-toi.

Simon s'assied à mes pieds et, me tenant toujours fermement par les bras, il me contraint à me baisser pour prendre place face à lui.

Je n'ose affronter son regard.

— 900, il faut que je te demande.

Le ton de sa voix est légèrement angoissé, aussi je garde mon regard fixé au sol pour lui laisser le courage de poursuivre.

— Qu'est-ce que tu comptes faire, une fois à l'orphelinat ?

Sa question ne m'étonne pas, mais elle me déstabilise. Curieusement, j'aurais pensé qu'on me la poserait plus tôt. J'essaye d'être sincère, sans pour autant dévoiler l'inavouable.

— J'espère trouver la régente, qu'elle me donne des réponses, qu'elle m'apporte son aide.

Je ressens l'anxiété de Simon et je voudrais pouvoir le rassurer.

— Écoute, 900, on ne vient peut-être pas du même monde, mais j'ai trouvé en vous des amis incroyables. Là où j'ai grandi, il est rare de rencontrer des gens loyaux, dévoués et honnêtes comme vous. À part Camélia, mon frère et Ugo, personne ne s'est jamais montré aussi sincère que toi et 899. Même 410, derrière sa retenue et sa réserve, a une fidélité sans faille pour toi et 899. Ça remet totalement en question la vision que j'avais des relations humaines et je t'en remercie. Alors quoi que tu comptes faire dans cet orphelinat, quoi que tu espères trouver auprès de la régente, j'ai confiance en toi, je crois en toi.

C'est la première fois que Simon s'ouvre autant à moi. Cette confidence me crée un horrible pincement au cœur. S'il savait. Bon

sang, s'il savait à quel point je l'ai trahi. Et pourtant j'aimerais tellement être cette fille honnête qu'il décrit. Sans cette mission, je suis sûre que j'aurais pu être cette personne qu'il pense avoir rencontrée. Mais c'est faux, tout est faux. Je ravale mes sanglots et lui offre un timide sourire à contrecœur. Je réfléchis un instant et choisis mes mots, au cas où il découvrirait un jour mon imposture, avant de prendre la parole.

— Simon, quoi qu'il arrive, quoi que je fasse, quoi que j'aie fait, tu es un réel ami pour moi. Il y a encore quelques mois, jamais je n'aurais pensé nouer une amitié aussi forte avec des membres de votre génération. Alors, promets-moi de ne jamais oublier ces mots. Tu es un ami qui m'est très cher et je donnerais tout pour que ta génération et la mienne subsistent. Pour que l'on puisse vivre des jours heureux jusqu'à la fin de nos vies. Je donnerais tout. D'accord ?

Le souffle court, les mains fermement accrochées aux miennes, il me sourit. D'un sourire des plus sincères qu'il m'ait été donné de voir jusqu'alors. Un sourire qui me déchire autant qu'il me fait du bien.

— D'accord.

Sans quitter mon regard, il se lève, m'aide à me remettre sur pied et, dans un silence apaisant, me ramène jusqu'au car.

Chapitre 28

— Bon, j'ai remis de l'essence, on pourra faire le retour sans avoir à s'arrêter, s'écrie Camélia depuis l'extérieur.

Nous avons tous regagné le car après plusieurs heures de pause et nous n'attendions plus que son aval pour reprendre la route. Une fois que Camélia s'est installée, David reprend le volant pour la dernière heure de route. L'heure qui me sépare de la confrontation.

— C'est ce sentier-là ! Je le reconnais parfaitement. Cet énorme conifère à notre gauche, c'est exactement celui que j'ai dessiné ! Dans à peine quelques minutes, nous arrivons.

410 est totalement euphorique et tous nos amis sont tout aussi exaltés. Seul Ugo, les bras croisés, le regard dans le vide, semble sur le qui-vive. D'où je suis, je perçois sa mâchoire se crisper aux mots de 410. Depuis mes aveux, il sait que la régente ne sera d'aucune aide. Il sait que notre escapade n'est qu'un faux espoir donné à nos amis, mais il ignore à quel point les réponses que la régente peut me donner risquent d'être décisives.

— Il reste environ deux kilomètres ! s'écrie 410, toujours aussi excité.

— Arrêtons-nous maintenant, décide Ugo.

410 se retourne, l'air exaspéré.

— On est presque arrivé, on ne va pas stopper le car maintenant !

Ugo se lève et s'avance, menaçant, vers mon ami maintenant penaud.

— Tu t'attends peut-être à être accueilli chaleureusement par ton éducateur, 410. Mais concernant notre génération, c'est une autre histoire. Alors David, arrête-toi ici. On fera les derniers kilomètres à pieds demain. Pour l'instant, nous devons manger et nous reposer.

Sans même attendre, David ralentit et s'écarte du sentier pour s'enfoncer dans le bois qui le délimite. Quelques mètres plus loin, il stationne le car derrière une large rangée de haies sauvages.

— Voilà ! Nous sommes invisibles maintenant ! s'exclame Simon.

Le moteur se tait et un silence pesant envahit l'habitacle.

— On fait quoi du coup ? demande Camélia.

— Le soleil ne va pas tarder à se coucher, répond Ugo. Comme je viens de le dire, on va se reposer et manger un peu avant de faire quoi que ce soit.

Son regard passe des uns aux autres dans l'espoir de capter notre approbation, et se fixe avec insistance sur moi, comme si son message m'était personnellement adressé. Je ne réponds pas et me contente de détourner la tête vers la fenêtre. Son indifférence, proche du mépris, me donne la nausée. Bien que cette attitude fasse partie intégrante de sa personnalité, je ne peux m'empêcher de regretter la considération qu'il m'accordait. J'étais la seule avec qui il se montrait tel qu'il était, tel qu'il voulait être et j'ai tout gâché.

Tout le monde approuve finalement sa décision et David sort de son sac des barres chocolatées qu'il lance à chacun de nous.

Le soleil est maintenant totalement couché et la nuit noire enveloppe totalement notre car, à peine éclairée par la lueur de la lune.

410 et les jumeaux dorment déjà tandis que Camélia et 899 chuchotent à l'avant du véhicule. Au fond, Ugo est allongé, les yeux clos. Avec ce que je me prépare à faire, j'ai besoin de le voir, de m'excuser une dernière fois. De retrouver son réconfort, sa tendresse. Je m'avance alors vers l'arrière du bus, doucement, espérant ne pas attirer la curiosité de mes deux amies. Lorsque j'arrive à sa hauteur, je l'observe, il est étendu sur le dos sur toute la longueur des cinq sièges arrière, un bras sous sa nuque et l'autre contre son torse. J'ai une envie irrépressible de m'allonger près de lui, la tête contre son torse, de me laisser bercer par chaque battement de son cœur.

Je me retiens pourtant, et m'assois par terre, le dos contre le siège en face de lui, mon visage à quelques centimètres du sien. Son souffle lent caresse avec douceur mes joues rougies par cette proximité. Je voudrais l'embrasser, comme cette première fois, peut-être pour la dernière. Avec ce que je m'apprête à faire dans quelques heures, dans leurs dos, il ne me pardonnera jamais.

Sans réfléchir davantage, avec ce besoin irrépressible qui me submerge, je profite du courage qui m'envahit pour poser mes lèvres contre sa bouche endormie. Mes lèvres effleurent les siennes avec timidité et je suis à la fois soulagée et triste que cet élan ne le réveille pas. Lorsque je recule et rouvre les yeux, je vois soudainement sa large main quitter son torse et sans me laisser le temps de réaliser quoi que ce soit, elle se pose contre ma nuque et attire mon visage contre ses lèvres. Mon cœur s'accélère et une excitation effrénée s'empare de

mon corps tout entier. Chaque pulsation résonne en moi, en une mélodie étourdissante.

Ugo…

Sa bouche embrasse la mienne avec avidité. Jamais je n'avais ressenti une passion pareille, un désespoir si déchirant. Sa langue rencontre la mienne et au lieu d'être déstabilisée par ce contact, j'en suis au contraire soulagée. J'ai un besoin incontrôlé de le sentir contre moi, qu'il m'appartienne, qu'il me pardonne.

— 900, murmure-t-il, essoufflé. Qu'est-ce que tu m'as fait ?

Sans attendre de réponse, il rapproche de nouveau son visage et reprend son baiser avec encore plus de force et de ferveur. Sa main, précédemment sous sa nuque, s'empare de la mienne et alors qu'il se redresse, il m'attire à lui et m'invite à m'asseoir sur ses genoux, face à lui. Notre proximité est vertigineuse. À cet instant, personne ne pourrait nous séparer. Même avec une force infinie, personne ne parviendrait à dissocier nos deux corps tellement ils sont attirés, collés, scellés.

De mes cuisses, fermement enroulées autour de son bassin, je l'enlace encore plus fort, mes bras parcourant son dos avec tendresse.

— Ugo, je suis désolée. Je…

Il ne me laisse pas le temps de poursuivre et m'embrasse de nouveau, agrippant ma nuque toujours dans l'espoir de me sentir plus proche. Peut-être de peur que je n'interrompe notre baiser. Soudain, je me sens partir. Partir dans un désir inconnu. Celui de l'avoir tout entier, de connaître chaque parcelle de son corps, de ressentir chacune de ses caresses sur moi. La chaleur m'étouffe, je suis partagée entre la peur et l'envie. L'envie d'être encore plus proche de lui et la peur de cette sensation qui m'est nouvelle.

Je tremble et il le ressent.

Il recule alors, et ses yeux étrangement sombres étudient les miens avec inquiétude.

— 900, ça va ? chuchote-t-il à bout de souffle.

Je hoche la tête timidement et son regard initialement noir se radoucit. De sa main, il libère ma nuque et vient caresser ma joue avec tendresse.

— Viens là.

Il dégage ma chevelure brune de mon front et y dépose ses lèvres avant de se rallonger dos aux sièges sur lesquels il était paisiblement

étendu quelques minutes plus tôt. Sans quitter mon regard, il m'attire à lui et j'installe alors ma tête contre son torse comme j'en avais tant envie. Son pouls est rapide puis lent au fur et à mesure que les secondes s'écoulent et alors, comme je l'imaginais, telle une berceuse, les doux battements de son cœur m'emportent, et je m'endors.

Chapitre 29

Je ne sais depuis combien de temps je suis assoupie, mais lorsque mon regard se pose sur la fenêtre du car, je sais qu'il est l'heure. L'horizon s'éclaircit doucement. Le ciel noir a laissé place à une lueur bleu marine et d'ici quelques minutes le soleil se lèvera. Je respire l'odeur d'Ugo, sur lequel je suis toujours paisiblement allongée. Je l'observe un instant, gravant dans ma mémoire son visage encore serein de notre réconciliation. Sa mâchoire carrée, ses lèvres rouges portant une minuscule cicatrice, sa peau mate, son souffle rauque, son corps imposant, réconfortant, ses longs cils noirs, ses larges mains… Je retiens tout.

J'aimerais embrasser une dernière fois ses lèvres, mais j'ai une peur panique de le réveiller, alors je me dégage avec délicatesse de son étreinte. Je le regarde encore, tout en reculant, guettant le moindre signe qui pourrait m'alerter qu'il reprend conscience, qu'il remarque ma fuite, mais sa respiration est toujours aussi profonde, régulière. Sur la pointe des pieds, je remonte l'allée centrale du bus, évitant de peu la main de Camélia dans le passage et dans un geste que j'espère discret, j'ouvre doucement la portière du véhicule.

Une fois dehors, je referme sans bruit le car et frissonne, une fois confrontée à l'air glacial de la forêt. Heureusement, personne n'a remarqué mon départ et j'espère revenir avant que l'un d'eux ne découvre mon escapade. Sans perdre de temps et à peine éclairée par les premiers rayons presque imperceptibles du soleil, je reprends la direction du sentier, à quelques mètres de notre campement de fortune.

Après avoir quitté la pelouse humide de rosée, je retrouve les graviers, ceux-là mêmes qui crissaient sous les pneus du car le jour de notre départ de l'orphelinat. Ce souvenir, à la fois nostalgique et éprouvant, me donne le courage de suivre mon chemin jusqu'à la régente. Mes bottes foulent le sol avec détermination. De toute façon, inutile de réfléchir ou de me tourmenter. Cette confrontation doit avoir lieu. Je n'ai pas fait tout ce chemin pour me retrouver sans voix face à cette persécutrice qui me tient en laisse depuis des mois.

Depuis des années, oui…

Alors que je compte mes pas depuis mon départ, je repère au loin, au moment où je lève les yeux, le bâtiment de pierre grise qui a marqué toute mon enfance. Cette structure autrefois impressionnante

me paraît aujourd'hui minable, comparée aux bâtiments de notre ville.

Et si la régente avait quitté l'orphelinat ? Je n'avais jamais songé à cette hypothèse ! Pourquoi serait-elle restée là alors qu'il n'y a plus personne ?

Le calme excessif des alentours m'enlève tout espoir de confrontation. Pas un seul signe de vie.

Il y a encore quelques mois, de là où je me trouve, à quelques centaines de mètres de l'orphelinat, j'aurais entendu les pensionnaires arpenter le bâtiment, entrevu des silhouettes derrière les épais rideaux aux fenêtres, senti les odeurs de cuisine déjà en fonction depuis l'aube. Aujourd'hui, cet endroit autrefois rempli de vie est aussi triste et effrayant qu'un cimetière.

La curiosité prend tout de même le dessus. Il me faut des réponses. Peut-être que lors de son départ, la régente a laissé quelques documents utiles, des indices. Peu importe, dès lors que j'y vois plus clair et obtiens des réponses à mes questions. Je m'approche alors discrètement, bien que presque sûre de n'être repérée par personne, et me retrouve en l'espace de quelques secondes face à l'entrée boisée du bâtiment. Je doute que la porte soit restée ouverte, mais je tente quand même de pousser le battant. Je ne peux réprimer un hoquet de surprise lorsqu'un léger grincement se fait entendre, signe que la voie est libre. Sans hésitation, je pénètre dans les lieux familiers de l'orphelinat.

J'ai l'impression que mon souffle se coupe, que mon cœur s'arrête de battre et que mes jambes se paralysent, tant cet endroit rempli de souvenirs me tétanise. Je suis figée sur place lorsque je remarque le décompte au plafond. Il est exactement l'heure à laquelle nous nous réveillions il y a quelques mois et le décompte indique le temps dont nous disposions pour nous rendre en salle de réveil.

Un frisson parcourt mon corps tout entier.

Elle a réactivé l'horloge.

Peut-être est-elle encore là, finalement ?! Moi qui pensais ne plus avoir à songer à cette confrontation, j'allais peut-être me retrouver face à cette femme plus vite que prévu.

900, reprends-toi ! Le temps est venu d'avoir des réponses !

J'inspire à pleins poumons et reprends facilement, à ma grande surprise, la maîtrise de mes émotions. Je parcours les couloirs avec toute la détermination dont j'essaye de faire preuve ces dernières semaines. J'ai changé, je le sais. Je suis plus audacieuse. Rien ne pourra être pire que d'être laissée pour morte par des hommes sans

scrupules, que de se faire brûler le corps, mutiler. Rien ne pourra être pire que de poignarder un être humain, peu importe qu'il soit un monstre ou non.

De nouveau, une longue inspiration gonfle ma cage thoracique à son maximum, et sans même que je le réalise, je me retrouve près de la salle de traitements. Je passe la tête dans l'entrebâillement de la porte et mon sang se fige lorsque je revois l'immense salle. Tout mon corps est secoué de sanglots. Les larmes perlent au coin de mes yeux et je fais mon possible pour ne pas crier, ne pas m'évanouir, ne pas m'enfuir. Finalement, mes jambes n'ont plus la force de me soutenir, alors je me laisse glisser silencieusement contre le mur du couloir qui me sépare de cette salle.

Bon sang. Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce qui m'arrive ? Pourquoi ?

Soudain, une voix rauque retentit depuis la grande salle de traitements. Je reconnaîtrais cette voix parmi des milliers. Cette voix que j'ai eue des dizaines de fois au téléphone. Cette voix qui m'a dicté toute ma vie, qui m'a imposé le chemin à emprunter, la tenue à porter, les idées à défendre, les valeurs à privilégier, l'avenir auquel espérer.

Elle prend enfin la parole et je prie pour qu'elle ne m'ait pas vue.

— Mes chères filles…

Les larmes roulent sur mes joues sans retenue, sans contrôle. Elles me submergent tandis que mes pensées s'affolent dans ma tête.

Bon sang ! Qu'est-ce qui se passe ?

— Voilà maintenant seize ans que nous évoluons ensemble, que vous êtes de jeunes filles exemplaires, respectables et pour l'instant nous ne pouvons pas vous dévoiler grand-chose, mais dans deux mois jour pour jour aura lieu votre réinsertion, nous vous en parlerons avec plus de détails le moment venu, vous le savez. Pour le moment, les suppléantes et moi-même exigeons que vous preniez vos traitements comme tous les matins depuis maintenant seize ans.

Je plaque ma main contre ma bouche.

Je suis en plein cauchemar, je vais m'évanouir. J'ai besoin d'être sûre de ce que j'ai vu, même si mon cœur battant, mes mains tremblantes et mes joues trempées de larmes me le confirment déjà. J'ai besoin de donner une nouvelle preuve à mes yeux rougis, à mes yeux qui en ont déjà trop vu. Alors, discrètement, je repasse ma tête dans l'entrebâillement de la porte et cette fois je sais que ce n'est pas une illusion. Au moment où mes yeux parcourent la salle, des centaines de filles en uniforme sombre, assises droites comme des

piquets devant leurs tables, avalent leur traitement machinalement, fixant la régente d'un œil vide, inexpressif et sans vie.

De nouveau, je plaque ma main contre ma bouche, mais cette fois c'est pour étouffer un cri, un sanglot.

Ces filles sont comme moi. Bon sang ! Ces filles vont intégrer une ville, elles aussi ?

Mais combien sommes-nous ? Combien ?

Il faut que je me reprenne ! 900, réagis ! Ce n'est pas le moment de flancher.

Au moment où je me relève, j'entends les talons de la régente claquer contre le carrelage, dans ma direction.

Elle arrive !

Avant même qu'elle ne quitte la salle accompagnée de son bras droit, j'ai tout juste eu le temps de me cacher derrière un renfoncement du couloir.

Il faut que je les suive. Je dois les suivre.

Alors qu'elles s'éloignent, je les suis discrètement en priant qu'aucune n'ait l'idée de se retourner. Je passe une nouvelle fois devant la salle de traitements et soupire en voyant chacune des filles se déplacer en ligne jusqu'aux salles d'éducation. Heureusement, elles n'empruntent pas l'entrée devant laquelle je les ai surprises.

Il faut absolument que je dise tout ce que je sais à 899. L'orphelinat, le registre. Au plus vite !

Les larmes ne cessent de couler, mes jambes me soutiennent à peine, mais je trouve la force de continuer, de les suivre pour pouvoir me retrouver seule à seule avec Martha.

Alors que je marche depuis dix minutes une centaine de mètres derrière elles, la régente et la suppléante pénètrent dans le bureau de Martha et ne prennent pas la peine de fermer la porte. Évidemment, il n'y a rien à craindre de filles totalement passives, endoctrinées et soumises !

Alors que j'entends le canapé de Martha grincer légèrement sous son poids plume, je me rapproche de l'ouverture.

— Je sens que cette génération sera un succès ! Elles sont plus dociles ! N'est-ce pas, Cécile ?

La voix rauque de la régente me tord l'estomac. L'entendre de si près me fait monter une nouvelle vague de larmes.

— Oui, Martha.

— Malheureusement, si les nouvelles pensionnaires sont arrivées, c'est pour une bonne raison, tu te doutes bien. N'est-ce pas ?

— Oui, Martha.

Mon ancienne suppléante semble apeurée devant notre mentore.

Comme toujours, elle marche dans son ombre, approuve chacune de ses idées, accepte chacune de ses lubies.

— Le conseil m'a contactée il y a quelques jours. La réinsertion a été un échec. Bien entendu, nous y mettrons un terme d'ici un mois environ. Les membres des générations n'ont pas trouvé d'entente, il faudra les éliminer un par un. Le temps d'évacuer les corps, de remettre la ville à neuf, nous aurons tout juste le temps de préparer notre nouvelle génération à effectuer la dixième réinsertion. Espérons que celle-ci réponde enfin à nos attentes.

OH ! NON !

— Qui est là ?

Bon sang ! J'ai parlé tout haut ! J'ai crié ! J'ai même hurlé de toutes mes forces.

Elle m'a entendue ! Oh non ! Je suis repérée !

Ils veulent nous éliminer, nous anéantir ! Ils veulent nous ôter la vie, à tous !

Ugo, 899, 410 ! Bon sang ! Il faut que je les prévienne !

Le cœur à la limite d'imploser, je cours jusqu'à la sortie, espérant me souvenir de chacun des couloirs de ce labyrinthe, priant pour rejoindre mes amis au plus vite, les informer de ce qui nous attend. Alors que je reconnais le chemin, une douleur aiguë me brûle le crâne et d'un mouvement brusque, je suis projetée en arrière et m'étale sur le carrelage froid. La régente, accroupie derrière mon corps encore engourdi au sol, tient ma chevelure entre ses longs doigts fins. Ses yeux sont noirs, sombres, son souffle est rapide, haletant. J'ai l'impression qu'elle va se transformer en monstre tant la colère défigure son visage. Je suis encore sous le choc, tout à coup muette, et lorsqu'elle me traîne au sol, me tirant par les cheveux, je sors de mon silence pour crier à pleins poumons.

— LÂCHEZ-MOI ! AU SECOURS !

Je l'entends à peine me demander de me taire tellement mes cris sont puissants, désespérés et remplis de la douleur qu'elle m'inflige.

Je sais ce qui m'attend si je me laisse faire.

Elle va me tuer. Bon sang, elle va me tuer !

Je tente de me relever, mais mes pieds glissent sur le carrelage. De mes mains, j'empoigne la sienne, toujours fermement accrochée à mes cheveux, et y plante mes ongles. Un cri strident emplit le couloir, un cri de douleur. Mais cette douleur ne lui fait pas lâcher prise. Seule sa course ralentit et j'en profite pour me relever en m'accrochant à elle. Enfin debout, je la saisis à la gorge de toute la force qu'il me reste. Elle me griffe le visage et tente par tous les moyens de retirer mes mains vigoureusement serrées autour de son cou. Ses yeux s'injectent de sang sous mon assaut, le souffle commence à lui manquer.

— Pourquoi nous tuer ? Pourquoi vouloir mettre fin à cette réinsertion au lieu de la poursuivre ?! je hurle à m'en brûler la gorge.

D'une voix inaudible, elle se met à rire, partagée entre son hilarité et le besoin de reprendre son souffle.

— Et c'était quoi ce putain de registre ? Pourquoi ces noms ? Ces villes ? Ces annotations sous chacune de nos photos !

— « Putain », ricane-t-elle entre deux toux… Tu parles comme eux…

La haine s'insinue violemment en moi. Je serre mes doigts plus fort encore, espérant la faire taire, quand je désire pourtant tant de réponses. Alors que je suis en transe, emportée par la fureur, le souffle aussi rapide que celui d'un animal en chasse, Martha chuchote quelques mots avec difficulté, un sourire pervers tordant ses lèvres en un rictus effrayant.

— Tu veux… savoir co… comment tu t'appelles…?

Soudain, je me fige.

J'ai un prénom. Moi aussi j'ai un prénom. Mes parents m'avaient choisi un prénom avant ma naissance.

Malheureusement, cette annonce me prend de court, si bien qu'elle me fait relâcher ma prise et que Martha en profite pour sortir une seringue de la poche arrière de son pantalon. Mais il est trop tard pour réagir. Avant même que je n'intercepte son geste, l'aiguille est déjà plantée dans mon cou.

Et je comprends qu'il est trop tard.

Je me mets à suffoquer, la scène se déroule au ralenti, je titube, tentant par tous les moyens de rester debout, mais en vain. Je me sens glisser sur le carrelage froid. Mes yeux ne quittent pas ceux de la

régente, debout face à moi, un sourire de triomphe dessiné son horrible bouche. Mes paupières s'alourdissent, je tente de garder les yeux ouverts, je veux qu'elle sache que si elle ne me tue pas, que si je me réveille un jour, c'est moi qui l'éliminerai.

— Eh bien, 900, vous voici devenue tout à fait docile…

Je me sens partir, sa voix est lointaine. Je sais que je vais mourir, mais je veux savoir. Même si je dois rendre mon dernier souffle, je saurai, je saurai enfin qui je suis.

— En réalité, tu t'appelles…

Je n'entends plus rien. L'obscurité et le néant m'envahissent.

Chapitre 30

— Ugo ! Elle est ici !

Une voix, j'entends une voix.

— Camélia, occupe-toi de protéger 899. Je me charge de 900 ! Putain de merde. Qu'est-ce qui lui est arrivé…

Je ne sais pas où je suis. Je n'arrive pas à ouvrir les yeux, j'ai l'impression que mon crâne va exploser. Je sens qu'on me porte. Je me sens lourde et pourtant la facilité avec laquelle je suis emmenée me donne l'impression d'être aussi légère qu'une plume. Des bras forts et puissants m'entourent. J'aimerais tellement pouvoir ouvrir les yeux et associer ce parfum enivrant au visage que je sens si près du mien.

— Suivez-moi ! La sortie est ici !

— 899 ! Attends-nous, ne va pas si vite !

Cette voix chaude et douce me réveille un peu plus et l'odeur délicate et sucrée qui se dégage des lèvres si proches des miennes me donne la force nécessaire pour ouvrir légèrement les yeux.

Son visage, sa bouche, ses yeux.

Il est aussi effrayant qu'il est magnifique.

— Elle se réveille ! 900 ? Tu m'entends ?

Je suis tellement fatiguée que mes yeux se referment aussitôt. Pourquoi suis-je dans un état pareil ?

Soudain, l'air frais me fait un bien fou. Je frissonne de froid autant que de bien-être. Cette sensation est exquise.

— Ugo ! C'est bon, le car est là-bas ! Il faut qu'on prenne la route pour s'éloigner d'ici ! On décidera quoi faire une fois qu'elle sera réveillée !

J'ai l'impression d'être ballotée dans tous les sens. C'est soudainement désagréable. Où est-ce qu'on m'emmène ? Je ne ressens rien, je ne sens plus que mon corps malmené. Pourquoi n'ai-je pas peur ? Pourquoi suis-je si passive ?

— Pose-la sur le siège arrière, Ugo ! David, c'est bon tu peux démarrer, tirons-nous avant que quelqu'un ne remarque son absence !

Je sens le tissu du siège sous ma peau et les bras qui me soutenaient

me lâcher. La surface sur laquelle je suis étendue est inconfortable et je m'entends exprimer faiblement une plainte.

— Simon, tu as de l'eau ?

Cette voix, elle est toujours là. Elle m'apaise.

Je sens le liquide frais s'écouler dans ma gorge et l'effet est exquis.

— Encore, je m'entends chuchoter.

De nouveau, l'eau bienfaisante se répand dans ma bouche et je la savoure avec délice jusqu'à ce que je ressente de soudaines secousses sur mon visage.

— Allez, 900 ! Ouvre les yeux !

Des claques, on me donne des claques. C'est tellement désagréable. J'aimerais que l'on me laisse tranquille !

— Camélia, sois plus douce !

— NON ! Il faut absolument qu'elle se réveille ! Allez ! Ouvre les yeux, 900 ! Maintenant ! Je ne m'arrêterai pas tant que tu n'ouvriras pas tes putains d'yeux !

On veut que j'ouvre les yeux ?! Mais je n'y arrive pas ! C'est trop dur !

— 900 ! Réveille-toi, merde !

Je veux que ça s'arrête, qu'on arrête de balancer mon visage de droite à gauche. Je veux juste dormir, mais pour cela, il faut que j'obéisse, que j'obtempère, juste quelques secondes. Alors, de toutes mes forces je tente de soulever les paupières, de mettre fin à cette obscurité paisible dans laquelle je veux plonger.

— C'est ça, vas-y, continue !

Avec une dernière impulsion, j'arrive à ouvrir les yeux. Tout est flou, mais j'ai réussi. J'ai réussi et le va-et-vient que subissait ma tête cesse enfin.

Les quatre visages flous qui me font face ont l'air inquiets. Je dois avoir une tête affreuse pour qu'on me regarde avec autant de sollicitude. Deux hommes, deux femmes. Je reconnais celui qui m'a porté. Son visage est sombre, troublant et scandaleusement beau.

— 900 ? Qu'est-ce qui s'est passé ? Pourquoi tu étais inconsciente dans ce laboratoire ?

Pourquoi est-ce qu'on me pose autant de questions ? Je ne vois pas en quoi ce que je faisais les concerne ! Soudain, ma vision s'éclaircit et

je commence à émerger de ma torpeur.

899, c'est 899 qui me tient la main !

Et pourquoi ne prend-elle pas ma défense ?

Maintenant, je sens une main contre mon front. Une large main. À qui appartient cette main ! C'est un homme ! Ce sont des hommes ! Je réalise tout juste que je me tiens face à deux hommes, dont un qui ose me toucher. Sans même réfléchir, j'attrape le poignet du garçon et l'éloigne aussi loin que possible.

— Ne me touche pas !

Soudain, l'homme se recule d'un pas. Visiblement choqué par ma réaction. Il a le regard dur et ferme, il est en colère. Il s'éloigne encore et passe une main nerveuse dans ses cheveux ébène.

— 899… je murmure, les larmes prêtes à jaillir de mes yeux tant la situation est incompréhensible pour moi.

— Oui, 900. Je suis là, tout va bien.

Elle paraît paniquée de me voir ainsi. Pourquoi semble-t-elle plus proche d'eux que de moi-même à cet instant ? Je lui attrape le bras et approche son visage du mien. Bien que je n'aie pas l'habitude de ce genre de proximité, j'ai besoin de m'adresser à elle en toute intimité.

— Où sommes-nous ?

Elle recule et me répond plus fort que je ne l'espérais.

— Dans le car, 900, on s'éloigne de l'orphelinat.

Au même instant, je prends conscience que l'on s'éloigne de ma maison. On m'enlève ! Bon sang j'ai été enlevée ! Je me lève, paniquée, tremblante. D'un coup, j'ai repris toutes mes forces, je redouble de puissance. L'adrénaline me donne les ressources pour m'enfuir, il faut que je parte, que je rentre chez moi ! La régente va s'inquiéter ! Pire, elle va me punir ! Le décompte, j'ai forcément dépassé le décompte !

Le corps du deuxième homme, plus frêle, tente de m'attraper pour me calmer tant je suis affolée.

Je regarde ma camarade de dortoir, cherchant son aide. Rien.

— Tu vas te laisser faire, 899 ? Te laisser enlever par ces inconnus ? Mais qui sont-ils ? Qui êtes-vous ?! je hurle à pleins poumons.

Un cri sort de la bouche de la femme aux cheveux courts.

— Putain, elle ne se souvient de rien.

Soudain, mon énergie s'éteint, je vais m'évanouir, je le sens, et la dernière image que je perçois, c'est le visage flou de l'homme en retrait, passant une main dans ses cheveux et qui me tourne soudain le dos.

Chapitre 31

Ugo

— Il faut qu'elle emménage dans l'une des maisons qui bordent la ville, qu'on la cache, elle ne peut pas revenir ! Pas dans cet état-là.

Camélia m'observe un instant, une lueur de compassion traversant ses yeux noirs.

— Ugo… T'es d'accord ?

Elle ne me quitte pas du regard. Ses yeux sombres me sondent, cherchent mon approbation. Comme si j'en avais quelque chose à foutre. Pour l'instant, rien ne m'importe. Rien ne compte à part ces dernières minutes insensées. Je n'assimile plus rien d'autre. Cam' a beau attendre mon accord, mes pensées sont loin, très loin d'ici. Je revois le visage de 900… affolé, perdu. Son teint blafard, maladif. Ses yeux. Ses magnifiques yeux bleus remplis de haine.

Elle a perdu la mémoire, bon sang ! Elle ne se souvient plus de rien ! La réinsertion, la ville, Camélia, les jumeaux, 410, moi…

Elle, si innocente…

Lorsqu'aux premières lueurs du jour, ce matin, dans le car, j'ai remarqué son absence, j'ai su. J'ai tout de suite compris. Tout a pris sens. Sa nuit à mon côté, ses baisers empreints de désespoir, ses yeux submergés par la tristesse. Tout avait un arrière-goût d'adieux, d'excuses. J'aurais dû le sentir.

Elle avait décidé d'affronter la régente, seule.

Lorsque Camélia, les jumeaux, 410 et 899 ont à leur tour compris, il ne nous a pas fallu plus de quelques secondes pour nous décider à partir à sa recherche. Seule 899 était capable de nous escorter. Alors sans poser de questions, sans même nous concerter, nous avons pénétré dans ce bâtiment froid, vide et morbide. Une atmosphère étrange et pesante régnait au cœur de l'orphelinat. Je ne pouvais pas croire une seconde que 900 ait pu vivre ici. Une horloge affichait les secondes, les chiffres se colorant d'un rouge criard et agressif. Aucune impression de paix, ni de chaleur et de sérénité dans ce lieu, mais un sentiment d'oppression dans ces couloirs placés sous surveillance, comme si un œil avisé était constamment braqué sur nous.

Très vite, nous l'avons trouvée. Il ne nous a pas fallu plus de

quelques minutes pour atteindre la petite pièce où elle se trouvait. C'est comme si la régente avait deviné notre venue et qu'elle laissait 900 à notre portée, comme servie sur un plateau. Nous n'avons pas eu besoin de nous enfoncer plus loin que quelques centaines de mètres pour l'atteindre, la retrouver, là, gisant froidement sur une table en acier, le visage tuméfié et le corps sans vie.

Je pose mes yeux sur Camélia. À présent tout le monde m'observe. Tout le monde attend que je prenne les choses en main, que je mette au point un plan, moi, l'aîné de notre génération. Mais bon sang, je n'ai pas de plan.

— Je suis d'accord, je murmure distraitement avant de me détourner et de prendre place à l'avant du car.

David conduit maintenant depuis près de trois heures. Et dès lors, l'atmosphère est étouffante. J'ai l'impression que chacune de mes inspirations est pénible, épuisante. Comme si le simple fait de respirer était une épreuve insurmontable. L'ambiance est tout aussi pesante. Pas un seul d'entre nous n'échange un mot. Nos yeux errent dans le vide, d'arbre en arbre, de colline en colline, sans y prêter attention. Nos souffles bruyants, exténués, rythment le trajet. Un silence de mort nous entoure et un vide immense me consume de l'intérieur. 900 n'a toujours pas repris conscience. Le choc a dû l'assommer pour plusieurs heures encore et je prie pour ne pas être là à son réveil. Avec un peu de chance, j'aurai quitté ce putain de car à temps.

Malgré la chaleur de l'habitacle, je m'allume une cigarette et analyse l'état de fatigue de David au volant.

— Tu veux que je prenne le relais ?

— Putain… souffle-t-il avant de ralentir le véhicule et de le mettre à l'arrêt. J'attendais que tu me le proposes.

J'aspire à pleins poumons la fumée de ma clope et m'installe sur le siège conducteur. David s'empare de ma cigarette et la porte à sa bouche.

Je passe la première vitesse et le moteur se met à vrombir de nouveau. Au moins, conduire m'offre une diversion. Mes pensées se focalisent sur la route, rien d'autre. Mon seul et unique objectif : retrouver la ville, mon appartement, et m'enfiler une bouteille de whisky.

Voilà deux heures que je conduis sans pause.

410 m'indique la direction, et chaque fois que sa voix retentit, mes poings tremblants me démangent, attirés par sa mâchoire comme par un aimant. Au lieu de cela, j'agrippe le volant avec encore plus de force si bien que les fourmillements se répandent dans tout mon corps. Ses intonations timides et presque penaudes ne font que renforcer ma haine.

Depuis quand les hommes sont-ils aussi peu courageux et fourbes, putain de merde ?

Depuis deux heures, je m'interdis de regarder dans le rétroviseur. Et pourtant, j'ai une vision claire et parfaite de *son* corps allongé sur la banquette du fond. Même si je n'y prête pas un seul regard, je ne peux m'empêcher de surprendre les gestes de 899 qui s'affaire auprès d'*elle.*

Je prie pour qu'elle ne se réveille pas maintenant.

Je ne crois pas aux divinités, je laisse cette idée folle à la génération des reclus, ceux qui restent cachés et qui ne se mêlent à personne. Mais putain, s'il en existe, j'espère qu'on me fera quitter ce car avant que je n'affronte de nouveau *son* regard. *Son* regard vide et indifférent, totalement dénué de cet éclat qui me troublait encore la veille.

— Ça va aller ?

La voix de Camélia me tire de mes pensées et je me fais violence pour ne pas lui répondre avec agressivité, tant sa voix est doucereuse.

Depuis quand ai-je besoin qu'on fasse preuve de sollicitude à mon égard ? Je n'ai besoin de la pitié de personne. Je vais très bien.

Pour simple réponse, je lui oppose mon silence.

— Je vais m'occuper d'elle, reprend Camélia d'une voix plus assurée. D'ici quelques minutes nous arriverons aux abords de la ville, là où des centaines de maisons inhabitées ont été construites. On l'installera dans l'une d'elles avec 899. Je passerai la nuit avec elles et les jumeaux nous apporteront de quoi tenir plusieurs semaines demain. Je te rejoins chez toi dans deux jours, d'ici là ne fais pas de conneries que tu pourrais regretter, s'il te plaît. Reste à l'appartement, repose-toi, ne pars pas à la recherche de Damien pour assouvir ta colère, on réfléchira plus tard. Promets-le-moi…

Même si mon sang bout, que mon cœur palpite et que je serre la mâchoire à m'en exploser les dents, je ne peux nier, malgré ma rage, que l'idée de Camélia est la meilleure pour le moment. Il est clair que le seul endroit où Damien ne cherchera pas celle qui a tenté de le tuer est le quartier inhabité. Et même si ça lui venait à l'idée, il mettrait des journées entières à trouver le pavillon en question.

— Ugo ! Promets-le-moi ?!

Promettre quoi ?

Ah oui, ne pas partir à la recherche de Damien.

Vais-je vraiment tenir cette promesse ?

Je sens son regard me transpercer tout entier. Elle ne bougera pas tant que je ne lui assurerai pas de rester docile et inoffensif. Pour l'instant la seule chose que je recherche, c'est l'ivresse de l'alcool. Alors oui, Damien attendra.

— Je te promets, je murmure, la mâchoire soudainement engourdie de s'être relâchée.

Je l'entends soupirer de soulagement et je déteste cette réaction. À croire que je suis irréfléchi et aussi imprévisible qu'une bombe à retardement.

— Tu peux t'arrêter ici.

Soudain, je porte davantage attention à ce qui nous entoure et je remarque tout juste que nous venons d'atteindre les quartiers inhabités.

J'arrête le véhicule et mon corps tout entier se crispe quand j'entends 900 gémir.

Ne te réveille pas maintenant…

J'ose un regard dans le rétroviseur que je me promets être le dernier et je *la* vois, inerte, dans les bras de Simon, le visage enfoui contre son torse.

Ne te réveille pas maintenant…

Au bout de quelques secondes, son image disparaît du rétroviseur et je comprends qu'ils arrivent jusqu'à ma place de conducteur.

Inévitable pour passer les portes du car.

Ne te réveille pas maintenant…

— Chut ! Faites doucement, il ne vaut mieux pas la réveiller dans ces conditions, murmure 410 d'une voix presque inaudible.

Son parfum s'infiltre en moi lorsque sa silhouette désarticulée m'effleure l'épaule.

Ne la regarde surtout pas…

Je la regarde et son visage d'ange est paisiblement blotti contre Simon. Tout l'inverse de celui que j'ai affronté il y a quelques heures. Ses lèvres rouges m'appellent et je rêve d'y déposer les miennes

comme si ce simple contact allait raviver le souvenir qu'elle a de moi.

Conneries !

Soudain, la porte claque.

— On peut rentrer maintenant ! déclare Simon, essoufflé.

Mon regard se porte quelques secondes sur les trois silhouettes féminines qui s'engouffrent dans une maison et c'est lorsque leur image se perd dans le noir que je reprends enfin mon souffle.

Putain, elle ne s'est pas réveillée.

Discrètement, nous quittons le hangar, là où nous avons laissé le car. Sans même un mot, sans un regard aux jumeaux et encore moins au robot 410, je prends la direction de mon appartement. Plus l'arrivée est proche, plus mon pas se fait rapide, si bien que je finis par courir. Je cours à perdre haleine, tout mon corps est en fusion et ne demande qu'à exploser. Je retiens l'envie de crier, de défoncer la porte de Damien et de le cogner en plein visage, je me retiens de vomir, de me droguer avec leur sale poudre noire. Je me retiens de faire marche arrière, de retourner dans cette maison, de *l'*embrasser à pleine bouche, de *la* secouer pour qu'elle se souvienne. Je me retiens de contacter le conseil, de les tuer un par un pour nous avoir abandonnés en ces heures funestes. Je me retiens de courir des jours et des jours jusqu'à cet orphelinat pour torturer ce monstre qui se fait appeler régente. Je me retiens de penser tout simplement, mais c'est impossible.

Le souffle court, je suis devant chez moi. J'ai l'impression qu'une seule seconde s'est écoulée entre le moment où j'ai quitté l'entrepôt et maintenant, le moment où je pose mon index contre la plaque de verre. La porte de mon appartement s'ouvre en grand et je ressens un soulagement indescriptible d'enfin retrouver ma solitude, mon endroit. Je reste quelques secondes sur le pas de la porte, légèrement déboussolé, comme si la seule chose qui n'avait pas changé depuis ces derniers événements était ce lieu. Je me décide enfin à entrer et sans même me donner la peine de retirer ma veste ni même d'éclairer la pièce, j'attrape une bouteille de whisky sur le comptoir en bois du bar.

J'avale une dizaine de gorgées d'un seul geste et tous mes muscles se détendent aussitôt. Sans quitter la bouteille des mains, je m'affale sur mon canapé en cuir et me laisse envahir par le liquide ambré qui, à mon plus grand soulagement, m'empêche de penser. Je suis juste assis là, le corps las et fracassé, mais déjà prêt à élaborer, au milieu des pensées confuses qui se bousculent dans ma tête, ce qui sera la

plus impitoyable des vengeances.

À suivre…

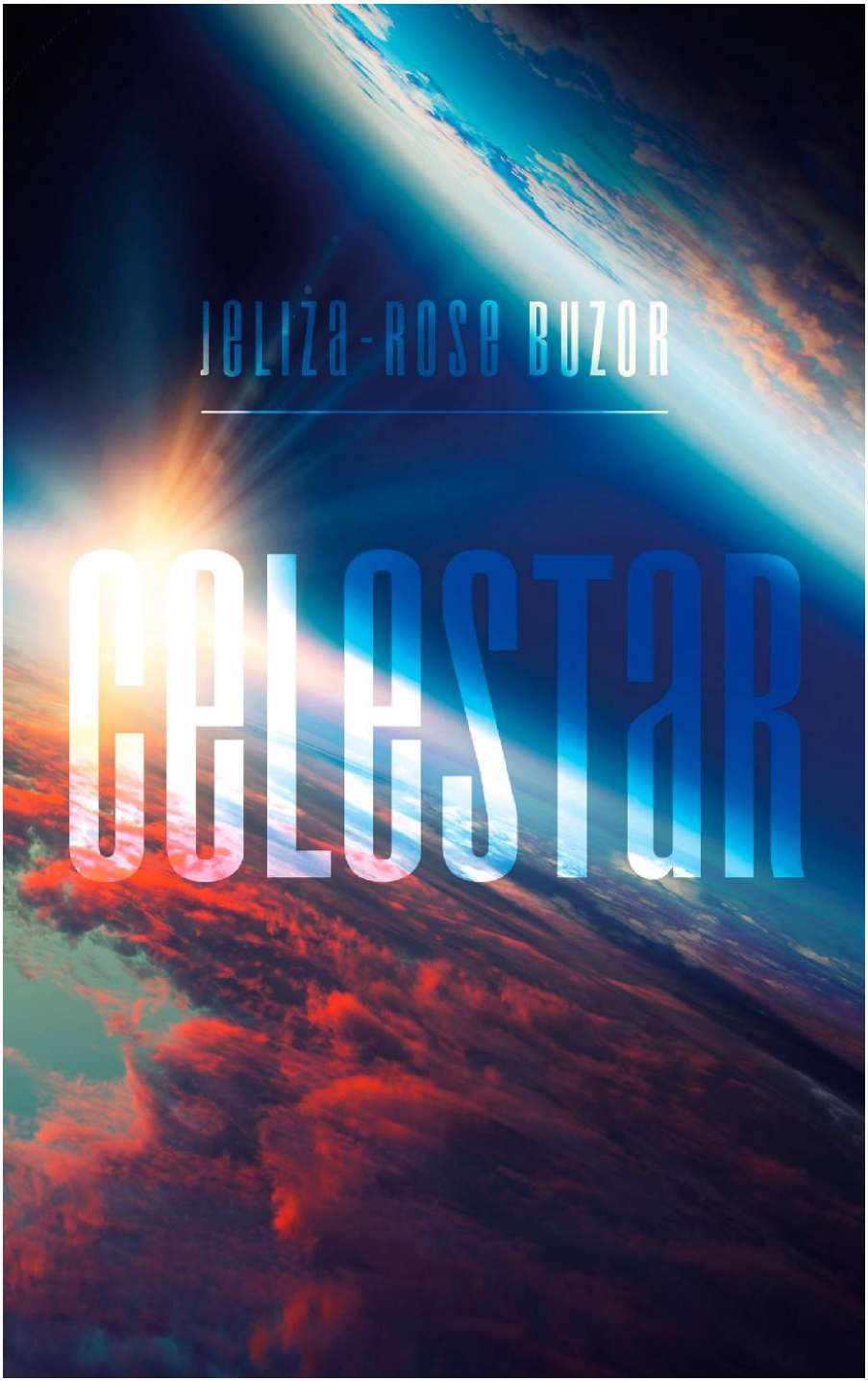
Remerciements

Je ne pouvais pas terminer ce tome sans remercier du fond du cœur mes lectrices et lecteurs Wattpad. *900* a plusieurs années maintenant, et je me souviens encore de cette journée où j'ai osé poster le premier chapitre, puis de tous les jours qui ont suivi. L'un d'entre vous a été le tout premier à me lire, et je ne saurais jamais qui il est, puis vous êtes devenus des centaines et enfin des milliers. Je garde en mémoire cette période de ma vie, très précieuse, où chaque semaine (si je n'étais pas en retard) je postais un nouveau chapitre et où chaque fois je recevais vos réactions. Vos coups de gueule, vos encouragements, vos frustrations, vos conseils, vos superbes mots. J'ai toujours vu cette histoire comme la nôtre. C'est un peu comme si on l'avait écrite ensemble. Quelque part, vous avez guidé mes choix. Et c'est parce que vous m'avez lue que 900, Ugo, 899, Camélia, David, Simon, 499 et tous les autres ont pris vie. Alors merci. Merci d'être toujours là, de continuer de partager mon histoire. Merci de m'être fidèles et de me soutenir encore aujourd'hui. Merci.

Je tiens à remercier également mon éditrice, Antonine, et toute l'équipe de Hlab, de m'avoir suivie dans cette nouvelle aventure. Je suis heureuse de travailler avec vous.

Et enfin, un grand merci à Moumouss (ma maman), qui passe toujours derrière moi pour me relire. Ma bêta-lectrice numéro 1 ! Merci à Justine, Chlo, Jessie et Sam de m'avoir lue et à mes proches de me soutenir.

Merci.


Jeliza-Rose Buzor
CELESTAR

Jeliza-Rose Buzor

Célestar

Couverture : © Studio HLab
Visuels de couverture : © Shutterstock

© Hachette Livre, 2019, pour la présente édition.
Hachette Livre, 58 rue Jean Bleuzen, 92170 Vanves.

ISBN : 9782017101925

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

Prologue

La femme revint à elle avec violence. La vue troublée et les yeux douloureux, elle mit plusieurs secondes à comprendre que son corps flottait dans un liquide blanchâtre. Un liquide bien plus épais que l'eau. Une peur sourde l'envahit alors. Une peur dévorante. Où se trouvait-elle ? Que s'était-il passé ?

Les neurones de la jeune fille se connectèrent et elle se mit à réfléchir à toute vitesse, submergée par une vive panique. Elle allait manquer d'air si elle ne sortait pas au plus vite de cette étrange substance. En un réflexe de survie, elle projeta avec force ses mains vers l'avant. Ses paumes heurtèrent une membrane souple et visqueuse située à quelques centimètres à peine de sa poitrine.

Quelques instants plus tard, ses poumons se rétractèrent et une douleur cuisante transperça sa cage thoracique : elle suffoquait. Elle comprit à cet instant précis que sa vie ne tenait plus qu'à un fil. Le temps se suspendit. Chaque seconde comptait. Respirer. Elle devait respirer.

Une idée émergea soudain au beau milieu de ses pensées confuses. Elle recourba ses longs doigts et entreprit de percer l'étrange enveloppe à l'aide de ses ongles. Elle s'acharna sur celle-ci, mais son encéphale manquait d'air : les ténèbres commençaient à se refermer sur son esprit. Malgré tout, la jeune fille rassembla le peu de forces qui lui restaient et désespérée, planta une dernière fois ses mains dans la membrane gluante. Par chance, celle-ci se rompit d'un coup sec et éclata avec fracas. Le liquide blanchâtre l'emporta et son corps chuta lourdement sur un sol lisse. Épuisée, elle demeura étendue de longues secondes. Un violent soubresaut la terrassa ensuite et la jeune fille dut se redresser en urgence. Une fois en position assise, sa gorge la brûlait : elle toussa. Quelque chose n'allait pas.

Elle régurgita un peu de ce liquide inconnu. Le calvaire était terminé : la jeune fille pouvait enfin respirer correctement, libérée de ce qui entravait sa trachée quelques instants plus tôt.

Elle gonfla ses poumons à plusieurs reprises pour retrouver son souffle. Ses longs cheveux noirs étaient plaqués sur son visage angélique. Ses lèvres tremblaient. Soutenue par son seul bras droit, elle tenta de retrouver ses esprits alors qu'une souffrance indescriptible n'avait de cesse de parcourir son corps dénudé.

Tout son être était engourdi, parasité par des spasmes plus incontrôlables les uns que les autres. Chacun de ses membres éveillait en elle une douleur atroce. Mettant de côté un instant son supplice, la jeune fille prit soudain conscience de la luminosité aveuglante qui l'enveloppait. Ses iris se rétractèrent et elle put enfin discerner son environnement. Quelle ne fut pas sa stupeur lorsqu'elle découvrit une vaste pièce blanche, rectangulaire, vide et froide ! Elle se sentit minuscule au milieu de cet espace insolite. Elle eut envie de se recroqueviller sur elle-même, mais se retint.

Au lieu de cela, elle balaya avec attention chaque pan de mur de ses yeux verts et repéra une surprenante capsule transparente ancrée dans le sol. La machine était l'unique objet présent autour d'elle. Ouverte, un morceau de membrane rosâtre pendait encore, une matière ressemblant étrangement à de la peau humaine.

La jeune fille se releva avec difficulté : ses jambes peinaient à le soutenir. Elle glissa sur le revêtement du sol, mais se rattrapa de justesse aux fines cloisons de l'appareil dont la technologie la dépassait.

La jeune fille comprit rapidement que ce cercueil translucide avait hébergé son corps pendant un temps plus ou moins long, mais dans quel but ? Elle l'ignorait. Un tremblement sous la pulpe de ses doigts. Les parois transparentes auxquelles elle se retenait se mirent à bouger dans ses paumes crispées.

Quelques secondes s'écoulèrent. Le mur s'ouvrit derrière la surprenante machine, et l'engloutit en un bruit sourd. La jeune fille retira précipitamment ses mains et regarda le phénomène, subjuguée.

Le mur se referma d'un coup sec : la membrane et la capsule venaient de disparaître sous ses yeux stupéfaits. Une sortie. La jeune fille devait fuir ce rêve irréel. Malheureusement, après avoir tourné sur elle-même à plusieurs reprises, elle découvrit avec horreur que cette pièce ne possédait aucune échappatoire. Une peur sournoise vrilla ses entrailles.

Elle était prisonnière.

Désemparée, la jeune fille s'assit contre l'un des murs et rassembla ses jambes maigres contre sa poitrine. Ce fut à cet instant précis qu'elle prit conscience de son amnésie totale. Aucun passé. Aucun souvenir. Le néant. Qui était-elle ? Comment s'appelait-elle ? Où se trouvait-elle ?

Une panique dévorante la submergea : une crise d'angoisse menaçait. Sa respiration s'accéléra, elle était en état de choc. Tandis qu'elle tentait de contrôler le flot d'émotions qui la transperçait, une

voix métallique résonna. Le sang du sujet F/34 se glaça dans ses veines.

« Lancement de la mission Celestar »

« Trois, deux, un. »

L'humaine se sentait complètement perdue. Une mission ? Quelle mission ? Un bruit strident retentit puis un nombre apparut en affichage numérique sur l'un des quatre murs :

I. 90-89

Sujet F/34 – Phase d'adaptation

La jeune fille fixait le cadran numérique depuis plusieurs heures déjà. Le nombre 90 ne changeait pas. S'agissait-il de la dénomination de la pièce dans laquelle elle se trouvait ? La jeune fille l'ignorait, mais ce numéro rougeoyant l'intriguait au plus haut point. Il était son seul indice. Son unique compagnon d'infortune dans cette vaste pièce vide et impersonnelle.

Ses longs cheveux noirs avaient séché et de belles boucles encadraient à présent son visage poupin. Son esprit était confus : sa situation, inexplicable. Pourquoi était-elle enfermée ? Était-elle une criminelle ?

Durant de longues minutes, elle avait tendu l'oreille, attentive au moindre son familier ou à une voix humaine, mais un silence pesant régnait autour d'elle. Un calme effrayant. Seule sa respiration résonnait selon les mouvements saccadés de sa cage thoracique.

Outre la mortelle tranquillité qui s'imposait, l'absence de souvenir plongeait la jeune fille dans une incompréhension et une angoisse permanente depuis son douloureux réveil. Aucun prénom. Aucun âge. Aucune vie antérieure. Elle n'existait pas. Des centaines de questions se bousculaient dans son esprit perturbé. Le temps, incertain, s'écoulait capricieusement.

Un tintement cristallin retentit soudain. Le rythme cardiaque du sujet F/34 s'accéléra. Un phénomène similaire à celui observé précédemment avec la capsule allait se reproduire.

Elle scruta les murs avec attention : son instinct avait vu juste. Sur sa droite, une petite ouverture se dessina et une tablette carrée en sortit. La jeune fille se releva engourdie et s'approcha.

Sur le plateau était minutieusement posé ce qui ressemblait à des vêtements. Elle les déplia, émerveillée. La matière, d'une douceur insoupçonnée, brillait sous l'éclairage. Ses doigts caressaient la maille. Elle scruta alors son corps. Elle était totalement nue. Une gêne inhabituelle l'envahit, inconfortable.

Sans perdre une minute, elle s'habilla. Quelqu'un était-il en train de l'observer ? Elle ne l'espérait pas. La sensation du tissu sur sa peau

était délicieuse. D'une légèreté incomparable, les étranges vêtements recouvraient son anatomie tel un voile de soie.

Quelques secondes passèrent, un nouveau tintement la fit sursauter. La tablette disparut dans l'ouverture et le mur se referma. Le silence retomba. La jeune fille ne put s'empêcher de remercier l'inconnu qui venait de lui offrir ces habits.

« Merci à vous. »

Sa voix fluette se perdit dans le néant. Aucune réponse. Une idée s'imposa alors dans son esprit. La personne qui l'avait enfermée entre ces murs ne lui voulait peut-être aucun mal, contrairement à ce qu'elle avait pu penser dans un premier temps.

Peut-être même qu'elle se trouvait dans cette pièce dans son propre intérêt. L'avait-elle choisi ? Une étrange sensation lui intimait de ne pas être effrayée malgré les incertitudes qui entouraient son mystérieux réveil.

Ses réflexions s'emmêlaient dans sa tête. Une fatigue indescriptible la submergea insidieusement. Dormir. Son corps et son esprit méritaient du repos. Le sommeil lui serait peut-être salvateur. Peut-être lui apporterait-il des réponses. F/34 se dirigea donc vers le coin le plus sombre de la pièce et s'y recroquevilla en chien de fusil.

Elle sombra presque instantanément et entra dans un monde agité, peuplé d'énigmatiques songes. Son esprit divagua vers d'étranges rêves entrecoupés par de violents flashs.

« … Une jeune fille aux yeux verts me regarde… elle m'appelle "Viens… Viens, Bellara… Suis-moi"… puis un homme d'âge mûr semble triste. Il est perdu dans ses pensées… des gens meurent… du sang… partout… »

Elle se réveilla en criant, assaillie par d'atroces images. La jeune fille plaqua ses mains sur son visage. Les projections de son subconscient s'estompèrent. Quel affreux cauchemar ! Des souvenirs remontaient-ils à la surface de sa défaillante mémoire ?

Elle secoua la tête afin de reprendre pleinement ses esprits. Combien de temps avait-elle dormi ? Elle l'ignorait. Elle se releva avec peine et entreprit de se dégourdir les jambes. F/34 remarqua immédiatement que la luminosité de la pièce avait baissé. Tamisée, elle était moins brutale.

Un récipient rond attira son attention. Il trônait au centre de la salle, répandant dans les airs un parfum inconnu, mais délectable. Son ventre gronda bruyamment, réveillé par les odeurs alléchantes : la jeune fille était affamée. Sans réfléchir davantage, elle se précipita sur

le plat et mangea goulûment la nourriture savoureuse qu'il contenait.

Une fois rassasiée, elle abandonna le récipient là où elle l'avait trouvé et repensa à la jeune fille entrevue dans ses songes. Elle l'avait appelé Bellara. Peut-être était-ce son prénom ? En tout cas, il lui plaisait.

« Bellara »

La jeune fille le répéta plusieurs fois à voix haute afin de s'habituer à ses sonorités : il chantait à ses oreilles. Elle reporta ensuite son attention sur l'énigmatique nombre rouge. Il avait changé. Le cadran numérique n'indiquait plus 90, mais 89 à présent.

Bellara réalisa soudain que ce numéro ne correspondait pas au nom de la pièce. C'était un décompte. Une peur panique s'empara d'elle devant cet effroyable constat, comme si ce décompte avait déjà eu une signification particulière. Qu'allait-il se passer lorsque l'appareil numérique afficherait le chiffre 0 ?

II. 89

Sujet F/34 – Phase d'adaptation

90 … 89

Un compte à rebours énigmatique. Intrigant. Pourquoi 90 ? Ce nombre possédait-il une signification particulière ?

Bellara essayait d'élucider le mystère du décompte depuis des heures. Elle avait passé en revue toutes les possibilités qui s'offraient à elle. Une durée incertaine s'était écoulée depuis son douloureux réveil et aucun indice ne lui permettait de se repérer dans le temps.

Et pourtant. Son horloge interne avait trouvé sa propre logique. Elle s'était calée sur les changements de luminosité qui s'opéraient régulièrement dans la pièce. À une pénombre tamisée, succédait une vive clarté artificielle et à cette même lumière artificielle, une rassurante obscurité. Le cycle était précis, programmé en amont, semblait-il.

Depuis que le cadran numérique pointait le nombre 89, Bellara avait noté deux brusques modifications de l'environnement lumineux. Qui manipulait cet étrange mécanisme ? Ce rêve éveillé était-il le fruit d'une folie qui était sienne ? Et l'appareil chiffré : lui serait-il d'une quelconque utilité ? Les questions se bousculaient dans l'esprit de la jeune fille. Et pourtant, aucune peur ne la tiraillait.

Plongée dans ses réflexions, elle ne remarqua pas tout de suite la disparition du plateau métallique qui avait contenu son repas, mais à peine y songea-t-elle qu'une faim vorace se réveilla au creux de son ventre.

Quelques secondes plus tard, un cliquetis sourd se fit entendre. Avait-on lu dans ses pensées ? Un bras robotisé sortit du plafond puis déposa un nouveau récipient en tout point identique au précédent. La même odeur alléchante s'en dégageait.

Bellara se jeta sur celui-ci tel un animal affamé, utilisant ses doigts pour manger. Elle engloutit la mixture en à peine quelques secondes puis abandonna le plat désormais vide. Le membre articulé le récupéra et disparut. Quelle étrange technologie ! pensa la jeune fille à la fois dépassée et impressionnée. Ce bras robotisé la maintenait en vie. La salle répondait à ses besoins, même les plus pressants.

Une soudaine excitation traversa son corps. Sa cellule dissimulait forcément autre chose entre ses murs et elle avait hâte d'en découvrir davantage.

Tout à coup, une idée émergea dans son esprit. De quoi avait-elle envie ? D'un lit. Un lit pour se reposer. Le sol était dur et son revêtement froid. Bellara pensa fort au matelas sur lequel elle aimerait passer le reste de ses nuits. Puis, elle attendit. Rien. Aucun cliquetis. Aucune réaction de la part de la pièce. Ne se décourageant pas, la jeune fille se concentra sur un flot d'eau chaude. Ses souvenirs lui faisaient défaut, mais elle n'avait pas oublié la sensation délassante d'une douche salvatrice. Encore une fois, rien ne se produisit. Seul le silence répondit à ses exigences.

La déception entama l'espoir qui était subitement né en elle. La pièce n'assouvirait pas ses désirs. Elle la maintenait en vie et cela s'arrêtait là. L'idée d'être une prisonnière effleura alors son esprit pour la toute première fois, une pensée qu'il allait s'imposer à elle comme une évidence.

Lassée d'essayer de comprendre l'inconcevable, submergée par une soudaine et profonde solitude, elle se recroquevilla et attendit. Le sommeil vint rapidement et il put ainsi fuir cette nouvelle réalité qu'il apprenait à détester. La pièce se dissipa peu à peu derrière ses lourdes paupières, son regard se troubla et la jeune fille sombra dans un autre monde.

« … tu dois partir… Bellara… Ils vont tous nous tuer… Vite… Des coups de feu retentissent autour de moi… Je cours… je ne sais pas où je suis… Des gens sont morts. Ils sont étendus dans leur propre sang… sur les trottoirs… sur la route… Qu'est-ce que… »

Bellara ouvrit les yeux, suffocante. Elle avait du mal à respirer. Ses poumons la brûlaient. Elle toussa à de nombreuses reprises afin d'évacuer la gêne. Rien à faire. La souffrance ne se dissipa pas. Bellara scruta la pièce, paniquée. Un épais nuage gris avait envahi la salle. Il ondoyait à quelques centimètres du sol.

Prise d'effroi, F/34 s'allongea à même le plancher. La fumée, moins dense à cet endroit, permettait une certaine visibilité. Elle protégea ensuite ses voies respiratoires à l'aide de son vêtement. L'air, d'une consistance asphyxiante, était toxique.

Bellara venait de comprendre. C'était donc ça. Cette pièce était un tombeau. Son tombeau. Une terreur panique la submergea : elle allait mourir. Elle allait s'éteindre sans savoir, sans avoir eu ne serait-ce qu'une seule réponse à ses questions. Tout cela n'avait aucun sens. Bientôt, sa respiration ne devint plus qu'un souffle entre ses lèvres.

Son cœur ralentit dans sa poitrine et son cerveau manqua d'oxygène. La Faucheuse l'appelait à elle. Refermant ses griffes sur sa vie. Bellara n'avait qu'à se laisser glisser vers la lumière et tout serait fini.

Au loin, un tintement cristallin retentit. Elle scruta les alentours. Une trappe s'était ouverte. Juste devant elle. À quelques centimètres à peine sur sa droite. Elle devait ramper. Puiser dans ses dernières forces pour survivre. Ce qu'elle fit. Le battant bascula entièrement alors qu'elle s'y accrochait comme une naufragée à un radeau. La jeune fille se laissa ensuite tomber au fond de la cavité qui trouait le sol, béante. La trappe claqua derrière elle et Bellara inspira. Une fois. Deux fois. Ici, l'air était respirable.

Bellara emplit goulûment ses poumons d'oxygène. Elle retrouvait enfin ses esprits. La cache dans laquelle elle se trouvait n'excédait pas les deux mètres carrés et il y faisait très sombre, mais elle s'y sentait en sécurité.

La terrienne réalisa alors qu'elle venait de passer à côté de sa propre mort et fut profondément soulagée d'avoir survécu. Cependant, elle ne pouvait plus nier l'évidence : la pièce était dangereuse et la personne qui la contrôlait voulait la tuer, ou du moins, la torturer.

À cet instant précis, un nouveau sentiment naquit dans son esprit. La méfiance. Plus jamais la jeune fille ne ferait confiance à la pièce ni à son dirigeant, elle se le promit. Patiente, attendant que la tempête passe au-dessus de sa tête, Bellara resta blottie dans le noir durant plusieurs heures. Lorsqu'elle jugea avoir attendu assez longtemps, elle rouvrit la trappe avec d'infinies précautions et jeta un rapide coup d'œil à l'extérieur.

À son grand soulagement, l'épaisse fumée grise s'était dissipée. Malheureusement, elle avait laissé place à un autre mystère on ne peut plus étrange.

III. 89-88

Sujet F/34 – Phase d'adaptation

Dans la salle, un grand réservoir était apparu, un bassin rempli d'une eau translucide. Bellara s'extirpa avec agilité de son abri tout en restant sur ses gardes. La porte de la trappe retomba lourdement derrière elle, condamnant l'accès à son nouveau refuge. Elle grommela intérieurement. Elle aurait dû y songer plus tôt. Bloquer le battant lui aurait permis de conserver cette précieuse cache. Trop tard.

Elle reporta son attention sur l'étrange bassin encastré dans le sol. Il s'étendait sur plusieurs mètres de long et de large. Bellara s'approcha du rebord avec précaution et scruta le fond de la cuve. Cette eau était-elle dangereuse ? Devait-elle se méfier ? Malgré l'appréhension, elle trempa le bout de ses doigts dans le liquide transparent, attirée par une force irrésistible.

Attentive, elle guettait l'imprévu. Rien ne se produisit. La sensation de fraîcheur qu'elle ressentit au contact de l'eau l'apaisa. De là où elle se trouvait, elle n'arrivait pas à distinguer la profondeur du bassin. Sa jambe s'enfonça dans l'eau tiède. D'anciens souvenirs affluèrent dans son esprit. Elle ferma les yeux un instant. Elle voulait saisir les moindres détails de ces étranges réminiscences.

Quelques secondes plus tard, Bellara se vit enfant. D'instinct, elle sut que c'était elle. La petite fille ne devait pas avoir plus de huit ans. Souriante, elle nageait dans une grande piscine ensoleillée. L'enfant semblait adorer l'eau. Tandis qu'elle barbotait, une femme à la beauté majestueuse, assise près du bassin, l'encourageait d'une voix douce.

Tout à coup, la fillette et la jeune femme se dissipèrent et laissèrent place à un océan déchaîné. Bellara se vit alors à un autre âge. Adolescente, devina-t-elle. Elle était en train de surfer de redoutables vagues. Bell se remémora de la sensation de liberté qu'elle avait ressentie à ce moment-là. L'adrénaline accélérait son rythme cardiaque, dilatait ses pupilles. Une force grondait à l'intérieur de sa poitrine.

Plongée dans un état second, les souvenirs se diluèrent lentement dans son esprit. Elle ne put les retenir davantage, mais ces songes du passé avaient soulevé une évidence : elle avait toujours adoré l'eau.

Sans réfléchir une seconde de plus, F/34 bascula tout le poids de

son corps vers la surface du bassin. Elle disparut l'instant d'après, engloutie par le liquide transparent. La jeune fille réalisa alors que la cavité était plus profonde qu'elle ne se l'était imaginée dans un premier temps : elle n'avait pas pied. Lorsqu'elle comprit qu'elle coulait à pic, une panique indescriptible la submergea. Comment allait-elle remonter ?

Elle se raccrocha aux souvenirs qui avaient effleuré son esprit quelques secondes plus tôt. Dans son ancienne vie, elle savait nager. L'eau n'avait aucun secret pour elle. Bellara concentra donc toutes ses forces afin d'essayer de reproduire les gestes qu'elle avait entrevus dans sa tête, des gestes qu'elle avait répétés maintes et maintes fois, semblait-il. Ce fut alors que l'impensable se produisit : quelque chose se débloqua en elle et la jeune fille se mit à tourbillonner comme un poisson. Incroyable !

Elle remonta à la surface, respira puis poussa un puissant cri de joie qui se répercuta sur les murs blancs de la pièce : elle exultait.

Bellara plongea dans le bassin avec une aisance toute nouvelle. Le contact de l'eau sur son corps enivrait ses sens. Elle vit alors l'apparition de la source comme une réponse postérieure à sa victoire contre la mortelle fumée grise.

Depuis son réveil, jamais la jeune fille ne s'était sentie aussi heureuse. Des souvenirs resurgissaient dans son esprit. La pièce lui offrait une piscine. Finalement, sa situation évoluait dans la bonne direction.

Lorsque Bellara commença à fatiguer, elle sortit du bassin, quitta ses vêtements et les étendit sur le sol pour qu'ils sèchent. Peu lui importait que quelqu'un la regarde. Sa pudeur s'était dissipée.

Ensuite, F/34 repensa aux souvenirs qui avaient assailli son esprit. Dans sa jeunesse, Bellara respirait la joie de vivre. Elle avait donc du mal à comprendre sa présence ici et élimina l'hypothèse selon laquelle cet enfermement résultait d'un choix personnel.

Quelques secondes plus tard, la terrienne jeta un rapide coup d'œil au cadran numérique qui semblait la fixer. Il indiquait 88 à présent. Le décompte poursuivait sa course, implacable. Nullement perturbé par ce qu'il se passait dans la pièce.

La jeune fille s'étendit sur le sol, les bras bien écartés. Elle réfléchit pendant de longues minutes. Selon son horloge interne, le compte à rebours décroissait à intervalles réguliers. Un seul repas lui était servi pendant cet intervalle et la luminosité changeait trois fois d'intensité. Cela correspondait à deux phases de pleine clarté et deux phases d'obscurité.

Quant aux phénomènes inexplicables tels que la fumée grise et l'apparition du bassin, leur programmation semblait aléatoire, en déduisit-elle.

Depuis que Bellara était sortie de la capsule, de nombreuses choses se mettaient en place dans son esprit. Elle retrouvait doucement la mémoire ce qui lui permettait une meilleure compréhension du fonctionnement de sa prison. La pièce la défiait. Elle testait et observait ses réactions. Dans quel but ? Elle l'ignorait, mais elle le découvrirait tôt ou tard. Elle saisit vite que son esprit, malgré son amnésie totale, l'aiderait à y voir clair.

La jeune fille s'endormit en imaginant les hypothétiques épreuves auxquelles la pièce pouvait la confronter dans les prochaines heures voire dans les prochains jours. À peine le sommeil la submergea-t-il, que d'étranges rêves vinrent attaquer son repos. Ils ne lui laissaient aucun répit.

« … quelqu'un me serre fort… c'est une femme… c'est la femme qui se trouvait à côté de la piscine… elle me dit qu'elle m'aime… elle me ressemble… une porte vole en éclat derrière elle et un homme au visage dissimulé surgit… il pointe son arme sur la femme et tire trois fois… elle s'écroule dans mes bras… des larmes coulent sur mon visage… cet homme vient de tuer ma… »

— Maman ! Non ! s'époumona Bellara, le front couvert de sueur.

La voix paniquée de la jeune fille retentit dans le vaste espace clos en un troublant écho. Son cœur cognait contre sa cage thoracique à une vitesse affolante. De fines larmes ruisselaient le long de ses joues. F/34 avait rêvé de la mort de sa mère.